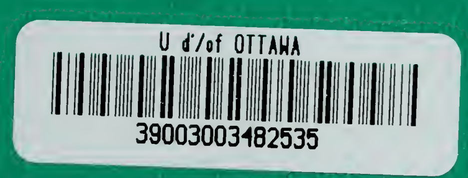


THÉATRE

D'ÉMILE BERGERAT

THÉATRE D'ÉMILE BERGERAT

PREMIER VOLUME

Une Amie — Père et Mari
Ange Bosani — Séparés de corps
Le Nom

DEUXIÈME VOLUME

Herminie — Flore de Frileuse
Enguerrande

TROISIÈME VOLUME

La Nuit Bergamasque — Myrane
Le Premier Baiser — Le Capitaine Fracasse

QUATRIÈME VOLUME

Manon Roland — Plus que Reine

CINQUIÈME VOLUME

Le Martyre théâtral, histoire de mes pièces, 1865 à 1899.

THÉÂTRE

DE

ÉMILE BERGERAT

(QUATRIÈME VOLUME)

MANON ROLAND — PLUS QUE REINE



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

2 exemplaires sur papier du Japon.

3 exemplaires sur papier de Chine.

15 exemplaires sur papier de Hollande.

Numérotés à la presse.

MANON ROLAND

DRAME EN VERS EN CINQ ACTES

en société avec M. Camille de Sainte-Croix.

Comédie-Française le 4 mai 1896.

Peut-être les philosophes qui veulent peindre le cœur humain dans la suite d'un roman ou l'action d'un drame trouveront-ils à étudier dans mon histoire.

MÉMOIRES DE Mme ROLAND.

AVIS AU LECTEUR

Voici une version de « Manon Roland » *assez sensiblement différente de celle qui a servi de texte aux comédiens pour la première représentation du 4 mai* 1896 *au Théâtre-Français.*

Par le choix que j'en fais pour la publication dans mon Théâtre, *non seulement j'en assume la triple responsabilité philosophique, dramatique et artistique, mais j'en dégage aussi, et sur son propre désir, mon collaborateur, M. de Sainte-Croix, qui croit devoir me la laisser entière. Il va sans dire qu'il reprend de la sorte tous ses droits à soumettre au public la version représentée et demeurée inédite, comme d'y apporter de son côté, et à mon exemple, toutes les modifications de forme, de fond, de conduite scénique, en un mot tous les perfectionnements propres à satisfaire son esthétique, à apaiser ses scrupules historiques ou politiques et à exprimer ses dons littéraires personnels et libres.*

D'ailleurs, et comme je le professe plus loin dans le Prologue, la Révolution Française n'est-elle pas du domaine public, voire international ? Reste-t-il

encore à établir que ses thèmes tragiques appartiennent à tous ceux qui les traitent, bien ou mal, il n'importe, et qu'il ne peut y avoir à leur sujet ni privilège d'antériorité, ni même prérogative de talent ? Il suffit qu'on s'y essaie pour que l'on ait le crédit de s'y essayer.

Avant Ponsard, Mme Ancelot avait déjà porté à la scène la figure captivante de la Muse Girondine ; elle la réalisa de son mieux, et l'honneur lui en reste. Puis Ponsard vint, qui s'y entreprit à son tour. Enfin ce fut l'étude du 4 mai 1896, *à la Comédie-Française, qui, sans satisfaire ni l'un ni l'autre de ses nouveaux portraitistes dramatiques, les a laissés pourtant « rolandistes » tous deux et parfaitement d'accord sur la beauté du modèle.*

Après ces premiers amoureux, Mme Roland en fera d'autres, jusqu'à ce qu'elle trouve son Jean Racine, et elle l'aura. Car Manon Phlipon, enfant de Paris et fleur des bords de la Seine, est un type de femme qui restera longtemps encore cher aux poètes de notre race française ; elle est, mieux que toute autre, la Parisienne, gaîment fataliste dans l'amour, dans l'honneur et dans l'héroïsme, et elle sut mourir comme on sait vivre. C'est le signe de ceux de chez nous.

Émile Bergerat

Mars 1900.

A

EUGÈNE SILVAIN

de la Comédie-Française.

PERSONNAGES :

	MMmes
MANON ROLAND, femme de Roland, 30 ans	Worms-Baretta.
FLORENCE FLEURY, nourrice d'Eudora, la fille de Roland, 50 ans	Kalb.
UNE OISELIÈRE, 18 ans	Thomsen.
	MM.
ROLAND DE LA PLATIÈRE, ministre de Louis XVI, chef de la Gironde, 60 ans.	Silvain.
FRANÇOIS BUZOT, député de l'Eure, 30 ans	Duflos.
BARBAROUX, député des Bouches-du-Rhône, 30 ans	Baillet.
BOSC, botaniste, philosophe, ami de Roland, 50 ans	Prudhon.
VERMASSE, cordonnier et portier, puis geôlier, 40 ans	Pierre Laugier.
UN APPRENTI	Veyret.
UN BOUTIQUIER	Roger.
UN SANS-CULOTTE ; DEUXIÈME SANS-CULOTTE	Falconnier et Hamel.
UN MUSCADIN	Esquier.
UN PASSANT	Gaudy.
UN MARCHAND DE JOURNAUX	Godard.
UN MARCHAND DE COCO.	
UN MARCHAND DE STATUETTES.	
UN REMOULEUR.	
UNE FEMME	Mme Jamaux.
UNE JEUNE FILLE.	
MARCHANDE DE PETITS PAINS.	
MARCHANDE DE FLEURS.	
DIVERS.	

MANON ROLAND

PROLOGUE

Mesdames et Messieurs, la plupart des héros
De ce drame ont l'honneur, grâce aux arts libéraux,
De vous avoir été présentés... au collège.
Ils partagent avec les rois le privilège
D'être, quoique défunts, vivants, et leurs cent ans
Ne les vieillissent point d'une heure !... Ces Titans
Au cri de Bossuet opposent pour réplique :
« La République meurt !... Vive la République ! »
Il semble qu'on les voie étirer parmi nous
Le bronze qui les gagne et leur monte aux genoux ;
De leurs voix que le temps lui-même ne peut clore,
Ils sonnent l'avenir dont ils vibrent encore,
Et ces hommes, déjà demi-dieux jusqu'aux reins,
Sans cesser d'être aïeux restent contemporains.

Dès l'âge où nous nous déformons d'après l'antique
Sur les bancs, nous savons cette histoire authentique.
Hommes nouveaux, calqués sur l'homme du vieux jeu,
La Révolution Française, c'est un peu
Notre siège de Troie, et cette milliade,
Si l'Homère en surgit, aura son Iliade.

En attendant, d'obscurs rapsodes de métier
Amassent les moellons et gâchent le mortier.

L'Ost de quatre-vingt-neuf, qui conquit sa Pergame,
Un Quatorze Juillet immortel, amalgame
Un ramas de guerriers monstrueux et divins
Entraînés par l'archet des poètes-devins.
Bons pour Aristophane autant que pour Eschyle,
Et l'on y voit Thersite avoisiner Achille.
En les réincarnant il masque d'autres noms
Les Ulysses subtils, les fiers Agamemnons ;
Ruse étrange, mais d'un oracle compensée,
Grâce au cheval de bois de la Libre-Pensée,
Où nous croyons encor que nous caracolons,
Il fait entrer Argos dans Troie, à reculons,
Et, signant tous les fronts, purs ou sillés de rides,
Il campe au grand complet sa famille d'Atrides
Sous la place où respire une Hélène, ô Pâris,
Qu'on nomme : Liberté, dans l'argot de Paris.

Oh ! cette Hélène-là, qu'il faut toujours reprendre,
Priam périt encor de n'avoir su la rendre,
Et plus d'un noble Hector, pour elle et sa beauté,
Derrière un char sanglant, cadavre cahoté,
Fut autour des remparts traîné par la crinière.
Dignes d'une *Iliade*, ils sont de la dernière,
Et le culte qu'on voue à tous les vrais héros
Renonce à distinguer les martyrs des bourreaux.

Cent ans ! Ils ont cent ans de recul et de socle !
A Corneille demain, comme hier à Sophocle,
La légende les donne, et lui fait ce loisir
De n'avoir, entre tant d'immortels, qu'à choisir,
Avec leur Clytemnestre ou leur Iphigénie,

Les éléments du drame offerts à son génie.
Voici les demi-dieux de la race, et voilà
Les guerriers ancestraux de notre Walhala !
O morts de la Montagne et morts de la Gironde,
L'avenir a son cycle en votre Table-Ronde,
Cycle national, surhumain sans excès,
Dont les crimes comme les vertus sont français.

Ne désespère pas, race gallo-romaine,
D'un monde ingrat, c'est ton histoire qui le mène.
Nous conduisons partout où l'honneur nous conduit
La bataille du genre humain contre la nuit,
Et sur tous les sommets nous devançons l'aurore.
Courage donc, laissons pérorer qui pérore !
Marchons dans la rosée, ouvriers du matin !
Ainsi que le Passé, l'Avenir est latin !

ACTE PREMIER

A la Platière, petit domaine de Roland, près de Villefranche. Intérieur d'une maison de campagne, à la fin du XVIII[e] *siècle. Aspect provincial d'une gentilhommière, mais décorée par une femme de goût et Parisienne. La scène représente le salon de l'habitation. Grande baie au fond, ouvrant sur une terrasse enlierrée et enguirlandée de vigne folle dorée par l'automne. Cette terrasse domine la vallée de la Saône, bordée au loin par les Alpes, et coupée de prairies et de vignobles en pleine vendange. On aperçoit sur la gauche, en profilée, les premiers degrés de la rampe qui conduisent de la terrasse à la cour d'entrée. La porte latérale (côté cour) donne accès à la bibliothèque de Roland. L'autre (côté jardin) mène à la chambre de Manon.*

Le goût du mobilier décèle un caractère de femme jeune, belle, active, intelligente et avide de connaissances et d'art. Un buste de Jean-Jacques Rousseau, bien en vue, sur un piédestal et couronné d'or indique à quelle influence philosophique contemporaine on obéit dans la maison.

(Au lever du rideau, Bosc appuyé au piédestal du buste de Rousseau contemple Manon debout, au fond, devant sa harpe, dont elle tire quelques harmonies mélancoliques, les yeux fixés sur le paysage. Le soleil illumine encore les fonds, mais il commence à rougir les nuages et s'incline à l'horizon. Pendant le cours de l'acte, il décroîtra peu à peu pour s'éteindre tout à fait sur la dernière scène.)

SCÈNE PREMIÈRE

BOSC, MANON

MANON, sur le ton de la rêverie et comme seule.

Dans les glaciers lointains que le Mont-Blanc couronne
Comme un plateau d'argent sur un dressoir

Le soleil d'octobre éperonne
Ses chevaux d'or fuyant les levriers du soir.....
Le vallon sinueux, où la Saône se traîne,
Ramène ses tableaux lassants, et le détail
Eternel des labeurs de l'homme et du bétail !.....

(Elle se retourne vers Bosc avec un geste de lassitude.)

Que de tourments, nature souveraine !
Pour que l'épi renaisse de la graine !.....

(Elle revient s'asseoir devant Bosc, sur un tabouret.)

J'ai le cœur dévoré de tristesse !...

BOSC

Manon. —
Excuse un vieil ami de te garder ce nom
Qu'il te donnait au temps où tu faisais tes pâques. —

(Il lui montre le buste de Rousseau.)

Manon, vous lisez trop Jean-Jacques !

MANON, sans répondre à Bosc.

Tout cela va finir. Je le sens, je le sais.
Paris s'agite. Il faut que notre œuvre aboutisse !
Quelque chose me dit que le peuple Français
Va connaître enfin la justice !...
Que n'y suis-je, là-bas, avec ces jeunes gens
Fiers, généreux, intelligents,
Que Vergniaud au combat mène comme à la ronde !

BOSC, secouant la tête et posant son herbier sur la table.

Ah ! mon enfant, prends garde à la Gironde !

MANON

Que j'y prenne garde ?

(Elle rit.)

BOSC, haussant les épaules.

Tu ris ?...
Folle !...

MANON

Oui, votre conseil m'amuse !
La Gironde ? On a dit que j'en étais la Muse ?...
Pourtant, est-ce d'ici qu'on inspire Paris ?

BOSC

Tu l'inspires au moins par le doux patriarche
Dont ils cherchent à faire un chef, car, s'il est vieux,
Roland, c'est avéré, n'y voit que par tes yeux :
Tu dictes, il écrit et la jeunesse marche !...
Est-ce bien le bonheur ?... La nature défend
L'action au beau sexe, et le réel problème
Pour vous est celui-ci : Femme, sois aimée, aime,
Reste femme et berce un enfant !

MANON

Eudora ?... Que le Dieu qui m'a faite me blâme
Si la maternité n'assouvit pas mon âme
Et si ma faim d'aimer survit au doux repas !
Un cœur n'est pas rempli qui ne déborde pas.
J'ai beau m'en raisonner, notre petite fille
N'est qu'un jouet d'amour trop frêle dans ma main ;
A tous les malheureux j'élargis ma famille :
Je me sens mère, fille et sœur du genre humain.

BOSC

Tiens ! j'aimais mieux le temps où tu faisais tes pâques,
Que le diable... ou Voltaire... emporte...

MANON, changeant de ton et gaiment.

Qui ?

BOSC

Jean-Jacques !

MANON

Même... le botaniste ?

BOSC

Ah ! non !... Pour celui-là,
C'est le Rousseau que j'aime et que nul n'égala !...
L'homme sage est celui qui trouve une fleur rare,
Et pour tout le reste ?... tarare !...

MANON, soupirant.

J'en cherche une !

BOSC, avec curiosité.

Son nom ?

MANON

Elle en a deux : « Amor »,
« Roma », qui, retournés, n'en font qu'un, et le même.

BOSC, avec malice.

Ta fleur existe !

MANON, avec élan.

Où donc ?

BOSC

Ici. Ton mari t'aime !
Plus docte que Platon, aussi brave qu'Hector,
En outre épris de toi jusques à la détresse,
De quel plus digne amant te rêves-tu maîtresse ?
Son cœur est le jardin de ta double fleur d'or.
« L'Amor-Roma », tu l'as dans sa grande âme !...

MANON

Certe !

Mon cœur reconnaissant s'est donné sans retour
A l'aimable savant dont l'infaillible amour
Me flatte moins encor qu'il ne me déconcerte
Et qui se fait enfant pour vivre sous ma loi !...
Mais il a chaque jour vingt ans de plus que moi,
Bosc, et c'est pour cela qu'en femme qui raisonne
Les dangers du chemin, et pare aux casse-cous,
J'éparpille l'ardeur qui me brûle... sur tous,
Pour ne la fixer sur personne !

BOSC

Ouais !... Tu me fais peur ? Es-tu prise ? Aimes-tu ?

MANON, *gaiement.*

Non que je sache !

BOSC, *assis.*

Écoute un conseiller têtu,
Qui, depuis le berceau, ne t'a jamais quittée.
— Ta fille envers Roland ne t'a point acquittée.
Chez lui, l'époux survit au père satisfait,
Il peut être jaloux ! A son âge, en effet,
L'amour a la torpeur des soirs de canicule,
Mais l'orage qu'il couve est quelquefois si fort
Qu'il ne laisse, lorsqu'il a passé, que la mort !

MANON, *avec impatience, mais doucement.*

Mon vieil ami, vous êtes ridicule !

BOSC

Point tant ! Le grand péril pour toi, c'est ton esprit.
Tu réponds trop aux lettres qu'on t'écrit.
Tous ces jeunes tribuns échappés du collège,

Qui prennent le mot d'ordre à ta plume, là-bas,
Te rêvent sur ton style !... Oh ! ne t'y trompe pas,
Une lettre de toi c'est comme un sortilège !
Déjà la calomnie et l'envie en courroux
T'ont prêté plus d'une faiblesse...

MANON

Barbaroux, n'est-pas ?

BOSC

Oui, le beau Barbaroux,
Si tu sais où le bât te blesse !

MANON, avec fermeté, le verbe haut.

Je n'ai jamais su dire une chose à demi.
Si Barbaroux m'aima... j'en ai fait un ami,
Et nous avons gagné tous deux au change! D'autres
M'ont courtisée... Ils sont les plus nobles apôtres
De notre idée, et la douceur de mes dédains
Alimente la liberté... de Girondins !

(Avec un geste de résolution.)

... Mais tenez ! avec vous je me dois d'être franche...
Quand dans sa probité mon âme se retranche
Elle m'accuse un peu d'entendre, et bien souvent
Je m'en étonne, un nom qui me chante à l'oreille
Avec une insistance obsédante, pareille
A celle de ces voix qui pleurent dans le vent !...
Or, je n'ai jamais vu l'inconnu qui le porte,
Et, s'il paraissait à la porte,
Je lui dirais : — Qui donc êtes-vous ?...

BOSC

Oh ! les mots !
On veut guérir le genre humain de tous ses maux.

Et depuis six mille ans que la bête respire
Nul médecin n'a su le soulager du pire :
Le mal d'amour !... C'est à faire pitié !

MANON, en lui donnant les deux mains.

Bosc, nul ne l'a guéri non plus de l'amitié.

SCÈNE II

FLORENCE FLEURY, BOSC, MANON

BOSC, à La Fleury qui entre tenant entre les bras une corbeille de raisins nouveaux.

C'est vous, dame Fleury ?

LA FLEURY, forte paysanne de cinquante ans, au verbe haut, familière et sympathiquement bourrue.

Finie et terminée
Notre vendange !... On grapille à présent
Le maitre aux malheureux du bourg a fait présent
De ce qui reste !

(A Bosc.)

Bonne année !
Monsieur Bosc, cave pleine ! Il faut que le bon Dieu
S'en mêle pour donner à boire
A tous ces révoltés, tous ces sans feu ni lieu,
Qui crachent l'hostie au ciboire
Et veulent renverser le Roy du trône !

(Elle pose sa corbeille.)

Voire.
Il en est venu deux de la ville tantôt,
Relancer monsieur dans sa vigne.

BOSC

Qui ?

LA FLEURY

Ça n'a pas trente ans, et ça parle tout haut,
De réformer le monde ! Ils prêchent, c'est indigne.
Comme de vrais curés, lâchent des mots latins
A renverser dans leurs stalles des sacristains,
Et l'on croirait, tant leur langue est agile,
Qu'ils nous ont découvert un cinquième évangile !

(Avec un regard du côté de Manon.)

Mais vous allez les voir, car depuis quelque temps,
C'est proprement ici l'auberge aux mécontents !

MANON, de loin, assise, avec beaucoup de douceur.

Allons, ma mie, allons, bonne Florence,
N'abuse pas des droits sacrés de l'ignorance !

LA FLEURY

Je suis sans esprit, oui, mais sans jugement, non !
Tu sais si je t'aime, Manon,
Toi, ta fille, ton homme et tout ce qui te touche,
Mais quand j'ai quelque chose à dire, le canon
Ne me fermerait pas la bouche !...

(Geste de Manon et de Bosc. Elle s'avance et dit :)

La liberté ?... Nous la connaissons... C'est le pain !
Qu'il en fasse d'abord sans soleil et sans terre,
Votre fameux monsieur Voltaire !

(Elle montre le buste de Jean-Jacques.)

Et cet autre, le Dieu de céans, son compain,
Qu'il en obtienne sans pépin,
Dans son chapeau, de beaux raisins comme les nôtres !

(Devant le buste.)

Après cela nous serons bien les vôtres,
Messieurs les avocats poudrés,
Et nous renverserons tout ce que vous voudrez !
Je parle librement, étant de la famille,
Ou m'en croyant ! — Bonsoir, je vais coucher ta fille.
Elle a joué, couru, bondi, notre Eudora,
Comme un petit chat angora,
Dans la vigne, au soleil, l'après-dînée entière !
Il fallait voir ce bon monsieur de la Platière !

MANON

Appelle mon mari : « Roland » tout uniment,
C'est moins ronflant et plus commode.

LA FLEURY, à BOSC, en s'en allant.

Eh quoi, les noms aussi ? Tout alors ?

BOSC

C'est la mode.
On est à la roture !... Oh ! c'est pour un moment !

(La Fleury, entre à gauche.)

BOSC

Servante du vieux temps, le bon !

MANON

Et de province !

BOSC

Elle manque au *Contrat Social* ?

MANON

Comme au *Prince*

BOSC

Elle a de la raison, et plein son tablier !

MANON, riant.

Oh ! du raisin plutôt !

BOSC, il va au fond.

Bon !

(Revenant.)

J'allais oublier

De saluer de ma révérence profonde

Le citoyen Rousseau, père de la Gironde !

(Il salue le buste et sort en riant.)

SCÈNE III

MANON, d'abord seule, puis BUZOT et BARBAROUX

MANON, seule, elle regarde sortir Bosc, hausse les épaules et revient se placer devant le buste de Rousseau qu'elle interpelle.

Comme ils t'en veulent tous, les ingrats, qui demain
Béniront ton génie et vivront de ton verbe,
Prêtre de la nature, ami du genre humain,
Qui semas la moisson dont ils auront la gerbe !...
On leur apprend à te maudire ! Pauvres gens,
Qui coassent encore au fond des vieux cloaques !
Fils du peuple comme eux, pardonne-leur, Jean-Jacques.
Ce sont des Jacques... et des Jeans !

(Pendant les derniers vers, Barbaroux et François Buzot sont apparus sur la terrasse. Ils s'y sont arrêtés et ils contemplent de loin Manon qui revient sans les apercevoir à l'avant-scène.)

BUZOT, à Barbaroux, avec passion

C'est elle, Barbaroux, j'ai reconnu mon rêve !

BARBAROUX, à voix basse.

Diable ! Vas-tu l'aimer... à ton tour ? En ce cas
Que ta décision soit brève.

Volte-face et hâte le pas !
Contente-toi de l'avoir admirée !
Fuis !...

BUZOT

Trop tard, je l'ai vue... et la porte est murée !...

(Manon les aperçoit et se lève. Barbaroux s'avance aussitôt vers elle, le chapeau à la main, Buzot reste un peu à l'arrière.)

BARBAROUX

Allons !

(Il entre délibérement.)

MANON

Barbaroux !... Vous, sans prévenir ! c'est mal.
Et puis vous m'épiez encor !

BARBAROUX

Je le regrette,
Mais cette fois, visiteur anormal,
Je viens en mission secrète...

(A voix basse.)

De Dumouriez ! — Mais qu'il me soit permis...

(Il présente Buzot.)

Monsieur François Buzot, représentant de l'Eure !
Nous sommes deux : Ne quid nimis.

MANON, à Buzot.

Entrez en bienvenu, Monsieur, dans ma demeure !
On ne demande point leurs noms à des amis,
Et vous étiez des miens par des lettres charmantes !

(Elle va à Barbaroux.)

BARBAROUX

Madame, nous entrons dans l'ère des tourmentes !
Il vous faut, à ce coup, quitter votre désert.

Buzot vous dira tout. C'est un homme disert
Et le barreau normand salue en lui son maître !

BUZOT

Charles !

BARBAROUX

Vous m'excusez, votre mari m'attend
J'ai des papiers secrets à lui remettre.
(Sur la porte.)
Diable !... Il est troublé comme un débutant.
(Il sort.)

SCÈNE IV

MANON, BUZOT

MANON, elle s'assied sur une causeuse.

Barbaroux est toujours vibrant comme une lyre :
Oh ! quelle âme pour ceux qui savent bien y lire !
Mais tous éloges sur son compte sont taris...
Et que m'apprenez-vous de Paris ?

BUZOT, très troublé.

De Paris ?

MANON

En vérité, je crois que je vous intimide !
Si vous êtes Renaud, je ne suis point Armide...
Je suis très simple.

BUZOT

Oh ! je sais !...

MANON, franchement.

... Est-ce tout ?

(Riant.)

Mais pour l'amour de Dieu, ne restez pas debout !...

(Il tire un siège.)

... Malgré votre renom d'éloquence oratoire
Vous écrivez plus abondamment, c'est notoire,
Que vous ne parlez ! Pour un député,
C'est à consigner dans l'histoire !

BUZOT

De cent troubles divers, j'ai le cœur disputé.
Mes pauvres lettres, où je mets toute la flamme
De mes vingt ans, vous les raillez, madame !
Et pourtant... vous y répondez !
Vos sublimes billets de mes pleurs inondés,
Je les ai là, tous, et...

(Il indique les lettres dans sa poitrine.)

MANON, l'interrompant.

Dois-je comprendre
Que vous venez pour me les rendre ?

BUZOT

Avec ma vie, alors ?

MANON, riant.

Ami de Dumouriez.
Espoir de la Gironde et Député de l'Eure
Il ne faut pas du tout que vous mouriez
Pour des lettres, et c'est déjà trop qu'on en pleure !
Gardez-les donc. Heureuse si j'ai pu
Par de simples billets vous acquérir aux nôtres.

Vous ne m'en devez rien quand je relis les vôtres !...
J'espère que le charme à présent est rompu ?

BUZOT

Je vous savais très bonne... aussi !

MANON, le faisant asseoir auprès d'elle.

Je m'étudie
A n'être que cela !... Telle est la fonction
Propre aux femmes en temps de Révolution.
Voyez l'article « Épouse » à l'Encyclopédie !

(Elle rit malicieusement.)

... Voulez-vous me permettre un mot à ce sujet ?
Dans vos lettres, d'ailleurs, les plus sages du monde,
Pourquoi mélangez-vous le « prétexte » à « l'objet »
Soit ma personne à la Gironde ?
Pour notre cause, il n'est besoin,
Et c'est parfois gênant pour s'entendre... de loin !

BUZOT

Je ne les mêle point... Je les identifie.
Si notre rêve a pris vos traits,
N'en accusez que vos attraits,
A l'apparence je m'en fie !
Vous vivez, notre cause vit ;
Vous parlez, c'est sa voix qui vibre !
A qui la faute s'il suffit
De vous voir pour se croire libre ?
Un seul de vos charmes ôté,
Un attribut manque à l'emblème ;
Et vous êtes pour moi la Gironde elle-même,
Si Pallas est la Force et Cypris la Beauté !

MANON

Une distinction pourtant est nécessaire.
Je vous en avertis.

BUZOT

Ai-je été trop sincère?
Vous ai-je offensée ?... Oh! pardon.
Mais le bonheur incline à l'abandon,
Mon excuse, c'est d'être heureux!...

MANON, riant.

Elle est trouvée!

BUZOT, s'exaltant.

Vous voir... vous voir enfin, pour la première fois!
Telle... et plus belle encor qu'on ne vous a rêvée!
J'ai tant craint de vous perdre au timbre de la voix
A la couleur des yeux, à quelque erreur minime
D'un ensemble moins pur que l'âme qui l'anime!...
C'est bien vous qui m'apparaissez.
Vous l'image que je vénère
D'un peuple qui se régénère.
Et du bonheur promis aux pauvres gens lassés!
Votre beauté n'est que le gage
De ce qu'un Dieu juste leur doit,
Toute douleur s'apaise et tout mal se dégage
Rien qu'au toucher de votre petit doigt.
O créature unique, ô femme de génie,
La terre où vous marchez par vos pieds est bénie,
Mais si c'est dans le ciel que sont nos libertés.
En l'azur de vos yeux vous nous les apportez!

MANON

Je vous le disais bien, votre culte dévie.
Barbaroux vous dira que, le pacte conclu,

Je puis à l'amitié donner jusqu'à ma vie ;
Pour le reste... voici mon mari.

BUZOT, à part.

J'ai déplu.

(Entrent Roland et Barbaroux.)

SCÈNE V

Les Mêmes, ROLAND, BARBAROUX, BOSC
LA FLEURY

ROLAND, à Barbaroux, en entrant.

Il faut la consulter d'abord. Tout dépend d'elle. —
— Manon, voici. Le roi m'appelle.

BARBAROUX

Le pays
Et le Roi sont d'accord.

ROLAND, à Manon.

Décide. J'obéis.

MANON

C'est à moi d'obéir.

ROLAND

Ah ! la partie est belle !
D'une part ce roi bon, timide usufruitier
Des dix siècles d'abus dont périt son royaume ;
De l'autre un peuple, acclamé l'héritier
De son sol, et des droits que dans un jeu de Paume
L'État promulgue au monde entier !

Puis, tandis que les lois, les affaires, tout chôme,
Ici le Passé, — là l'Avenir, — au milieu
La page blanche, sous le stylet de l'histoire!...
Écrire cette page, avec l'aide de Dieu.
Le veux-tu ?

MANON

Je ne puis que tenir l'écritoire !

BARBAROUX

Le sage Roland parle d'or ;
Pour la Gironde, c'est l'essor !
Mais le parti sans vous, c'est le corps privé d'âme.
Toute la jeunesse réclame
A sa tête un sage Nestor.
Notre heure sonne et l'Histoire regarde !
Les hésitants ne sont que des Judas ;
La Révolution rassemble ses soldats
Et vous êtes son avant-garde.

ROLAND

C'est mon bonheur que vous me demandez,
C'est le repos rêvé des suprêmes années?

BARBAROUX

La liberté n'a point de prytanées;
Elle nous paie en gloire... et vous nous marchandez ?

ROLAND

Je suis vieil époux, jeune père!
Oh ! les derniers rayons de mon soleil d'hiver !...

BARBAROUX, à voix forte.

Rien n'est fait tant qu'il reste à faire;
Les devoirs de demain emportent ceux d'hier.

LA FLEURY, entrant au bruit.

Pas si haut. Elle dort !

BARBAROUX, à Buzot.

Nous sommes deux pour vaincre.
Parle donc !

BUZOT, à Barbaroux.

J'ai tout dit et n'ai pas su convaincre !

ROLAND, montrant Bosc.

Voici Bosc, mon ami fidèle. Son avis ?

BOSC

Je n'aime que vous deux, elle et toi sur la terre ;
Toujours, en tout lieu, je vous ai suivis ;...
Botaniste et célibataire,
Partout où vit la fleur je peux y vivre aussi :
Partons, restons, ma malle est faite.
(Il montre son herbier.)
La voici !

BARBAROUX, à Bosc.

A Paris les fleurs poussent sur la pierre !
La Capitale n'est qu'un énorme jardin !
Écoute. Au Muséum, tu connais Bernardin ?

BOSC

Non.

BARBAROUX

Comment ? Bernardin ci-devant de Saint-Pierre ?
Pour la serre qu'il crée il réclame à grands cris
Un aide. Tu seras son second. Je t'inscris.

LA FLEURY, du fond.

Je demande à parler.

ROLAND, avec un geste pour l'excuser.

Excusez.

BARBAROUX

Qu'elle parle !
Chez nous, en Avignon, à Marseille, dans Arle,
Les servantes ont voix au chapitre ! D'ailleurs
Elle est du peuple où les conseils sont les meilleurs.

LA FLEURY, s'avançant.

Des conseils à des fous, nenni, je m'en dispense !
(A Roland.)
Mais vous n'emmenez pas la petite, je pense ?

ROLAND

Tu viendrais avec elle à Paris.

LA FLEURY

Dans l'enfer !...
J'ai le temps d'y griller, à moins qu'avant l'hiver
Le bon Dieu, par pitié, me reprenne, et m'évite
De voir de bons chrétiens faire ce qu'il défend !

BARBAROUX

Mais, bonne femme...

LA FLEURY

Non. Vous, vous parlez trop vite
Et trop fort !... Partez tous, moi je garde l'enfant !
(Elle rentre à gauche.)

ROLAND, à Manon.

A présent, ton arrêt ?

MANON

Si c'est moi qui décide,
Nous restons !

ROLAND

Ah ! merci !... Tu m'aimes... Je tremblais

BUZOT

Oh ! Madame !

BARBAROUX

C'est un refus liberticide !
Quoi ! le vieux monde croule ; un jour, sur ses déblais,
Le temps s'arrête ; il tend à Roland sa truelle,
Il lui dit : rebâtis !... et Roland répond : non ?

ROLAND

Je t'avais dit que tout dépendait de Manon,
Mais ton éloquence est cruelle.

BUZOT, à Manon.

Ce mot mortel, Madame, est-il le dernier mot ?
Faut-il désespérer ?

MANON

Adieu, François Buzot.

(Elle se retire au fond et y reprend son attitude du lever du rideau.)

BUZOT, à Barbaroux.

Ah ! viens, sortons !

(Il entraîne Barbaroux — Ils sortent.)

ROLAND, à Bosc qui les suit à la porte.

Tu pars, Bosc?... Reste.

BOSC

Il est d'usage
De tenir l'étrier aux hôtes qui s'en vont.

ROLAND

J'y vais.

BOSC, le retenant.

Non, laisse... Mais...
(Il lui montre Manon au fond.)
Son regret est profond :
Regarde sa pâleur!

ROLAND, avec un geste de résolution.

Retiens-les.

BOSC

C'est plus sage!
(Il sort.)

SCÈNE VI

ROLAND, MANON

ROLAND

Tu ne te repens pas de ce refus si fier?...
(Silence de Manon.)
Manon?

MANON

Pardonnez-moi, mais j'écoutais la pluie...

ROLAND

Notre pauvre Platière, ah! comme elle t'ennuie!

MANON

Mais, pas plus aujourd'hui qu'hier!
Qu'est-ce?

(Elle laisse sa harpe et descend vers Roland.)

ROLAND

Je me demande avec un peu de honte
Si je suis dans mon droit, vieil homme à cheveux blancs,
De te cloîtrer dans un pauvre amour de Géronte,
Et d'étouffer ainsi l'essor de tes talents!

MANON

Mes talents, si j'en ai, sont vôtres.

ROLAND, s'asseyant.

Sois loyale,
Comme toujours. Regrettes-tu Paris,
A présent, et l'offre royale?

MANON

Il ne tenait qu'à moi d'accepter. — Les maris
Sont étranges! — J'ai cru sincèrement vous plaire.
Vous m'avez même, en époux exemplaire,
Remerciée avec un tel émoi
Devant eux, que j'en rougissais!...

ROLAND

Pardonne-moi,
La jalousie est sotte ainsi que la colère.

MANON, *étonnée.*

La jalousie ? Ah ! çà, vous êtes donc jaloux ?
De qui ? De nos amis ?...

ROLAND, *se détournant un peu.*

D'eux et de tous les autres !

MANON, *avec révolte.*

Les autres ? Qu'est-ce à dire, et quels mots sont les vôtres ?

ROLAND

Ils sont jeunes, moi, je suis vieux.
Ils avancent, moi je recule.
Ils ont l'aurore dans les yeux,
J'ai dans les miens le crépuscule !
A l'heure du règne établi
De cette liberté que l'avenir enfante,
Eux, ils te verront triomphante,
Et mon salaire, à moi, sera l'oubli !...
... Aime-moi, car je t'aime ardemment ! sois clémente,
Jeune femme ! Le Temps me sonne le départ !...
S'il m'a donné l'épouse, il me redoit l'amante ;
Même au comble des vœux je n'ai pas eu ma part.

MANON

Donnez-moi votre main de brave
Et regardez-moi fixement.
Aux jours où nous vivons toute parole est grave.
Ce front est-il le front qui ment
De la coquette ou de l'esclave ?
J'ai juré d'être à vous et je ne suis qu'à vous.

ROLAND

La retraite nous abritait des jeunes fous
Que ton brûlant génie inspire !

MANON

Je ne recevrai plus même nos combattants.

ROLAND

Ils t'écrivent. Tu leur réponds, ils ont vingt ans !
Dans tes lettres aussi ton charme se respire !

MANON, avec un geste de dépit.

Je n'écrirai donc plus à personne !

ROLAND, résolument.

... Osons mieux !
Comme au jour du combat on apaise les dieux
Par un sacrifice héroïque,
Lions-nous tous les deux par un serment stoïque,
Digne de mon amour et de cette vertu
Dont tu donnes l'exemple aux plus fières, veux-tu ?

MANON

Quel serment ?

ROLAND

A Paris où le Roi me réclame
Si quelque autre jamais me chasse de ton âme,
Jure-moi que tu me le diras.

MANON

A vous ?

ROLAND

Oui,
En fille de Rousseau, mieux, en femme de Rome !

MANON

Il n'est point de grand cœur qui ne reste ébloui
D'un pareil serment, mais il est d'un homme !
Sur quel livre jurer cela ? Je n'en sais pas !
L'Evangile est bien haut, et Plutarque est bien bas ;
Sans y songer, votre âme à son niveau m'élève !
Je suis femme et je m'appelle Ève !

ROLAND

Tu ne te connais point si tu doutes de toi !
Le défi dans lequel sans peur je m'aventure
Pas plus que le serment ne fait trembler ma foi.
Je n'ai qu'un ennemi, le tien, c'est la nature !
Va, signe ton triomphe avec tranquillité.
Sois calme ! Je ne crains que ta fragilité !
Sois fière, ! C'est des dieux seuls que je me défie ?
Sois brave ! Je ne peux y laisser que la vie !

(Il pousse la porte de la chambre d'Endora et lui montre l'enfant endormie.)

Et quant au livre, écrit de nos deux sangs mêlés,
Regarde et lis !...

(Il lui prend la main)

Sur l'ange aux doux rêves ailés
Qui voltigent dans les jardins fleuris du songe
Sur le livre éternel de l'âme sans mensonge,
Sur notre enfant, jure-le ?...

MANON, levant la main droite.

C'est juré !

ROLAND

A Paris, maintenant, à la Cour ! Viens combattre !
Il ne faut qu'un Sully, pour faire un Henri Quatre
D'un Louis seize, et ce Sully, je le serai !

MANON

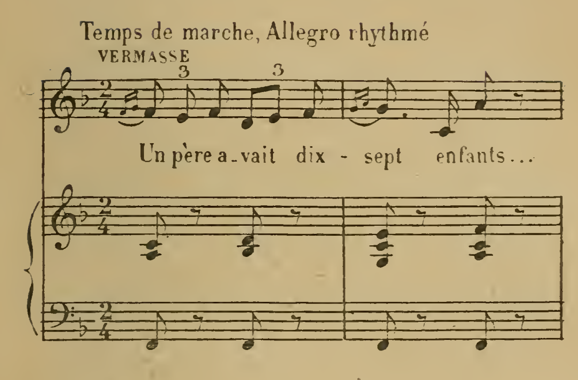
Et si l'aveu s'impose un jour à ma droiture !
Je veux votre réponse à cette conjecture :
Que ferons-nous si j'aime ailleurs ?

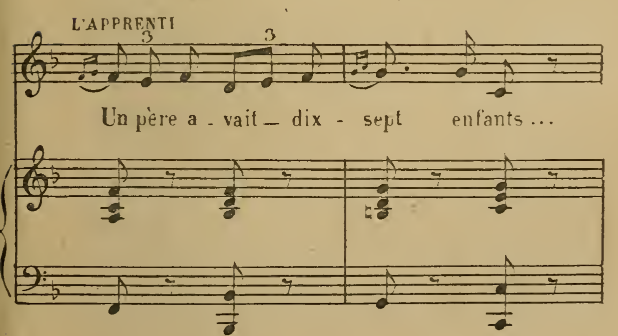
ROLAND

Moi, je mourrai !
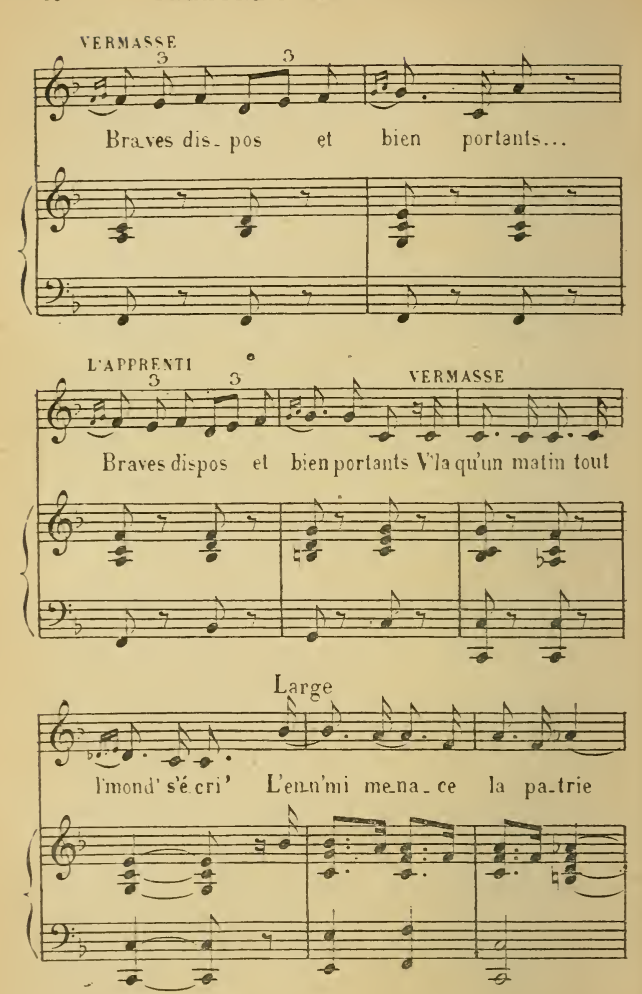
RIDEAU

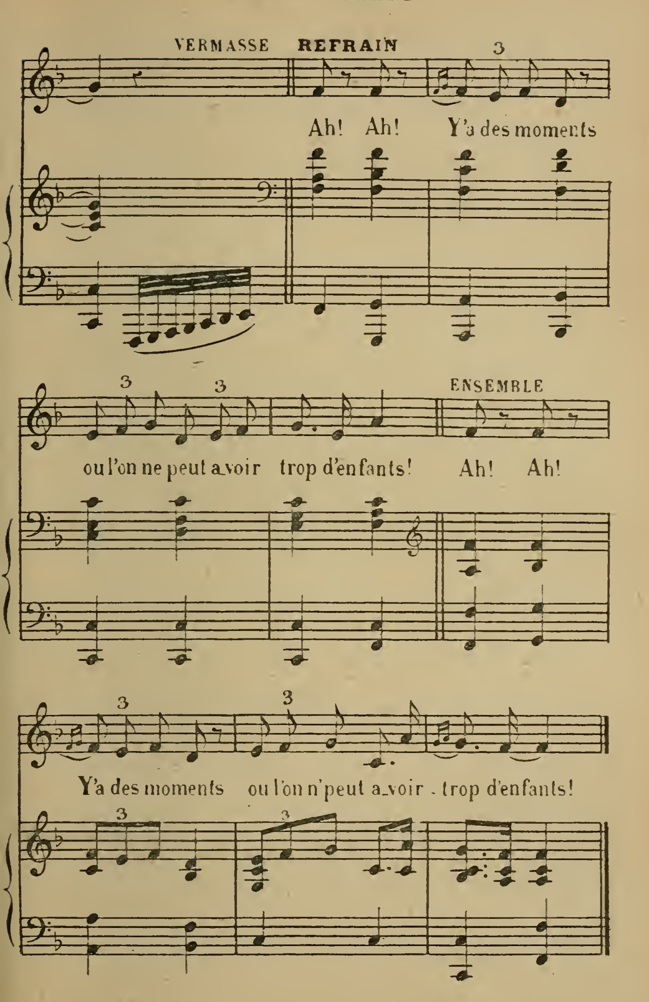
CHANSON DES CLOUS[1]





[1] Voir pages 48 et suivantes.


VERMASSE
3
3
Bra_ves dis_ pos et bien portants...
L'APPRENTI
3
3
VERMASSE
Braves dispos et bien portants V'la qu'un matin tout
Large
l'mond' s'é_cri' L'en_n'mi me_na_ce la pa_trie


VERMASSE
REFRAIN
Ah! Ah! Y'a des moments
ou l'on ne peut a_voir trop d'enfants!
ENSEMBLE
Ah! Ah!
Y'a des moments ou l'on n'peut a_voir - trop d'enfants!

ACTE DEUXIÈME

LA RUE DE LA HARPE EN 1792

La toile du fond profile la perspective de cette antique rue sorbonnique, serpentueuse et montante, pittoresquement coupée de rampes, d'escaliers tournants et d'escarpements, où les auvents, les gargouilles et autres saillies dessinent leurs ombres. Un joli ciel printanier, dentelé par les pignons et les toitures variées du vieux Paris, éclaire gaîment le tableau. — La scène figure un carrefour élevé de la rue, sur la montée. — Le carrefour est borné à l'extrême plan par une balustrade dominant le bas en contrescarpe, où l'on descend et d'où l'on monte par des degrés dont les premiers sont visibles aux spectateurs. Mais il y a d'autres issues latérales à droite et à gauche de plain-pied, celles-là, avec la scène. Au premier plan, à gauche, un banc de pierre, adossé à la muraille d'une encoignure de ruelle sous une lanterne qui se balance ostensiblement. Cette ruelle traversière est censée se prolonger à droite devant la maison de Roland qui occupe l'autre coin. — Cette maison, de belle apparence et de vieux style, s'avance un peu en pan coupé, vers le centre de la scène. — C'est dans ce pan coupé qu'est la porte d'entrée, belle porte ouvragée, avec son marteau de cuivre sur la plaque. Par ce retrait, elle laisse à droite comme une petite place dans l'autre, et c'est sur cette petite place que s'ouvre l'échoppe du savetier Vermasse, également portier de l'immeuble. L'échoppe est assez vaste et entièrement vitrée. La porte, toujours béante, est au niveau du sol et sans marches. — L'enseigne est ainsi libellée : A... Crépin, la place du mot saint, ayant été grattée. Et au-

dessus : Vermasse, portier, cordonnier et écrivain public patriotiques. Parlez aux trois. — Au-dessus de la porte de la maison de Roland, un large balcon en avancée arrondit son élégant belvédère décoré de drapeaux et de fleurs aux trois couleurs. — Toutes les ouvertures du carrefour : portes, fenêtres, baies de boutiques, sont pavoisées, elles aussi, et ornées de cartels en l'honneur de Voltaire. — Sur les uns on lit : « A Voltaire, tyrannicide ! » Sur d'autres : « A Voltaire, prisonnier de la Bastille ! » — etc., etc. Le décor doit donner la sensation ambiante d'une fête publique doublée d'un jour de chômage, car c'est Dimanche et le jour de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon.

SCÈNE PREMIÈRE

UN APPRENTI, BOSC, VERMASSE

(Au lever du rideau, Bosc est assis dans l'échoppe et se fait prendre mesure par Vermasse qui a son aune de cordonnier à la main. L'apprenti, les jambes repliées sur l'établi, travaille en silence.)

VERMASSE

Ainsi, vous les voulez à boucles, vos souliers,
Citoyen Bosc ?

BOSC

A boucles, oui, Vermasse.

VERMASSE

Ça ne se porte plus.

BOSC

Pourquoi donc ?

VERMASSE

Ça grimace
Avec l'égalité... C'est « ci-devant » ! Si vous vouliez,
J'y mettrais des lacets ?

BOSC

Non. Lorsque j'herborise,
Il suffit que je frôle un sarment épineux
Pour que tout s'effiloche !... Et puis, cet art des nœuds
Est un art qui me martyrise !

VERMASSE

Le citoyen Roland, que nous nous accordons
A regarder comme un ministre sans-culotte,
A qui, moi, son portier, je tire ma calotte
De cordelier..., eh bien, il les porte à cordons !

BOSC

Va, ça n'empêche pas l'usure !
Allons, bavard, prends-moi mesure.

(Il s'assied, se déchausse. Vermasse lui aune le pied en s'agenouillant.)

VERMASSE, riant.

Ce bon Coco Roland !

BOSC, sautant.

Devant moi, quel toupet !
Oser nommer !...

VERMASSE

Lorsqu'il débarqua chez Capet
Toute la clique des courtisans du monarque
S'éberlua devant ce type des baillis
Qui foulait les tapis brodés de fleurs de lys
Quasiment chaussé comme un homme de Plutarque !

(A l'apprenti.)

Écoute ça.

(Il mime la scène qu'il décrit.)

— Salut, citoyen potentat !
Où donc est le timon de ce char de l'État ?
— Voici, dit l'autre. — En quoi, minauda l'Autrichienne.
Sont vos jolis souliers ? — C'est en chien de ma chienne !
Et tous les cacatois de crier à la fois :
— Quoi, quoi ?... j'en reste coi !... Quel est cet iroquois ?...
Comme chez vous, dans leur cage, au Jardin des Plantes !...
Mais déjà mon Coco, dépouillant les placets,
Ferme sur les ergots, excusez, sur les plantes,
Veux-je dire, étrennait ces souliers à lacets
Historiques
Qui sont signés : Vermasse, artiste cordonnier !

BOSC

Les anas sont catégoriques !
C'est de l'histoire, on ne peut le nier,
De l'histoire... de l'an dernier !...
A présent, on fait mieux déjà, car tout s'enchaîne.
Nous avons le bonnet grec, l'habit en sifflet,
L'Ami du peuple et le Père Duchêne,
Et la savate est plate ainsi que le pamphlet !

VERMASSE

Vous savez que je gante aussi la citoyenne ?

BOSC

A mon tour.

VERMASSE, achevant de lui prendre mesure.

Vous avez la pointure moyenne,
Celle de Populus !... Il marche, hein, Populus !
En moins de seize mois, ou de dix-sept au plus,
Il en enjambe, avec ses bottes souveraines,
A la suite du roi qui fuyait à Varennes !...

BOSC

Comme devant sa meute enragée... Actéon !

VERMASSE

Aujourd'hui nous avons Voltaire au Panthéon.

BOSC

Oh ! ses cendres !... c'est tout !

VERMASSE

Reste la déchéance
De Capet, que l'on nous promet pour la séance !
Tout Paris dans l'attente est sens dessus dessous

BOSC

Avant une heure on la clamera dans la rue

(Imitant les crieurs de journaux.)

« Demandez le joli conte de la charrue
« Mise devant les bœufs, par Jocrisse, deux sous ! »

VERMASSE

Il sera bien écrit si Roland le rédige,
Ou celle qui plutôt conduit sa plume, dis-je !
Danton nous le lira, ce soir, aux Cordeliers.
Vous devriez venir ?

BOSC

Je n'ai pas de souliers
Civiques !

VERMASSE

Mais j'en loue aussi !.. Votre Gironde
Est un peu démodée à cette heure. On la fronde !

La partie est à ceux qui poussent de l'avant !
La Montagne grandit... Veillez !

BOSC

Encore un schisme !
On n'attend pas longtemps pour passer ci-devant ;
Voilà pourquoi, vois-tu, j'en reste au monarchisme.

VERMASSE

Le citoyen Danton ne dîne plus, là-haut,
Chez les Roland ?

BOSC

Il est d'appétit très instable,
Ainsi que de génie !.. Il n'a ce qu'il lui faut
Que s'il est le premier, et le seul même, à table.

VERMASSE

Il l'est partout ailleurs !

BOSC

Bon, j'oubliais, pardon !

VERMASSE

Vous avez tort ! Il marche à pas.....

BOSC, l'interrompant.

... D'ogre !...

(Il montre ses souliers.)

Des boucles,
Et, le roi rétabli, j'y mets des escarboucles !...
— Citoyen cordonnier, s'il te plaît, le cordon ?

(Vermasse va tirer le cordon. Bosc entre chez Roland.)

SCÈNE II

VERMASSE, L'APPRENTI

VERMASSE, il revient s'assoir dans son échoppe.

A l'ouvrage, à présent. On en a sur la planche !

L'APPRENTI, bâillant.

Alors on travaille, un dimanche ?

VERMASSE

Parbleu ! tu saisis l'à-propos !
Les dimanches n'ont plus de cloches,
Et les sept jours plus de repos,
Quand notre armée a besoin de galoches !

L'APPRENTI

Pourtant un jour de Saint-Voltaire ?..

VERMASSE

Et les impôts,
Crois-tu qu'on les paie en vidant des pots ?

(Ils travaillent. La rue commence à s'animer.)

L'APPRENTI

Patron, on dit que le cortège
Passe dans le quartier.

VERMASSE

Exact. C'est son chemin.

L'APPRENTI soupirant.

Beau temps !...

VERMASSE

L'Être Suprême en effet le protège !

L'APPRENTI

Dans quelle rue ?

VERMASSE

Ici, dans la nôtre, gamin,
La vieille rue académique de La Harpe,
Au bas du carrefour et sous la contrescarpe.

L'APPRENTI

Mais je ne verrai rien, alors !

VERMASSE

Eh bien ! et moi ?
Prends exemple sur mon civisme !.. Embête-toi
Pour la Patrie !

L'APPRENTI

Alors chantons quelque chose ! Vous êtes
Poète et c'est fameux, les couplets que vous faites...
Tenez, celle avec quoi l'on tape sur les clous.

VERMASSE

On m'a dit que le citoyen Méhul en est jaloux !

Ils chantent alternativement.

CHANSON [1]

I

VERMASSE

Un père avait dix-sept enfants,

[1] Cette chanson authentique et contemporaine m'a été communiquée par feu Edouard Thierry, directeur de la Comédie Française, pendant le siège de Paris en 1870. L'air seul en est de ma composition. On peut aussi la chanter sur l'air de *Cadet Roussel*. E. B.

L'APPRENTI

Braves, dispos et bien portants.

VERMASSE

V'là qu'un matin tout l'mond' s'écrie :

L'APPRENTI

« L'enn'mi menace la patrie!...

ENSEMBLE, en tapant avec les marteaux sur les clous des souliers.

Ah ! ah ! y a des moments
Où l'on ne peut avoir trop d'enfants !

II

VERMASSE

Tout aussitôt les huit premiers

L'APPRENTI

De laboureurs se font guerriers !

VERMASSE

Au combat rien n' les épouvante

L'APPRENTI

Mais pourtant le péril augmente.

ENSEMBLE

Ah ! ah ! y a des moments...

III

VERMASSE

Les huit autr's frèr's prenant l' mousquet

L'APPRENTI

Tout d'une voix dis'nt au cadet :

VERMASSE

Reste auprès du meilleur des pères !...

L'APPRENTI

Nous allons r'joindre nos huit frères !

ENSEMBLE

Ah ! ah ! y a des moments...

IV

VERMASSE

L'père qui s'voit seul avec le cadet

L'APPRENTI

Lui dit Cadet, fais ton paquet

VERMASSE

Viens là-bas fair' le dix-septième

L'APPRENTI

Moi, je ferai le dix-huitième !

ENSEMBLE

Ah ! ah ! y a des moments
Où faut qu'un pèr' suiv' ses enfants !

SCÈNE III[1]

TABLEAU DE LA RUE DE LA HARPE

VERMASSE, L'APPRENTI, puis MANON et BOSC sur le balcon. CITOYENNES. CITOYENS de tout âge et de toute condition. BOURGEOIS, ARTISANS, MARCHANDS, BADAUDS, PASSANTS, NOUVELLISTES, BOUTIQUIERS, etc. (Endimanchement universel. Costumes et types de Paris de 1791.) Successivement, des MARCHANDS AMBULANTS, des GAMINS DES RUES, des CRIEURS DE DENRÉES, DÉBITANT DE COCO, un autre de GATEAUX DE NANTERRE, une BOUQUETIÈRE, un RÉMOULEUR.

(Au dernier mot de la chanson de Vermasse, un coup de canon lointain s'est fait entendre. A ce signal, les habitants du carrefour surgissent, qui, de leurs boutiques, qui, à leurs fenêtres et les autres sur le pas des portes. La rue s'anime progressivement. Les promeneurs débouchent des ruelles traversières et passent. On accourt. On appelle, on crie. Tumulte grandissant. Pêle-mêle de voix. Rumeurs confuses de la foule en fête.)

L'APPRENTI, dans l'échoppe.

Le canon !... la fête commence !

(Vermasse lui tire les oreilles.)

UN BOUTIQUIER dans la rue

Le temps de clore mes volets !

UN PASSANT de droite.

En route ! jouons des mollets !

UN AUTRE de gauche.

Sur le quai la foule est immense !

[1] Cette scène III peu être coupée sans inconvénient pour les représentations de province et les tournées. E. B.

COMMÈRES à une jeune fille.

Le tricolore te va bien !
Hein ! N'est-ce pas qu'elle est gentille
Avec son bonnet phrygien ?

L'APPRENTI

Le char doit quitter la Bastille.

UN BOURGEOIS

Un Voltaire ? ça vous conduit
A des serments du jeu de Paume !...

CRI DE PARIS

A la violette ! elle embaume !

UN RÉMOULEUR

Gagne-petit ! argent me duit !

UNE COMMÈRE

A tantôt. Coupons par les Halles.....
Rendez-vous devant l'Opéra.....
Le char y passe. On vous verra ?

UNE AUTRE COMMÈRE

Ma fille est l'une des Vestales,
Tout en blanc, une torche en main !

LE BOURGEOIS

Compliments ! on est au Romain !
C'est à porter le diable en terre !

CRI DE PARIS

Gâteaux fins ! Gâteaux de Nanterre !

NOUVELLISTES

C'est la famine à bref délai.
Le pain est à dix sous la livre!

BOURGEOIS

Il faut un grand coup de balai,
Ou que du Roi l'on nous délivre!

CRI DE PARIS

A la fraîche ! chassez le sec!

DES ÉTUDIANTS

L'hymne est de Chénier, le poème;
Mais la musique est de Gossec.
David a dessiné lui-même
Le plan du cortège et du char!

UN MUSCADIN

L'assemblée a bien fait les choses!
Pour de telles apothéoses,
Il faut remonter à César!

DEUX HOMMES GRAVES

La France a contre elle l'Europe,
C'est Hercule portant Atlas !

LES ÉTUDIANTS

Gloire au défenseur de Calas !

UN PROFESSEUR

Vive le chantre de Mérope !

LE MUSCADIN

Citoyenne, un petit baiser ?

LA COURTISANE

Nenni ! Voulez-vous bien vous taire !...

LE MUSCADIN

Un seul... en l'honneur de Voltaire ?

LA COURTISANE

On ne peut rien lui refuser.
Méchant ! qui fripe ma toilette !

L'APPRENTI

Ohé ! là-bas, bon appétit !

(Vermasse le gifle.)

CRI DE PARIS

Gâteaux fins !

CRI DE PARIS

A la violette !

CRI DE PARIS

A la fraîche !

CRI DE PARIS

Gagne-petit !

(La scène reste vide, occupée par Vermasse et l'apprenti qui tient l'alène dans l'échoppe. Manon et Bosc sortent de la maison. Manon est en jolie robe de ville, élégante, mais simple.)

SCÈNE IV

VERMASSE, L'APPRENTI, MANON, BOSC
UNE PETITE MARCHANDE D'OISEAUX

MANON, à Bosc.

Votre bras ! Voyez donc ce Paris, comme il vibre !

BOSC

Dès qu'il s'amuse, il se croit libre !
Le peuple est un enfant géant
Qui joue encore à la poupée !

MANON

Patience ! Il sort du néant :
Ce soir, il aura ceint l'épée !

BOSC

Par la déchéance du roi ?
Hélas ! y comptes-tu ?

MANON

C'est un peu mon ouvrage.

BOSC

Roland aime le roi.

MANON

C'est là qu'est le courage.

BOSC

Triste courage.

MANON

Non, s'il m'aime !... Croyez-moi,
En ce moment, vainqueur du vieux monde, il enterre
La Royauté dans le triomphe de Voltaire.
Allons le voir passer, j'en ai quelque fierté !

VERMASSE, sortant de son échoppe.

Citoyenne, salut !

(Manon salue Vermasse. A peine Vermasse dehors, l'apprenti sort et s'enfuit en faisant la roue sur les mains.)

L'APPRENTI

Vive la liberté !

VERMASSE, jouant la colère.

Pitt et Cobourg !... Polisson, tu désertes
Comme les émigrés ! Car ils ont déserté,
N'est-ce pas, citoyenne ?

MANON

Certes !

UNE PETITE OISELIÈRE. Elle entre en portant de petites cages dont chacune contient un oiseau avec une banderolle tricolore. Elle lance son cri de rue et va à Manon.

« Qui veut des cages,
« Oiseaux des bocages :
« Pinsons, bouvreuils, chardonnerets. »

MANON, allant à elle.

Tu vends des prisonniers, ma petite geôlière ?

L'OISELIÈRE

Si nous avions du pain, je vous les donnerais !
Prenez ! Pour quelques sous on ouvre une volière,

L'oiseau s'envole avec un vœu.....
Voyez : ils ont au bec chacun leur banderolle :
Vous murmurez sous leurs ailes une parole,
Ils montent la porter à Dieu !

VERMASSE

Pas très sans-culotte, le jeu!

(Il retourne dans son échoppe.)

MANON, va s'asseoir sur le banc.)

Donne-m'en trois.

L'OISELIÈRE

C'est simple : à chaque cage un vœu!

(Bosc s'éloigne avec l'oiselière. Manon, assise seule, sur le banc, ouvre successivement trois cages et donne l'essor aux oiseaux sur les paroles suivantes :)

MANON

Va, pinson d'or, là-bas, à la frontière,
Perche au drapeau, chante au soleil !

(Le premier oiseau s'envole.)

Chardonneret, connais-tu la Plâtière ?
Perche au berceau, chante au réveil !

(Le deuxième oiseau s'envole.)

Bouvreuil, l'amour dompte la plus altière !
Perche au tombeau, chante au sommeil !

(Le troisième oiseau ne sort pas de la cage ouverte.)

Celui-ci ne veut pas partir ?

L'OISELIÈRE, courant à elle.

Bravo, madame !

MANON

Comment !

L'OISELIÈRE

Excusez-moi, mais l'on dit plaisamment
En ce cas que l'amant adore son tourment
Et qu'heureux en prison il veut y laisser l'âme.
Ne vous en fâchez point ?

MANON

Au contraire, charmant !

BOSC, à l'oiselière.

Combien est-ce ?

L'OISELIÈRE

Dix sous par cage, avec la cage.
Sans la cage, deux sous, pour l'oiseau, s'il convient ?

BOSC, la payant.

Comment est-il moins cher que la cage ?

L'OISELIÈRE

Il revient !

BOSC

Voilà du bon commerce et prospère, je gage.
Tu vends beaucoup ?

L'OISELIÈRE

Surtout à l'entour des prisons ;
Chacun y a quelqu'un. coupable ou non. Leur crime
N'empêche pas ceux que nous méprisons
D'être aimés et d'aimer !

BOSC

Ton commerce l'exprime !

L'OISELIÈRE

Au revoir, madame, et merci.

(Elle reprend sur le banc ses paniers vides et sort en jetant son cri.)

« Qui veut des cages ?
« Oiseaux des bocages... »

(Et tout à coup elle s'arrête effrayée, en indiquant la foule qui arrive dans une rumeur grandissante.)

Mon Dieu, tout ce monde !... Ils viennent ici !...

(Elle se sauve.)

BOSC, effrayé à son tour, court à la balustrade, s'y penche et revient vivement à Manon.

Écoute ce bruit de houle
Qui monte et grossit dans l'air ?...

MANON

J'aime la rumeur de mer
Et de vent que fait la foule !...
Allons voir.

BOSC, l'oreille tendue.

On crie à la trahison !
Rentrons vite !

MANON

Pourquoi ?

BOSC

Ton calme me consterne.
Je distingue le mot : lanterne.

VERMASSE, sortant de son échoppe.

Et moi, j'entends le mot prison ;
Un tour de clef, d'abord. C'est plus sage...

(Il ferme la porte de son échoppe.)

SCÈNE V

Les mêmes, moins L'OISELIÈRE. Une foule déchaînée : SANS-CULOTTES, PATRIOTES, personnages divers puis LES CRIEURS DE JOURNAUX

UN CITOYEN. à Vermasse.

Vermasse,
C'est chez Roland que l'on se porte en masse.

(Il disparaît. La foule arrive de tous côtés menaçante.)

UN CRIEUR DE JOURNAUX

Aux nouvelles ! Prenez les nouvelles ! Cinq sous !
« La trahison de Roland !... »

MANON. à Bosc.

Sont-ils fous ?

UN CITOYEN SANS-CULOTTE

Mort à Roland !

MANON, allant à lui.

Que dites-vous ?

LE SANS-CULOTTE

Roland a trahi sa tâche
Et forfait à sa vertu !

MANON

Quel est son crime ?

LE PATRIOTE

Il s'est tu
Quand le silence était d'un lâche !

DIVERS

Il n'avait qu'à dire un mot,
La tyrannie était morte !
Et Capet prenait la porte,
Lui, sa femme et leur marmot !

D'AUTRES, sous le balcon de Roland.

Girondins, bouclez vos guêtres,
Vos discours sont entendus,
Les plus loyaux sont des traîtres,
Les plus purs sont des vendus !

MANON. Elle échappe à Bosc et court au-devant des vociférations.

Vous qui parlez de trahison, laquelle
Ont-ils commise ?

DIVERS

Des tyrans
Ils sont complices et garants !...
A bas Roland, et mort à sa séquelle !

MANON

S'ils ont faibli l'un d'eux au moins, et j'en réponds,
A dû surgir pour briser nos entraves !...
Mais non tous les Girondins sont des braves !

DIVERS

Ils sont pendus à des jupons !
Un tendron les traîne à sa cotte !

LE SANS-CULOTTE

Coco Roland a sa cocotte !
C'est le poulailler aux chapons !

MANON

Pauvre foule ignorante et peut-être affamée,
Qui méconnais tous ceux qui t'ont le mieux aimée,
Déchire donc un sein qui ne bat que pour toi...
La femme de Roland c'est moi !

LA FOULE

A la lanterne !

(La foule entoure Manon.)

MANON, résolument.

Allons ! et qu'elle vous éclaire !

BOSC, se jetant devant elle.

Une femme. messieurs, patriotes, français !...

VERMASSE, s'interposant.

Sans-culottes ! Je réponds d'elle ! Point d'excès
Dans le civisme !

LA FOULE

A mort !

(Buzot et Barbaroux paraissent au fond.)

MANON

Est-ce là le salaire ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, BUZOT, BARBAROUX

BUZOT s'élançant.

Arrière, reculez, et chapeau bas, ingrats,
Devant elle !...

(Il abat un chapeau.)

LE SANS-CULOTTE, levant le bras.

Tu dis ?

BARBAROUX, au Sans-Culotte.

Laisse tomber ton bras ;
C'est dans ton intérêt que je te le conseille :
Mon nom est Barbaroux, député de Marseille.

LE SANS-CULOTTE

Un Rolandiste ! A mort !

VERMASSE, s'interposant.

Citoyens.

BARBAROUX, à Vermasse.

Laisse-les !...
Je suis fait à ce bruit des flots sur les galets ;
La Méditerranée a le même tumulte.

BOSC, la tirant vers la porte.

Viens, ce n'est pas ta place.

MANON

Elle est où l'on m'insulte.

VERMASSE, à Bosc.

Allez chercher Roland, c'est plus prudent.

BOSC

J'y cours.

(Bosc, sort en hâte.)

BARBAROUX, à la foule.

A présent, vous, causons, et point de long discours.

Parisiens !... Avant de perdre la cervelle
Apprenez donc au moins, pour trois sous, la nouvelle !

(Il tire un journal.)

LE SANS-CULOTTE

Connu ! Vous êtes tous de pair à compagnon !
On épargne Capet.

BARBAROUX

Tiens, sais-tu lire ?

(Il lui tend le journal.)

LE SANS-CULOTTE, se retournant.

Non.

(On le hue.)

BARBAROUX

Alors prête l'oreille, et calme ton délire.

(A Manon, en lui donnant le journal.)

Madame, apprenez-leur l'histoire !...

(Il lui montre l'endroit du journal où elle doit lire.)

« Un Girondin...

MANON, lisant.

« Un Girondin nouveau se révèle... Soudain
« Il monte à la tribune, et, d'un geste, réclame
« La parole. Sa voix nette est pleine de flamme ;
« Dans le camp royaliste elle sème l'effroi...
« On y sent palpiter quelque muse influente...
« Le Girondin demande à la Constituante
« Que l'on applique au monarque la loi
« Qui condamne, officier, général, prince ou roi,
« Tout chef qui fuit, enfin, la loi de déchéance...
« On vote, ... et la Gironde emporte la séance ! »

LE SANS-CULOTTE

Le nom du député Girondin ?

LA FOULE

Oui, son nom ?

BUZOT, à Manon.

Ne me trahissez pas.

MANON

Le député de l'Eure
Le citoyen François Buzot.

VERMASSE

A la bonne heure !

LA FOULE

Vive Buzot !

LE SANS-CULOTTE

Encore un Rolandiste ? non !

(Cris de : Vive Buzot !... Dispute.)

BUZOT, à Manon.

Je n'ai fait qu'obéir, Madame, et la journée
Est à vous, rien qu'à vous !

BARBAROUX, en riant.

La foule est retournée !!!

LA FOULE

Vive Buzot !

(Cris de : Vive Buzot.)

BUZOT, à la foule.

Non pas. Dans le commun combat
Un chef commande où le soldat se bat...

La victoire est à tous, puisque l'armée est une.
Apprenez cependant d'où nous vient la fortune :
Une femme a tout fait, cette femme est ici ;
Saluez-la, car la voici !

(Il amène Mme Roland au centre, par la main.)

Madame, vous avez accoutumé nos âmes
A lire dans vos yeux rayonnants de fierté
Les ordres de la Liberté !
De tout ce qu'aujourd'hui, Girondins, nous osâmes,
Il n'est rien d'accompli que vous n'ayez dicté !...

(A la foule.)

Citoyens, sur ma loyauté,
Le soleil de ce jour lui doit toute sa flamme.
Je jure que la royauté
Expire de la main blanche de cette femme !

LE SANS-CULOTTE

Qui va-t-on mettre alors à la place des rois ?

MANON

S'il faut un mot pour unir vos courages,
S'il faut un nom pour formuler vos droits,
S'il faut un cri pour l'opposer aux rages
Des oppresseurs ou sectaires étroits,
Il est écrit dans la langue biblique
Que l'oiseau parle à l'herbe des chemins.
Peuple, relis tes parchemins
Tu t'appelles : la République.

BUZOT, lui baisant la main.

Pour la première fois, de vos lèvres de miel,
Noble femme, de grâce et de vertu pétrie,

Tombe et résonne sous le ciel
Le véritable nom de la Patrie !

BARBAROUX

Qu'il baptise à jamais la terre des hardis,
Et qu'en sa durée éternelle
Il rende au genre humain la paix originelle
Et les clefs de son paradis !...
Allons le répandre à la ronde.

(Il sort en entraînant la foule.)

TOUS

Vive Buzot, la République et la Gironde !

LE SANS-CULOTTE, revenant en scène.

Vive la Montagne et Danton !

LA FOULE. Cris divers.

(Vive Barbaroux, Buzot, Roland, Danton, vive la République.)

L'APPRENTI à Vermasse.

Patron, mettons-les tous d'accord : vive Voltaire !

VERMASSE, riant.

Ah ! çà, mais d'où sort-il, celui-là ? de sous terre :

L'APPRENTI

Le cortège ! Courons !

VERMASSE

Voilà, jeune avorton !

(Il sort avec l'apprenti)

SCÈNE VII

MANON, BUZOT

MANON, allant à Buzot.

Merci !..... Mais qu'avez-vous ?

BUZOT

Ce peuple, monstre hybride,
Féroce et puéril, un Danton le débride,
Et vous, en quelques mots d'amour, vous le calmez !
Je le jalouse !

MANON

Vous ?

BUZOT

Oui, vous l'aimez ?

MANON

Il souffre !

BUZOT

Et moi ?

MANON, gaiment.

Voyons, pour un jour, un seul, grâce !
Aujourd'hui j'ai besoin de rire ! Votre main,
Mon sauveur !.. Non ?.. J'irai donc seule au Val-de-Grâce
Voir triompher Voltaire... et Roland !... A demain...

(Elle fait quelques pas et revient à Buzot.)

Ami, ne montrez pas le poing à la fortune,
Vous avez en un jour la Rue et la Tribune
Et je vous dois la vie...

BUZOT

En ai-je fait un pas ?

MANON, impatientée.

Faut-il qu'à l'amitié toujours l'on vous ramène ?

BUZOT

Ah ! cruelle, cessez ce jeu de Célimène !
Vous n'aimez que le peuple et vous ne m'aimez pas.

MANON, spirituellement.

Nous sommes seuls, ils sont partis, parlez plus bas,

BUZOT

Me suis-je donc trahi ?

MANON

Je n'ai rien à vous dire.

BUZOT

Ne m'interdisez plus alors l'aveu trop lent...

MANON, l'interrompant.

Que faut-il donc vous interdire,
L'entretien d'une amie, ou le seuil de Roland ?

BUZOT

Cessez, au moins, cessez d'être belle, ou rebelle ;
Calmez de vos regards le mal que font vos yeux,
Ou n'inspirez d'amour qu'à des fous ou des dieux !

MANON riant.

Camille Desmoulins répond dans un libelle :
Il s'étonne qu'on m'aime et dit, moins galamment
Que véridiquement, que je ne suis point belle.

BUZOT

Il m'en rendrait raison si j'étais votre amant.

MANON

Un mari suffirait si l'offense était grave,
Et vous n'ignorez pas que le mien est très brave.
Le trait de Desmoulins ne découvre que lui.
J'en attends mieux d'un autre à partir d'aujourd'hui.

BUZOT

De qui?

MANON

Plus tard.

BUZOT

Danton?

MANON

Laissons l'ennemi naître.
Mais vous m'aimez vraiment si vous le devinez,
Et c'est trop pour un jour; vous finiriez par être
Irrésistible!... Allons, je plaisante, venez.

(Retour de la foule au fond et par les côtés.)

LA FOULE

A bas Roland! A la lanterne! Mort au traître.

(Entrent Barbaroux, le Sans-culotte, la foule, Vermasse, puis Roland et Bosc.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BARBAROUX, ROLAND, LA FOULE

BARBAROUX, courant à Buzot.

Fais-la rentrer, Buzot, je ne les contiens plus.

(Il remonte rapidement vers le fond.)

BUZOT, à Manon.

Vite, madame.

(Il cherche à l'entraîner dans sa maison.)

MANON, à Bosc qui entre.

Bosc ?

BOSC

Cette fois c'est sinistre !...

Viens.

(Même jeu que Buzot pour l'entraîner.)

ROLAND, dans la coulisse.

Citoyens...

MANON, reconnaissant la voix de Roland.

Roland !

(Elle échappe à Buzot et à Bosc.)

ROLAND, entrant.

... Vous avez des élus !...

Vous pouvez me juger, je ne suis plus ministre.

(Il écarte les personnages de la foule.)

Laissez-moi donc passer...

(Il passe en écartant des citoyens, et va à Buzot.)

Merci, Buzot.

(Il tend le bras à Manon.)

Ton bras.

MANON, lui prenant le bras.

Le voici.

(Les citoyens les entourent.)

ROLAND, à voix haute.

C'est dimanche et ma besogne est faite ;
Allons.

MANON

Où ?

ROLAND

Mais choisis toi-même. Où tu voudras ?

MANON

Bon ouvrier de la République, à sa fête !

(Roland et Manon passent tranquillement au milieu de la foule qui s'écarte devant leur contenance ; ils sortent.)

BUZOT, à Barbaroux.

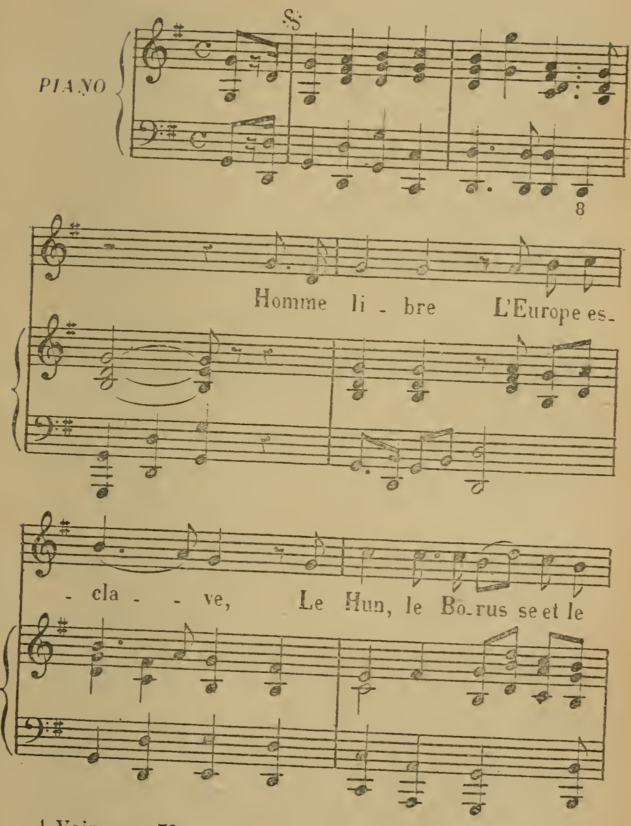
A son bras, aujourd'hui !

BARBAROUX

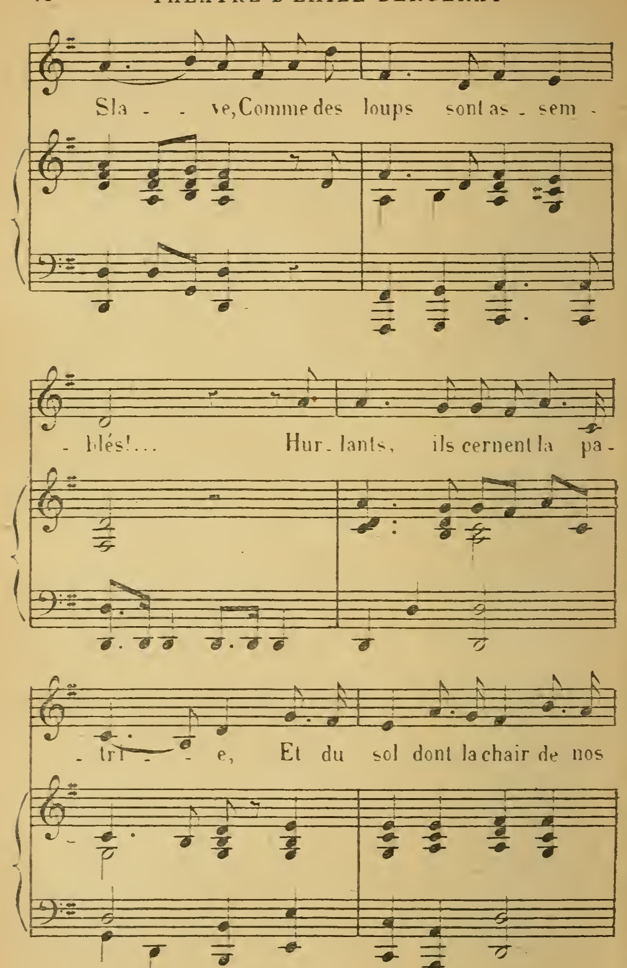
Comme des amoureux !
Que veux-tu ? c'est son droit. Les codes sont pour eux !
Va, fais ce que j'ai fait : verse avec symétrie
Tous tes amours au sein profond de la patrie !

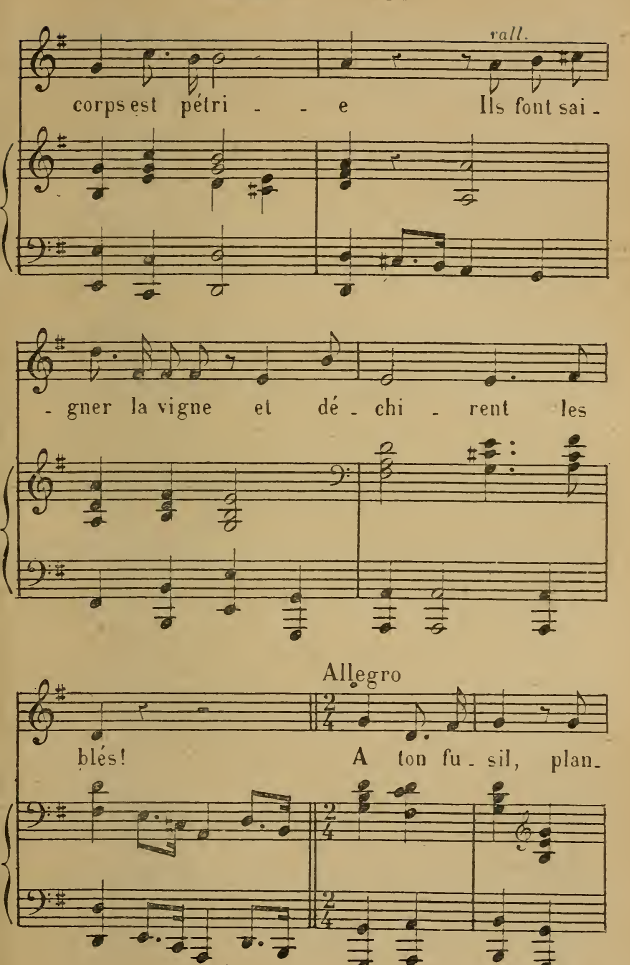
RIDEAU

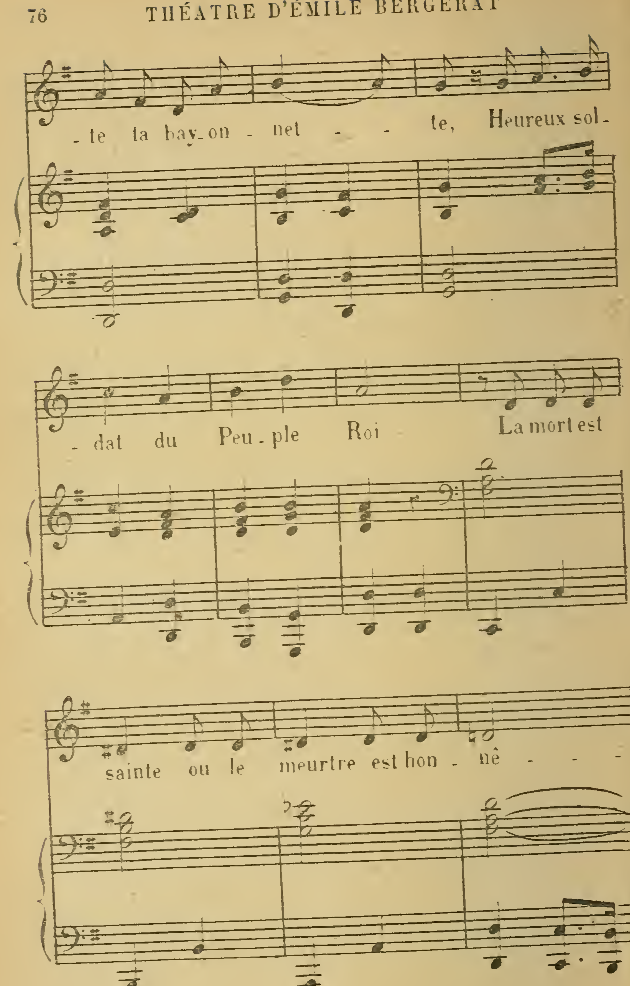
HYMNE DES VOLONTAIRES[1]
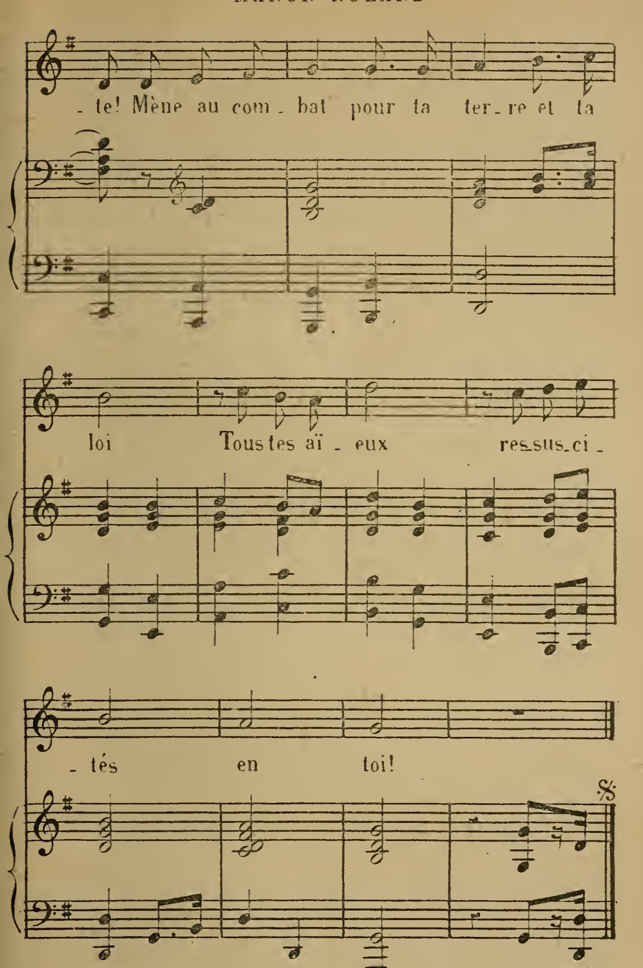


[1] Voir page 79.


Sla - - ve, Comme des loups sont as - sem -
- blés!... Hur - lants, ils cernent la pa -
- tri - - e, Et du sol dont la chair de nos


rall.
corps est pétri - - e Ils font sai -
- gner la vigne et dé - chi - rent les
Allegro
blés! A ton fu - sil, plan-


-te la bay-on - net - - te, Heureux sol-
-dat du Peu-ple Roi La mort est
sainte ou le meurtre est hon - nê - - -


- te! Mène au com - bat pour ta ter - re et ta
loi Tous tes aï - eux res-sus-ci -
- tés en toi!

ACTE TROISIÈME

Le cabinet ministériel de Roland, au ministère de l'Intérieur. Place Vendôme (ou des Piques) en 1793. Mobilier très simple. Un bureau à gauche, avec papiers, livres, brochures, dossiers, encrier et plumes d'oie. Entrées à droite et à gauche. Au fond, une large fenêtre, ouvrant sur la place, dont on aperçoit les maisons et les édifices contemporains.

SCÈNE PREMIÈRE

ROLAND, puis VERMASSE

(Au lever du rideau, Roland est seul ; debout à la fenètre du fond, il écoute l'*Hymne des Volontaires*.)

Une voix de jeune homme, chante.

« Peuple libre, l'Europe esclave,
Le Hun, le Borusse et le Slave
Autour de toi sont rassemblés ;
Hurlants, ils cernent la patrie,
Et du sol dont la chair de nos corps est pétrie
Ils font saigner la vigne et dévastent les blés. »

CHŒUR

« A ton fusil plante ta baïonnette,
Heureux soldat du peuple-roi ;

La mort est sainte où le meurtre est honnête ;
Mène au combat pour ta terre et ta loi
Tous tes aïeux ressuscités en toi !... »

ROLAND, à la fenêtre.

Ces Volontaires, de vrais héros de la Grèce !
Je ne me lasse pas de les entendre !... Heureux
Qui meurt pour son pays avec tant d'allégresse !

(Il revient à son bureau.)

A la tâche, ministre, et rajeunis pour eux !

(Il s'assied au bureau et y prend une brochure.)

Encore ce factum sur papier à chandelle !
Le pamphlet, une force !... Oui, si l'on a peur d'elle.
Celui-ci m'a troublé pourtant dans mon dégoût :
Il s'en prend à ma femme et l'accuse...

(Il jette la brochure au panier.)

A l'égout !

(Entre Vermasse.)
(A Vermasse qui entre habillé en huissier de porte du ministère.)

Ah ! te voilà... J'allais te mander... Porte close.
Je ne reçois personne excepté les amis
Dont je t'ai dit les noms.

VERMASSE

Entendu ! — J'ai remis
La missive à Danton... Il l'a lue, et, sans glose,
Laconique, voici sa réponse : « J'irai. »

ROLAND, regardant à droite.

Silence !

VERMASSE

Alors le vin, comme on dit, est tiré ?...
C'est l'alliance avec le grand homme ? Vermasse
Ne dit pas non

ROLAND, montrant la fenêtre.

Devant cette levée en masse
Plus de dissension possible!

VERMASSE

Oui, je consens
A l'union ! Elle est sage. C'est du bon sens.
Plus de partis quand la patrie est en souffrance :
Plus de Gironde, plus de Montagne, la France !

ROLAND

Oui, citoyen !

VERMASSE

D'ailleurs Populus va trop loin.
Décapiter Capet, s'il en était besoin,
Passe ! La loi commande et veut être obéie !...
Mais ce massacre des prisons, à l'Abbaye,
Aux Carmes, c'est métier de rois ou de bandits !
Je l'ai dit à Danton comme je te le dis :
On n'imaginait pas ainsi la République !...

ROLAND

Il n'a rien répliqué ?

VERMASSE

Si.

ROLAND

Quelle est la réplique ?

VERMASSE

« Si toute la Gironde assiste au rendez-vous
« Que me fixe son chef, je passe à sa bannière ;

« Mais si la Muse y vient, je lui jette aux genoux
« La caboche à Marat qui sera la dernière. »
La Muse, c'est ta femme.

ROLAND

Elle ira, s'il le faut.

VERMASSE

J'en doute. Elle le hait de terrible manière !

ROLAND

Le hait-elle, Vermasse, autant que l'échafaud ?

VERMASSE

On parle dans Paris d'un étrange libelle !
Consulte-la, Roland, et n'agis pas sans elle.
La voici.

(Vermasse sort et Manon entre.)

SCÈNE II

ROLAND, MANON

MANON, des liasses de lettres dans les mains.

Mon courrier. Des plaintes, par quintaux !...
La misère est partout !... Je vais aux hôpitaux.
A tout à l'heure.

ROLAND, la retenant.

Reste un peu que je te voie
Et t'admire !... Je l'ai si rare, cette joie,
A présent, d'être seul avec toi !...

MANON

Tous les jours,
Je pense?... Qu'y-a-t-il?

ROLAND

Rien. Le temps suit son cours.
Mais quel temps!... En fut-il jamais de plus barbare?
Le roi mort, c'est pour toi que j'ai repris la barre.

MANON

Vous voulez dire : pour la Gironde?

ROLAND

A ton gré,
Mon nouveau dévouement n'y met pas de degré ;
Si je conduis le char, c'est toi qui tiens les rênes.
Es-tu contente, au moins? M'aimes-tu? Réponds-moi.

MANON

Du nom que j'ai je suis fière... depuis Varennes
Et le beau jour de la déchéance du roi,
Le seul où l'on ait vu Roland pusillanime.

ROLAND

J'aimais le roi. L'accord n'était pas unanime.
Qui dira quelle hérédité le porte-croix
Du calvaire gravi par le dernier des rois
Vient de payer du plus héroïque supplice!
Buzot est jeune. Il fond comme un fou dans la lice
Contre un gouvernement séculaire et l'abat
Sans prévoir qu'il te jette à la fin du combat
Une tête innocente au pied de la tribune.
Et puis?

MANON

Pour s'en tenir à vos comparaisons
En fait de tête, on dit qu'il sut vous en rendre une
Qu'on vous suppose chère, et pour quelques raisons.

ROLAND

On est déjà payé de te sauver la vie ;
C'est sa chance et non pas son œuvre que j'envie.

MANON

Le courage, on le sait, n'est plus une vertu
Chez vous, c'est votre souffle.

ROLAND

Et ce souffle, sais-tu
Où mon âme l'aspire ? A ton âme !... A la lèvre
Qui me verse à la fois la sagesse et la fièvre
Dans le chaste baiser que j'y prends chaque jour
Comme le pain béni de ma messe d'amour.
Dans la tourmente énorme où tout l'enfer m'attaque
Je me compare au vieil Ulysse sur la mer :
A la cime du flot qui recule, l'éclair
Me montre Pénélope assise dans Ithaque !
La nef danse, et je vais, les yeux fixes au vent,
Vers l'apparition de l'épouse fidèle
Et du bon chien Argus, l'emblème et le modèle,
Qui dort, en m'espérant, à ses pieds, et rêvant !...

MANON

D'où vous part cet accès subit de poésie ?
Il n'est guère de mise entre de vieux époux.
Avez-vous un souci caché ?... Me feriez-vous
L'honneur inespéré d'un peu de jalousie ?

ROLAND

Jaloux de toi, Manon, c'est me calomnier !

MANON

Vous l'êtes, je le sens ! A quoi bon le nier ?
Soupçonnez-vous quelqu'un de m'aimer ?

ROLAND

J'en soupçonne
Tous ceux qui ne sont pas aveugles et personne

MANON

Je vous connais. Nommez...

ROLAND

Je te connais aussi :
Rien ne m'assure mieux que d'être à ta merci.

MANON

Pourtant écoutez-moi. Tant de foi conjugale
M'impose le devoir d'un aveu qui l'égale :
Je suis pour vous l'objet d'un culte trop romain ;
Par simple humanité sortons du surhumain.
La réputation farouche qu'on m'a faite
Ne décourage pas toujours tous les Saint-Preux
D'entreprendre Julie... Il n'est mauvais prophète
Qui n'opère un miracle et guérisse un lépreux,
Et la plus raisonnable a des fous qu'elle entraîne.
Sa Majesté, dit-on, n'en garde point la reine,
Ni son humilité la femme de Roland.
Enfin, sans appuyer sur semblable matière,
On dénonce beaucoup, le temps est violent
Le pamphlet siffle et bave avec ou sans talent,
Nous sommes à Paris, ce n'est plus la Plâtière !

(Roland, rit.)

Vous riez ?

ROLAND

Si c'est là ton aveu, quel mari
N'en serait fier ! Tu peux dire que j'en ai ri !

MANON

Même à Danton ?

ROLAND, un mouvement.

Tu dis ?

MANON, insistant.

Danton ! Vous l'avez belle
Pour en rire avec lui !

ROLAND

De quoi ?

MANON

De son libelle.
Vous l'avez lu ? Je l'ai mis sur la table. Il est
Encor dans la corbeille.

(Elle prend l'opuscule dans le corbeille et le lui montre.)

Un beau coup de stylet
Par derrière. Voici. C'est sur votre famille.
Je croyais que Danton n'inspirait que Camille ;
Cette fois l'esprit manque et l'on vous dit tout crû
Que vous êtes... le terme est courant dans Molière !

ROLAND, gaîment.

Avec Corneille donc je réponds : qui l'eût cru ?

(Il jette le pamphlet sur le bureau.)

MANON

L'invective est banale et j'y suis familière
Mais, d'un tel renégat, c'est grave en ce moment.

ROLAND

Oh ! ne l'accuse pas de cette vilenie !
Danton est ce qu'il est, mais lâche, je le nie !
Je le vois au Conseil tous les jours.

MANON

Justement.

ROLAND

Songe qu'il fut notre hôte et notre ami.

MANON

J'y veille !
Il n'est pire ennemi que l'ami de la veille.

ROLAND

Je ne t'ai jamais vue offusquée à ce point
D'un libelle !

MANON, reprenant l'opuscule.

Lisez !

ROLAND, repoussant l'opuscule.

Aucun ne vaut la peine
Qu'on y perde son temps, sa pensée et sa haine.

MANON

Des amis sont visés.., S'il ne les nomme point
Il les désigne.

ROLAND, haussant les épaules.

Et puis ?

MANON

Sous l'outrage à la femme
C'est mon salon et la Gironde qu'il diffame.
Je vais répondre.

ROLAND, avec un geste d'effroi.

Oh ! non, de grâce !

MANON

En vérité
Je comptais vous trouver, sinon plus irrité,
Du moins plus clairvoyant. Relevons la menace
A défaut de l'affront.

ROLAND

Ta rancune est tenace
Tu le hais trop !

MANON

Vous, pas assez.

ROLAND

Il n'est pour rien
Dans l'écrit anonyme au style faubourien.
Sans parler des raisons que le bon sens allègue
Se déshonore-t-on de collègue à collègue ?
Il ne parle de toi qu'en des termes charmants.
Il dit : « La Muse. » Aux plus belles il te compare.
Je renonce à compter les dons dont il te pare,
De grâce, de pudeur, de génie...

MANON

Et d'amants !

ROLAND

Comme un bon mot pourtant peut s'envenimer d'encre !
Où Danton appelait nos amis ; « les reflets »
« De Madame Roland », il faut qu'un pauvre cancre
Imprime : « amants » tout vif, et voilà les pamphlets !

MANON

Vous l'aviez lu !

(Silence de Roland.)

Depuis un moment j'étudie
Ce renouveau d'amour et ce regain de foi
Et je cherche à percer qui, de vous ou de moi,
Vous désirez tromper, dans cette comédie ?
L'insulte et l'insulteur connus, vous reculez,
Et voici le dilemme où vous vous acculez :
Ou bien dans votre foi de mari qui chancelle
Le venin du pamphlet a jeté son ferment,
Ou vous vendez, j'ignore à quoi, l'honneur de celle
Qui porte votre nom ?

ROLAND

Ce serait en dormant !
Lâche ?... devant ceux-ci !...

(Il montre les Volontaires.)

Jaloux ?... J'ai ton serment.
Va, laisse-moi, j'attends quelqu'un.

MANON, ironiquement.

Danton peut-être ?

(Mouvement de Roland.)

Votre secret, je vois, est de ceux qu'on pénètre.
Un dernier mot. Voici les jours de lâchetés
Où l'on se fait bourreau pour n'être pas victime.
S'il s'agit de ma vie en vos desseins, j'estime
Qu'elle est trop chère au prix où vous la rachetez.

(Elle rentre à droite.)

SCÈNE III

ROLAND, seul.

Elle a tout deviné. Précipitons. A l'œuvre.
Aux deux autres.

(Il jette le pamphlet et le piétine.)

Et toi, sous le talon, couleuvre !

(Entre Vermasse.)

SCÈNE IV

ROLAND, VERMASSE, BUZOT, BARBAROUX,
puis MANON

VERMASSE, entre et annonce.

Les citoyens Buzot et Barbaroux.

(Buzot et Barbaroux entrent. Vermasse se retire et ferme la porte.)

ROLAND, allant à eux.

Entrez !

BARBAROUX, gaîment.

On hasarde, à venir te voir, d'être éventrés,
Embrochés ou criblés, c'est au choix, par les piques
Un peu gauches encor de ces chantres épiques ;
Mais leur enthousiasme est superbe ! Demain
Il ne restera plus une famille entière,
Et le faubourg Antoine et le faubourg Germain
Fraternisent, dirait Vermasse, à la frontière.

BUZOT, à la croisée.

Le tableau laisse loin tous ceux qu'on a rêvés !
Des enfants, des vieillards, des infirmes, des prêtres !...
Quelle ville, où l'on a qu'à se mettre aux fenêtres
Pour y voir des héros naître entre les pavés !...

ROLAND

Venez. Asseyez-vous. Venons au fait. C'est grave.

BARBAROUX

Parle, sage Nestor. Prends le burin, et grave !
Mais à Marseille, on répugne à s'asseoir.
Tu permets ?

(Il reste debout et va et vient.)

BUZOT, s'asseyant.

Qu'est-ce donc depuis hier au soir ?

ROLAND

Vous êtes mes meilleurs amis. Je vous consulte.

(Il s'assied à sa table.)

De mon gouvernement, voici ce qu'il résulte.
— Notre programme était celui de Montesquieu.

Ramener au bonheur par la justice seule
Un peuple dont l'histoire est le roman de Dieu.
De ceux qui le feront, la Gironde est l'aïeule,
Car elle l'a tenté. la première, au milieu
De deux invasions : l'Étranger et la Rue.
Ah ! ce rêve de mes soixante ans éblouis !
Enter l'olivier au chêne de saint Louis,
River le char de guerre au soc de la charrue !
Poètes, c'est cela, que de moi vous vouliez ?...
Ils glissent dans le sang, hélas ! les gros souliers
Du vieux Roland, avec son second ministère.

(Il se lève.)

Au dedans, la Vendée et sa rebellion :
L'Espagne en Roussillon ; l'Anglais en Finistère ;
Tous les jours, à Paris, à Bordeaux, à Lyon
L'échafaud nous décime ! ... Au dehors, dans l'Argonne
Sur la Sambre et le Rhin, on meurt d'autre façon.
La famine et la peur disputent à Samson
Ce que lui laisse... la Gorgone.

BARBAROUX

L'avenir veut sa dîme et l'honneur sa rançon.
Qu'importe de mourir par la hache ou le glaive ?
Le sang fleurit où la liberté lève !

ROLAND

Il fleurit, Barbaroux, en un triumvirat
Parodié de Rome, où Crassus est : Marat,
Robespierre : Pompée...

BUZOT, continuant.

... Et que Danton décore
En humble qualité de César !

ROLAND

Pas encore,
Mais la partie est là, sur un dernier jeton.

BUZOT

Tu dis ?

ROLAND

La populace idolâtre Danton.
Le parti qui l'aura, vaincra! Comme la lance
Du chef gaulois, son nom emporte la balance.

BUZOT

Certes, si le sang pèse, il est lourd, en effet!
Laissons aux Triumvirs la part qui leur est due,
Danton manque au bouquet!...

ROLAND

Alors, allons au fait.
Nous sommes débordés, la Gironde est perdue.

BUZOT

Non pas.

ROLAND

Je te le jure.

BARBAROUX, allant à droite.

Ah! poussons les verroux.
On peut entrer.

ROLAND

Qui donc ?

BARBAROUX

Ta femme!

ROLAND

Barbaroux !

BARBAROUX

C'est pour toi.

(Il marche.)

Tu dis vrai pourtant. Buzot s'abuse.
Le parti ne vaut plus que le coup d'arquebuse !
Les Girondins sont las.

BUZOT

Pas tous.

BARBAROUX

Mais les meilleurs,
Les Vingt-deux !

(Il parle en marchant de long en large.)

On en reste au rêve d'Arcadie !...
Vergniaud cicéronise et Fauchet psalmodie ;
Jamais l'heure d'agir pour Brissot n'a sonné ;
Guadet par son style étonne Gensonné ;
Isnard métaphorise et Gorsas énumère ;
Condorcet est illustre et Petion est maire ;
Valazé, fin bretteur, se promène, un cartel
A la main et Monsieur Lanjuinais est raide
Comme un pieu ! Vous cherchez Ducos, voici Fonfrède !...
Quant à Louvet, il a fait Faublas !... Immortel !...
Mais vois Danton,... Depuis le dix août je l'observe :
Il n'écrit pas. Il a compris que l'action
Est le levier du monde ; il dort et se réserve
Pour l'heure où le pouvoir sort de la faction.
Il a la Rue et la Commune !

BUZOT

Qu'il les garde !

BARBAROUX

Et la Convention !...

BUZOT

Le bourreau le regarde !

C'est son tour.

ROLAND

Ou le nôtre ?

BUZOT

Il ne manque qu'un chef

A la Gironde !.. Mais...

(Il s'arrête.)

ROLAND

Expose ton grief,

Parle.

BUZOT

Numa n'est plus Numa sans l'Egérie.

ROLAND

En d'autres termes, dis, et point d'allégorie ?

BUZOT

Tu t'interposes trop entre ta femme et nous.

BARBAROUX

Buzot !

ROLAND, à Barbaroux.

Laisse.

BUZOT

Elle seule, elle insuffle aux cœurs mous
Le véritable esprit révolutionnaire.

ROLAND

Tu m'accuses alors ?

BUZOT

Oui, d'âge ou de déclin.
Autrefois tu savais tenir tête au tonnerre!

ROLAND

Je sais le détourner encor, comme Franklin !
J'écoutais Barbaroux prédire tout à l'heure
L'avenir à Danton. C'est voir très juste. Il l'a !
Partageons avec lui cet avenir. Voilà.

BUZOT, prenant son chapeau.

Tu nous as dérangés pour cette offre ?

ROLAND

Demeure
Et réfléchis. Cent mille ennemis au dehors :
Au dedans la Terreur, Coblentz, et la famine...
Voici l'état. C'est la Grèce avant Salamine.

BUZOT

Démissionne...

ROLAND

Non.

BARBAROUX

Laisse-nous faire alors.

ROLAND

A mon âge, — et ceci, Buzot, c'est ma riposte, —
Un vaincu meurt en grève, ou bien meurt à son poste.
Mais tu me crois trop sourd aux appels belliqueux...

(Il montre les Volontaires.)

Rendez-moi mes vingt ans et je pars avec eux !
Que ne puis-je !...

BUZOT

Chacun sa tâche. Fais la tienne.

BARBAROUX

Et dispose de nous s'il faut qu'on te soutienne.

BUZOT

Nous, ou Danton, choisis.

ROLAND

Tu ne le connais pas.
Tout en lui, mal ou bien, signe le patriote.

BUZOT

Je ne connais donc pas Judas Iscariote.
Car je l'ai vu rompant ton pain, dans maint repas,
A ta table !...

ROLAND

Il revient et fait les premiers pas.

BARBAROUX

Que ne le disais-tu tout de suite et sans phrase !
Robespierre grandit, avec nous il l'écrase.

Tel est le plan de l'homme, à l'homme équivalent.
Il sauve la Gironde, oui, mais en l'avalant.
Tu n'as pas aujourd'hui ta prudence ordinaire
Ouvre les yeux, Franklin, c'est là qu'est le tonnerre !

ROLAND

Enfants, qui n'avez pas encore deviné
Dans ce Georges Danton l'homme prédestiné
Qui résume son temps et le personnifie !...
Lui barrer le chemin, Buzot, je t'en défie !
Brûlé de passions sans freins, outré dans tout,
Rebelle à la mesure, à l'équilibre, au goût,
Sans principe, sans règle et sans philosophie,
Joueur de tous les jeux dont la force est l'atout,
C'est Mirabeau-Vadé, d'accord, ou Démosthènes
Roulant dans le tonneau du Cynique, on l'a dit,
C'est exact, et le monstre oscille et rebondit
Du vice de Corinthe à la vertu d'Athènes...
Mais le peuple se mire en lui ! C'est son tribun.
Il reconnaît son pas pesant, son masque rude,
Avec le front ridé du pli de servitude ;
Il respire son souffle et flaire son parfum
Dans l'odeur du marais féodal qu'il exsude ;
Ses yeux chargés de l'ombre effrayante des bois.
Lui disent l'origine et l'antique hébétude ;
Il entend retentir sa voix dans cette voix
Profonde qui rugit pour la première fois
Sous le ciel et remplit déjà...

BUZOT

Les cimetières !

ROLAND

Mais il mène le Nombre !

BUZOT

Aux prisons !

ROLAND, ouvrant la fenêtre sur la place.

Aux frontières ! ! !

(L'hymne des Volontaires éclate dans un chœur énorme.)

« A ton fusil plante ta baïonnette,
Heureux soldat du Peuple-Roi ;
La mort est sainte ou le meurtre est honnête ;
Mène au combat pour ta terre et ta loi
Tous tes aïeux ressucités en toi ! »

ROLAND, à la fenêtre.

Regardez-les, comme ils sont beaux,
Nos Volontaires en sabots,
Prenant les pics aux tas et les fusils aux piles ;
C'est à Georges Danton que la France les doit ;
Cette armée est son œuvre, il la signe du doigt,
Tous ces héros sont ses pupilles,
Et l'Histoire n'a pour pendant
Que Léonidas commandant
Le défilé des Thermopyles !

(Revenant à Buzot et à Barbaroux.)

Eh bien, devant cette œuvre, où tout s'efface, tout,
Tout, tout, même Septembre, et qui dresse, debout,
En pleine gloire, un serviteur de la patrie ;
Devant notre frontière ouverte, hélas, devant
Ces trous où l'étranger entre comme du vent ;
Devant la République insultée et meurtrie
Dont les cris font tomber les mères à genoux,
Ouvrons les bras, fermons les yeux, unissons-nous !



BUZOT

Le génie est banal et l'effort est vulgaire
Quand ce sont des Français qu'on entraîne à la guerre !
Danton fait son devoir, mais de l'histoire, non ;
Il fournit les fusils, eux la chair à canon,
Et nous, les lois !

(Manon entre, reste sur le seuil et écoute.)

ROLAND

Tant pis, et ma douleur est vive
Mais il sera ce soir à ma table, en convive.

BARBAROUX

Tu ne le mettras pas près de moi, si j'y viens.

ROLAND

Vous refusez la main d'un Danton, citoyens ?

BUZOT

Assez ! Les Girondins pour sauver la Gironde
Sont Vingt-Deux, il n'ont pas besoin qu'on les seconde !

ROLAND

Barbaroux te l'a dit, les Girondins sont las... —
J'ai pris un rendez-vous avec Danton.

BARBAROUX, lui montrant Manon.

Plus bas !

BUZOT

Le berger au boucher conduit sa bergerie ?...

ROLAND

Y viendrez-vous tous deux ?

BARBAROUX, montrant Manon.

Consulte l'Égérie.

ROLAND

Il n'était pas besoin que ma femme intervînt.
Les Vingt-Deux y seront.

MANON

Ils ne seront que vingt !

(Un silence.)

ROLAND

Mon devoir est de vous sauver malgré vous-même.
La Gironde, elle et vous, voilà tout ce que j'aime.
Certes, je vous estime au prix que vous valez,
Mais il s'agit aussi de la patrie !... Allez !

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le salon de la maison de Roland, rue de la Harpe. Disposition ordinaire. Sorties à droite, à gauche et au fond. Mobilier du temps. Une table au centre, avec encrier. Des vases de fleurs sur des piédouches, aux angles.

SCÈNE PREMIÈRE

ROLAND, BOSC

(Au lever du rideau, Roland seul, lit une lettre qu'il replie vivement à l'entrée de Bosc, et met dans sa poche.)

(Entre Bosc.)

BOSC, des chrysanthèmes à la main.

Bonjour.

ROLAND

C'est toi ?

BOSC

Je viens augmenter ta tablée.

Seul ?

ROLAND

Tu vois.

BOSC

Et ta femme ?

ROLAND

Elle est à l'Assemblée.
Les belles fleurs !... Leur nom ?

ROSC

En français : « les fleurs d'or »
« Chrysanthèmes » en grec. — L'espèce est rare encor,
Et nous l'avons depuis, — date exacte, — la prise,
De la Bastille !... Mais, chut, c'est une surprise.

(Il va au fond disposer les fleurs dans un vase.)

Elle n'y croyait pas, « aux fleurs d'or »... En voilà !

(Du fond.)

Et qui règne aujourd'hui, Marius ou Sylla ?

ROLAND

C'est Madame Roland.

(Il regarde l'heure à la pendule.)

A cette heure, à la barre
De la Chambre, Manon exécute et rembarre
Le libelliste et son libelle...

BOSC

Dont l'auteur ?

ROLAND

Est un scribe honteux qui voulait un subside !
Elle accusait Danton d'en être le fauteur ?
Il lui répond à l'Assemblée : il la préside !
— D'ailleurs notre alliance est faite, par vingt voix.

BOSC, même jeu.

Sur ?

ROLAND

Sur vingt-deux ! C'est la majorité, tu vois ?

BOSC, revenant.

Plus que l'expédient, le succès est honnête.

ROLAND

Le rendez-vous était dans une maisonnette,
Hors de Paris, à Sceaux, car c'était hasardeux,
Et j'avais en secret convoqué les Vingt-Deux !...
On discuta longtemps. Puis, après le langage,
L'action. — On traita. — Danton voulait un gage !
« — Ma tête vaut vingt-deux têtes de Girondins,
Hurlait-il, mettez-moi les vôtres en balance !...
Quelques-uns devisaient d'amour dans les jardins !
Enfin, je profitai d'un instant de silence.
J'avais un pacte en poche, et tout prêt. Je signai
En tête, le premier, et, sans débat plus ample,
Celui-ci convaincu, celui-là résigné,
Tous me firent l'honneur de suivre mon exemple.

BOSC

Belle désertion !

ROLAND

Sois indulgent pour eux !
La plupart ont trente ans et tous sont amoureux.
La vie est à son prix quand on aime !... Le pacte
Est arrêté, signé, daté ; Danton a l'acte
En mains.

BOSC

Quels sont les deux qui se sont abstenus ?

ROLAND

Buzot et Barbaroux !... Ils ne sont pas venus.
Je me suis passé d'eux.

BOSC

Je le vois bien... et d'elle !

ROLAND

C'est la première fois.

BOSC

Tu sais qu'elle est fidèle
A ses haines aussi ?

ROLAND

Dans huit jours nous serons
Là-bas, à la Platière et notre vie agreste
Aura vite apaisé ses haines et le reste !...
N'étions-nous pas heureux ? Nous recommencerons.
J'ai remis pour toujours dans une main plus ferme
Les rênes du pouvoir et celles du parti ;
Je retourne au grand air, à ma vigne, à ma ferme,
A mes livres !... Je pars ! !... Je suis déjà parti !...

BOSC

Oui, mais en attendant veille au coup de folie !
Elle aime le péril comme on aime le bal.
C'est quand elle combat qu'elle est le plus jolie.

ROLAND

Bah ! c'est fini ! Danton a le procès-verbal
Revêtu des vingt noms.

BOSC

Moins deux !

ROLAND

Là, je t'arrête.
Elle ne voudra pas mourir, ni les tuer ?

BOSC

Oh ! la mort ! Tout Paris court s'y prostituer !
Les condamnés se font la cour sur la charrette.
On chante sous le scalp, c'est-à-dire d'expert :
Depuis qu'il est geôlier à la Conciergerie,
Vermasse, qui les voit de près, dit qu'il y perd
Le sentiment précis de la sauvagerie !...
On danse dans le sang, les verres en sont pleins...
Si tu crois que Manon craint la mort, je te plains !

ROLAND

Et sa fille ?

BOSC

Dément aussi qui l'en sépares
En un pareil moment, et qui te désempares !
Il fallait lui laisser son ange gardien.

ROLAND

A Paris, Eudora ?

BOSC

C'était aussi le tien.

ROLAND

L'ange aujourd'hui retourne au ciel sans qu'on l'y mande !...
Marat n'a pas d'enfant, et l'Intègre en demande !...

Le nôtre est en lieu sûr, hélas et, dieu merci !
Elle m'écrit. Veux-tu sa dernière ? Voici :

(Il tire la lettre qu'il lisait.)

Mon cher petit père que j'aime
Et qui ne m'écris pas souvent,
La Platière est toujours la même,
Monotone comme un couvent.
Selon ton désir, j'étudie.
Sur le clavecin de maman ;
Je m'exerce à la mélodie,
Et je ne lis pas de roman.
Je brode mieux. Bientôt j'espère,
J'aurai fini ton justaucorps.
Mais quand le soir vient, je m'endors
En rêvant de toi, petit père !...
Florence est toujours le cœur d'or !
Elle a pour moi des soins d'aïeule.
C'est elle qui me coiffe encor
Mais je m'habille toute seule !...
Tu sais, ton grand miroir doré ?...
Je m'y regarde, à la seconde...
Décidément je serai blonde,
Mon cher petit père adoré !...

(Un silence.) (Il reprend la lecture de la lettre.)

L'hirondelle de ma croisée
A déniché... Voici l'hiver...
Elle est partie au fil de l'air,
Ce matin, avec la rosée...
Que c'est loin, Paris !... Reviens-moi...
A tant espérer le cœur s'use...
Ne pourrais-tu pas dire au Roi
Que je m'ennuie et qu'il abuse ?...

Le reste est pour sa mère. Un mot aussi pour toi,
Bien entendu.

(Il passe la lettre à Bosc qui commence à lire.)

BOSC

« Maman, je te dis à l'oreille... »

(Bosc continue à lire à voix basse, et il rend la lettre à Roland.)

ROLAND, remet la lettre dans sa poche, sur son cœur.

Qui ne refleurirait près d'une âme pareille !
Bosc, nous verrons Manon revivre en Eudora,
Belle comme sa mère, intelligente... et blonde !...
Quelle femme j'aurai, quelle fille elle aura !...

BOSC

Elle en a deux, Roland, la tienne... et la Gironde !

SCÈNE II

LES MÊMES, BARBAROUX, BUZOT, MANON

BARBAROUX, de l'intérieur

Victoire !

ROLAND

La voici.

BUZOT

C'est l'unanimité
Pour l'acquittement pur et simple ! L'Assemblée,
Quant aux honneurs du jour, les lui vote d'emblée.
Le triomphe est illimité !

BARBAROUX

Nous te la ramenons plus belle et plus charmante
Du reflet rose des lauriers
En bons et loyaux trésoriers.
C'est d'un coup d'éventail calmer une tourmente !

(Il va chercher Manon qu'il amène en scène.)

Venez. Avez-vous peur que l'on vous complimente ?

MANON, entre et elle s'arrête devant les fleurs de Bosc.

Oh ! des fleurs d'or !...

BOSC

Tu vois qu'on en trouve !

MANON, à Bosc.

Merci.

(Elle reste au fond avec Bosc et Barbaroux.)

ROLAND

Me raconterez-vous la séance ?

BUZOT

Voici.

(Il va à Roland, au premier plan.)

Le vote acquis, Danton s'est élancé vers elle,
Et la couvrant du bras comme un aigle de l'aile :
« — Hommage, criait-il, et place à la vertu !... »

BARBAROUX, du fond.

N'a rien vu qui n'a vu les yeux de Robespierre
Et l'accès de Marat, le plus beau qu'il ait eu,
A le croire devant le Commandeur de pierre !

BUZOT

Lors, les fouettant tous deux de son geste insolent,
Il lui tendit la main pour la mettre en carrosse...
Mais demande le reste à Madame Roland.

MANON, sans quitter sa place.

C'est très simple. On évite une bête féroce,
Et j'avais esquivé l'offre de cette main
Tendue... Il insista, me barrant le chemin...
Je crus devoir laisser retomber sa main vide,
Et je fixai mes yeux dans ses yeux arrogants.
A la troisième épreuve, il recula, livide,
Et je m'en suis allée en remettant mes gants.

ROLAND

Mais, cette main, tu l'as cent fois prise, à la Chambre,
Au Ministère, ici, dans la rue en passant ?

MANON

Il la néglige trop, vraiment, depuis Septembre !
Ici, c'est tache d'encre, et là tache de sang.

ROLAND

Et l'alliance ?

MANON

Suis-je un des gages du pacte ?
Vous l'avez fait secret, j'ignore sa teneur.

ROLAND

Soit. Pour ces dettes-là l'épouse est un mineur,
Le mari paie où la femme contracte.
J'y ferai face,

MANON

A la bonne heure. J'en prends acte.
Rien à craindre pour ceux qui furent nos amis.

BUZOT

Ils demeurent intacts puisqu'ils restent soumis.

BARBAROUX

On voit de ces soufflets qui vont bien à leur joue !

ROLAND

Souffleter, Barbaroux, une tête qu'il joue
Pour le salut de la Gironde !...

(Un domestique entre avec une lettre.)

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE

Un pli.

MANON, à Roland qui prend la lettre

De Danton ?

ROLAND

Oui. Voilà ton désir accompli.
C'est le cartel, du moins, je le présume !

(Il ouvre la lettre, la lit d'un coup d'œil et dit :)

Un mot... un seul, celui de Sceaux !... Tout s'y résume.
« Ma tête vaut vingt-deux têtes de Girondins. »

BUZOT

Pardon, vingt ! Le tribun a les chiffres badins !

BARBAROUX, riant

Pécaïre ! Monseigneur l'Ogre ne se restaure
Que s'il a le repas complet du Minotaure !
Va pour vingt !

ROLAND, il replie la lettre et après un silence

Venez.

BUZOT

Où ?

ROLAND

Chez lui.

BUZOT

Deviens-tu fou ?

ROLAND

Il le faut.

BUZOT

Pourquoi pas pieds déchaux, corde au cou,
Tête nue et le cierge à la main ? Tu plaisantes !

ROLAND

J'ordonne.

BUZOT

Parle au nom de qui tu représentes !
Nous n'avons plus de chef et sommes les derniers
Des Girondins !

ROLAND, montrant la lettre

Danton en a vingt en otages.
On n'abandonne pas ainsi ses prisonniers.

BUZOT, avec un geste

Passés à l'ennemi !

ROLAND

Trêve à ces ergotages.
Allons.

BUZOT

Jamais.

ROLAND, à Barbaroux

Et toi ?... Ne me laisse point seul
Racheter à la mort qui tisse leur linceul
Vingt amis !..

BARBAROUX

Je ne puis. La loi stoïcienne
Nous dit qu'en fait de mort chacun choisit la sienne.
Ils ont choisi la leur et leur goût est signé.

BUZOT

Ils valent leur Danton, son compte est péremptoire :
Vingt pour la trahison !...

BARBAROUX

Deux restent pour l'Histoire.

ROLAND, déployant la lettre à Barbaroux.

Regarde, mon enfant, le « deux » est souligné !

MANON, avec un mouvement.

Ah !

ROLAND, il se dirige vers la porte

Pour me soutenir au moins jusqu'à sa porte
N'aurai-je donc personne ?

BOSC, allant à lui

Attends-moi, je t'escorte.

ROLAND, à Bosc.

Viens.

(Il va vers la sortie en s'appuyant sur Bosc.)

BARBAROUX, à Roland

Roland !...

ROLAND, à Barbaroux

Quoi ?

BARBAROUX

Danton en courroux est hideux !...

ROLAND

Pour préserver des fous, on peut se passer d'eux !

(Il sort avec Bosc.)

SCÈNE III

MANON, BUZOT, BARBAROUX

BARBAROUX

Que va-t-il faire ?

BUZOT

Hélas ! du Franklin, tout l'indique !
Qu'importe !..., arrête-t-on le trépied fatidique
Qui prescrit leur destin aux cœurs irrésolus ?

BARBAROUX

Ce n'est pas son dessein, c'est lui qui me tourmente !
Ceux-là que Jupiter veut perdre, il les démente !
Je l'aime encor ! Il fut Roland, s'il ne l'est plus !

(A Buzot.)

Allons, viens avec moi. Pylade suit Oreste.
Rendons ce brave aux dieux, à lui-même plutôt.

BUZOT

Charles !

MANON

Un Barbaroux peut y suffire !

BARBAROUX

Reste.

(A part.) (A Manon.)

Elle l'aime !... Merci pour Marseille !

(Il lui baise la main.)

A tantôt.

(Sort Barbaroux.)

SCÈNE IV

MANON, BUZOT

BUZOT

Vous m'épargnez l'épreuve, elle eût été la pire.
Mais de cette faveur où, comme d'un coffret
Entr'ouvert votre cœur exhale son secret,
Que dois-je enfin penser ?

MANON, s'affaissant sur un canapé.

Que la Gironde expire,
Que l'épreuve était vaine... et que tout est fini.

BUZOT

Non, elle aura vécu depuis le jour béni
Où vous vous défendiez d'incarner son génie
Jusqu'au jour qui sera le dernier de mes jours.
La Gironde, expirer ?... Vous vivez, je le nie !

MANON, lui donnant la main.

Cher et fidèle ami !

BUZOT

Votre amitié toujours !

MANON

Je donne ce que j'ai.

BUZOT

Vous avez davantage.
De quel prix est un don qu'il faut que l'on partage ?
Vous vous dilapidez à cent cœurs subjugués
Et mon trésor s'en va sourire par sourire !...

MANON

N'est-ce pas vous, ingrat, que j'en devrais proscrire ?

BUZOT

Je m'appauvris de tout ce que vous prodiguez.
(Mouvement de Manon.)

Ne peut-on écouter ce qu'on permet d'écrire ?
Je brûle d'une soif que peut seule apaiser
La coupe fraîche et rose où rit votre baiser.

MANON, mollissant.

C'est mal, aujourd'hui !...

BUZOT

Non, votre abandon plus tendre,
Votre trouble, tout dit que vous voulez m'entendre,
Et que je peux parler, qu'il est l'heure, qu'il faut
L'échanger à jamais, le mot, l'éternel mot
Où tout finit et tout commence... je vous aime.

MANON, à mi-voix.

Il ne m'a pas quitté l'oreille du jour même
Où vous me l'avez dit pour la première fois,
Hélas, et je l'entends quand j'entends votre voix...

BUZOT

Ah ! madame !

MANON, se levant.

Croit-il que, femme et fille d'Ève,
On soit invulnérable aux traits de l'homme épris,
Et que la Girondine aussi n'ait pas compris
Le cri de liberté des Amants de Genève ?...
Pense-t-il que l'amour d'un héros, jeune, ardent,
Intrépide, interdit mais fatal cependant,
Depuis un si long temps que j'en suis encensée
N'ait jamais, même en songe, étourdi ma pensée ?

BUZOT

Vous m'aimiez !... Tout fleurit, tout embaume, tout luit,
Tout chante !... Le soleil éclate dans ma nuit !...
Tu m'aimes ! Oh ! réponds !... Parle, je t'en supplie !

MANON

Honte à celle qui ment comme à celle qui plie
Où la nature ordonne et nous dicte sa loi !
Vous voulez ma réponse ?... Alors écoutez-moi...

(Elle s'assied au milieu, Buzot est à ses pieds.)

Quand j'étais dévote à la Vierge,
— C'est mon enfance, et j'y renais, —
J'allais souvent lui mettre un cierge
Pour l'époux que j'imaginais !...
Je le rêvais chevaleresque
Comme un Saint-George de vitrail
Poussant son coursier du poitrail
Contre les diables de la fresque !...

(A Buzot.)

Vous lui ressembliez déjà,
Car mon Saint-George avait des ailes !...
Un jour, pour d'autres demoiselles
Mon beau guerrier me négligea...
Pourtant je lui restai fidèle :
Gardez cet innocent aveu...
Vous grandissiez et le bon Dieu
Changeait la copie en modèle.

(Mouvement de Buzot.)

Je devins femme et j'attendis...
Le destin a des lois étranges !...
Les yeux fixés au paradis
Je regardais voler les anges...
Vous ne vîntes pas !... Je pleurai ;
Oh ! qu'à présent je me méprise !...
Vous voilà, cher désespéré,
Il est trop tard... ta femme est prise !...

BUZOT

Je la reprends ! Elle est à moi !
Son aveu céleste en fait foi.
Tu m'appartiens depuis que tu m'aimes, tu m'aimes
Depuis ton premier jour, et tous les stratagèmes
Par lesquels ton amour cherche à duper le mien
Ne m'empêcheront plus de rentrer dans mon bien.
Ton Saint-Georges revient, fiancée immortelle.

MANON

Par grâce.

BUZOT

Qu'est-ce donc ?

MANON, s'écartant de lui.

Je ne puis être à vous

BUZOT, avec ironie.

« Honte à celle qui ment ! » Que ces mots étaient doux !

MANON

O vous qui l'adorez ! la Liberté ment-elle ?
Elle n'a pas d'amant, on vit à ses genoux.

BUZOT, même intonation.

« Honte à celle qui plie où la nature ordonne ! »...
Que ces mots étaient fiers !

MANON

Je ne m'en dédis pas.
Tout ce qui m'appartient de moi-même ici-bas,
Honnêtement, l'esclave honnête vous le donne.

BUZOT

Alors, libérons-nous!... Oui, montons au pays
Où l'honneur et l'amour ne sont jamais trahis!...
Puisque de ses devoirs personne n'a la taille,
Puisqu'il ne reste plus de culte à blasphémer,
Vaincus des deux combats de la même bataille
Allons où l'on est libre et où l'on peut aimer!...
Mourons!

MANON

Ne me tentez pas trop!... L'abime attire!...

BUZOT

Viens, femme, émigrons-en, des États du martyre
Qui brident le baiser d'un mors et la vertu
D'un cilice, et qui n'ont, sur le chemin battu
D'une vie où le Mal dresse ses croix infâmes,
Que de vils serfs traînant les chaînes de leurs âmes.
Viens, je te conduirai, sans heurt et sans cahot,
Dans le lin virginal de ta candeur première
Doucement, sur mon sein, à travers la lumière...
Remportons tous les deux la Gironde là-haut!...
Partons unis!

MANON

Vous le voulez?

BUZOT

Oui, je t'adore!
Ou mourir à tes pieds ou mourir dans tes bras.

MANON

Soit, mais c'est bien la mort!

BUZOT

C'est l'amour !

MANON

Pas encore !

BUZOT

Oh ! quand donc ?

(Manon va lentement au vase de chrysanthèmes.)

MANON, du fond.

Quand ces fleurs, qui viennent de déclore
Avec mon cœur s'effeuilleront... tu l'apprendras !

(Entre Barbaroux.)

SCÈNE V

Les Mêmes, BARBAROUX, puis ROLAND

BARBAROUX, s'arrêtant sur le seuil.

Du courage, Madame !... Il rapporte le pacte.

ROLAND, il entre, le pacte à la main.

Danton me donne une heure, et pas plus, l'heure exacte,
Pour avoir vos deux noms, signés là, sous le mien ;
Il pardonne à ce prix et renoue un lien
D'où dépend le salut commun. Le peuple gronde.
C'est demain que Marat dénonce la Gironde.

MANON

Danton chérit toujours d'un amour violent
Ce qu'il aime ou désire. Il faut à ce grand homme
Ma main d'abord et puis l'honneur de ceux qu'il nomme :

« Les reflets » — c'est son mot — « de madame Roland »,
Et le tout en une heure !

ROLAND

Elle marche, cette heure !
Hâtons-nous. Il attend.

MANON

C'est la mise en demeure ?

ROLAND, à la table montrant le pacte.

Les plus grands ont signé.

MANON, jetant un coup d'œil sur le pacte.

Mais les plus braves, non,
Et parmi ces derniers, je ne lis qu'un seul nom :
« Roland. »

ROLAND

Près d'un Vergniaud !

MANON

C'est pourquoi je m'étonne
De l'avoir à mon front de femme !.. Il y détonne.
Je rêve ou j'ai rêvé douze ans !.. Mais choisissez.

ROLAND

Il n'est pas opportun. Assez !

(Il s'avance en scène.)

Vous savez qui je suis et si la mort m'effraie ?
Il convient de tenir pour une chose vraie
Que lorsqu'elle viendra, je lui dirai : merci.
Ce qui me fait plus peur que la mort, le voici :

J'ai deux amis, chéris entre tous, j'ai deux hôtes
De tous les jours, j'ai deux enfants sur qui ma foi
Se repose dans les succès ou dans les fautes,
Ils font faillite à ma parole et sont chez moi !

BARBAROUX

T'es-tu porté garant ?

ROLAND

Oui.

BARBAROUX, s'asseyant à la table.

Dis-le donc !.. Je signe !

BUZOT, l'arrêtant.

Barbaroux !

(Barbaroux, s'arrête et se lève sans signer.)

ROLAND

Ah ! Buzot !

BUZOT, à Roland

Nous étions tes amis.
Souviens-toi de ce soir d'automne où, dans ta vigne,
Deux frères sont venus à toi comme au plus digne !..
Qu'as-tu fait chez Danton des cœurs qu'ils t'ont remis ?

ROLAND

Ingrat ! c'est de la mort que Roland te délivre !

BUZOT

Qui te dit que l'on tienne à vivre ?

ROLAND

Sauve au moins la Gironde !..

BUZOT

En déchirant son livre
A la plus belle page ? En fermant sous le pli
Le chapitre où vivra son rêve inaccompli ?...
Qui te permet de nous raturer notre histoire ?
A ton rang de vaincu, le premier au prétoire
Et le dernier à l'échafaud !

ROLAND

Ce n'est pas ta leçon, c'est ton nom qu'il me faut.

BUZOT

Près du nom du ministre impuissant et sonore
D'une Justice qu'il trahit et déshonore ?
Près du nom d'un tueur de femmes et d'enfants ?
Ouvre les yeux, vieillard, c'est toi que je défends.
Si l'œuvre est à ce prix, périsse donc la nôtre
Et que l'humanité reste encore au maillot !..
Le bourreau fait mentir l'apôtre ;
La liberté s'arrête où l'on dresse un billot.
Anathème sur tout massacre
Que, pour seule excuse, consacre
La morale du loup plus fort que le mouton.
Nul progrès ne vaut un supplice !
On ne met pas son nom sous le nom d'un Danton
Sans être, ou sembler, son complice.

ROLAND

Vous tuez bien des rois !

BUZOT

Les sectaires, moi pas.

ROLAND

Quand tout marche, celui qui s'arrête recule.
Sans écraser un être animé, fais un pas !..
Incrimines-tu donc Hercule d'être Hercule
Et de monter lui-même au bûcher de l'Œta ?

MANON

La force est une impasse et non pas une issue ;
Le Christ remplace Hercule et la croix la massue ;
Le mont Œta s'appelle aujourd'hui Golgotha.

(Un silence.)

ROLAND

Alors, vous refusez ?

BUZOT

J'ai dit.

BARBAROUX

Un mot. Écoute

ROLAND

Parle vite. Le temps s'écoule goutte à goutte.

BARBAROUX

J'ai le salut.

ROLAND

Lequel ?

BARBAROUX

Les bois et le fusil.
Tant qu'il reste au soleil des armes et des arbres
Le sculpteur a le temps de ciseler nos marbres.
Je pense qu'en province on n'est pas en exil,

Et que Caen est en France, étant en Normandie ;
Qu'à Nantes un brandon allume un incendie ;
J'estime qu'à Bordeaux, cité de batailleurs,
On est dans la Gironde au moins autant qu'ailleurs,
Et que là-bas, chez nous, on peut combattre à l'aise
Dans cette ville à qui l'on doit la Marseillaise.

ROLAND

Quoi ! la guerre civile, et devant l'ennemi !
Qu'en penseraient les morts superbes de Valmy ?
Ils n'en ont pas tant dit, Malesherbe et De Sèze
Pour défendre l'honneur du pauvre Louis Seize !
Français, nous verra-t-il du ciel où sont les rois
Qui dans le sang aussi, comme Danton, je crois,
Ont trempé les couleurs de l'unité française,
Découper nos drapeaux tricolores en trois !
Tu n'as pas pas réfléchi, Barbaroux, c'est visible.
La patrie est une et indivisible.
Signez pour la patrie !.. Il n'y faut point d'effort.

(Silence de tous.)

Vous jetez à Samson vingt têtes, c'est le compte.

BUZOT

De la sienne chacun dispose, mais la honte
N'oblige pas.

BARBAROUX

Roland, ce n'est rien, c'est la mort !

ROLAND

Je ne me comptais pas.

(Il montre Manon.)

Voici la vingt-deuxième !..
Regardez-la, cruels !..

BUZOT

Regarde-la toi-même.

(Manon demeure impassible. Grand silence.)

ROLAND, avec émotion

Ce n'est plus ni le chef, ni l'ami, c'est l'époux
Qui parle. Jeunes gens, désendurcissez-vous !...
C'est de votre pitié qu'un vieillard se réclame !
Hélas ! vous le savez, témoins de tous les jours
De quelle force ils sont, ces suprêmes amours
Dont l'âge, comme un vent d'hiver, fouette la flamme !...
Je ne pense, ne vois, ne respire et n'entends
Que par elle !... Buzot, à ton âge, vingt ans,
Tu dois aimer, car c'est la règle universelle,
On t'aime ? Eh bien, amant heureux, au nom de celle
Qui te nourrit le cœur et t'endort en ses bras,
Laisse-moi mon bonheur !...

(Silence de Buzot.)

Quoi ! tu ne réponds pas ?
C'est à sauver Manon que Roland te convie ?

BUZOT

J'attends l'ordre.

ROLAND

De quoi !.. De lui laisser la vie ?...
Un mystère est ici, dont je n'ai pas les clés !...
Tu verras sans frémir, toi, notre hôte, la hache
Formidable tomber sur ces cheveux bouclés !..
Faut-il donc qu'à genoux un mari te l'arrache ?

BUZOT, à Manon.

Ah ! Madame, la mort !...

MANON

Laissez.

ROLAND, se tournant vers Manon.

Alors, c'est toi
Qui veux mourir ! Tu veux mourir, Manon ?.. Pourquoi ?

MANON

L'amour dont j'aime ceux que j'aime,
Je vous en atteste vous-même,
Aux yeux de tous, ouvertement, a toujours lui.
Femme, hélas, mais rebelle aux féminins mensonges,
L'amour m'est apparu sur la terre en deux songes ;
L'un d'eux s'envole, et c'est chez Danton qu'il a fui !
Père de mon enfant, vous aurez eu ma vie ;
Je n'y regrette rien et je pars sans remord.
Il ne me reste plus à donner que ma mort,
Ce n'est pas un objet d'envie !

ROLAND

Ah ! Qu'entends-je ?

MANON

Merci d'avoir douze ans été
L'homme dont la valeur semblait suspendre l'âge,
Et qui chaque matin d'un éternel été
De la fleur de Gironde embaumait mon corsage.
Et puis, pardonnez-moi, si les yeux dessillés
Par ce pacte où, tremblant encor, vous vacillez
De reconnaître un nom qui demeure le nôtre,
J'ai formé le souhait d'en mériter un autre.

ROLAND

Foule-moi sous tes pieds, Manon, mais ne meurs point !

MANON

Les ordres de l'époux sont bornés à ce point
Et l'esclave a droit à son âme.

ROLAND, se dressant

Il n'a donc pas menti, le pamphlétaire infâme !
(A Buzot : en lui montrant le pacte.)

Signe, ou tu l'aimes !

BUZOT

Oui.

ROLAND, à Manon

Tu l'aimes donc aussi ?

MANON

Aucune en pareil cas ne vous répondrait.

ROLAND

Si,
Celle qui l'a juré par serment sur sa fille.

MANON

C'est bien. Qu'exigez-vous ?

ROLAND

Que ta probité brille,
Femme honnête !.. Tiens ton serment, sur l'heure, ici.
Danton attend. Voici les minutes suprêmes.
Sans leurs deux noms, tu meurs, et si tu meurs, tu l'aimes.
Parle sans crainte, sans détours, et clairement.

BUZOT, s'élance et prend le pacte.

Ah madame !

MANON, à Buzot.

Donnez.

(Elle déchire le pacte.)

J'ai tenu mon serment.

(Elle va au vase où sont les chrysanthèmes, en prend un et le tend à Buzot.)

Vous, adieu!.. Je serai fidèle à ma parole.
C'est la mort. La fleur d'or a fermé sa corolle.

(Elle lui donne un chrysanthème.)

BUZOT

Adieu donc.

(A Barbaroux.)

Viens mourir.

BARBAROUX

Non, viens combattre! Élus
D'un peuple, notre sang ne nous appartient plus,
Tant que la République en demeure altérée.
Nulle cause n'expire avant d'être enterrée.
La Gironde palpite encore, et, fût-ce pour un jour,
Donne lui ton honneur, ta vie... et ton amour!

(Il l'entraîne.)

SCÈNE VI

MANON, ROLAND

MANON

Jamais femme ne fut mise à pareille épreuve.
Mais que vous reste-t-il encore à m'ordonner?

ROLAND

Eudora ?...

MANON

Vous n'avez rien à me pardonner.
Sa mère est digne d'elle.

ROLAND

Adieu...

(Il va à la porte et du seuil.)

Vous êtes veuve !

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

A LA CONCIERGERIE

La cellule de Mme Roland, l'un des cachots qui ouvraient sur une grande salle gothique située au-dessous de la Cour de Cassation actuelle, alors la salle du tribunal Révolutionnaire. C'est le matin de l'exécution avant le lever du jour. Eclairage aux flambeaux. Dans un angle, la couchette de fer sur laquelle dort Manon Roland. Table, bancs, escabeaux. — Une lucarne grillée donnant sur la rue. Porte au fond, ouvrant sur la grande salle gothique.

ACCESSOIRES : *Une petite malle où il y a du linge de femme et des vêtements.*

SCÈNE PREMIÈRE

MANON, LA FLEURY, VERMASSE, DEUX PORTE-CLEFS OU ASSESSEURS

(Au lever du rideau, Manon dort sur sa couchette, veillée par la Fleury qui égrène le rosaire à ses pieds. — Un silence, au milieu duquel l'horloge de la Conciergerie sonne cinq heures. Au premier coup Vermasse pousse la porte. Les deux porte-clefs restent au fond sur le seuil.)

LA FLEURY, elle se dresse au bruit et court au-devant de Vermasse :

Pas encore !.. Elle dort !

VERMASSE, au geôlier à mi-voix.

Bonne femme, on m'a fait
Geôlier, mais bourreau, non !

LA FLEURY

Faut-il donc qu'elle meure ?
Une femme !.. une mère !...

VERMASSE, jetant un coup d'œil sur Manon.

Elle dort, en effet !
Tant mieux !

(A la Fleury.)

Mais le temps marche ! une heure n'est qu'une heur
Voici venir le petit jour.
Et la charrette est déjà dans la cour !..

(Mouvement d'effroi de la Fleury.)

Je venais préparer la brave citoyenne.

LA FLEURY

Une heure ! ah ! Jésus !

VERMASSE

En moyenne.
Laissons-la dormir !

(Il éteint les flambeaux. Le jour pâle du matin envahit le cachot.)
(A part.)

Un geôlier
Peut être humain... et cordelier.

LA FLEURY

Que se passe-t-il donc ? Pendant que l'on converse,
Le monde, bonnes gens, à présent se renverse ?
J'ai laissé la fillette en train de vendanger.
Est-ce que la patrie est toujours en danger ?

VERMASSE

Toujours ! Mais on n'a plus de souliers. Le cuir chôme.
Plus d'ouvrage. Au combat le peuple souverain
Marche en sabots feutrés de loques et de chaume.
L'apprenti que j'avais est parti sur le Rhin,
Et l'on m'a fait concierge à la Conciergerie.
C'est drôle, hein ? A Paris, il faut toujours qu'on rie,
C'est l'esprit qui veut ça, mais non le cœur.

LA FLEURY

Alors
C'est vrai, ce que je vois, et je ne suis pas hors
De bon sens ? C'est affreux ! Pourquoi la pauvre femme
Est-elle là, dans ce cachot, comme une infâme ?
Et l'on va la tuer !... Ah ! le cœur m'en bondit !,..
Qu'a-t-elle fait, mon bon monsieur Vermasse?

VERMASSE

Rien, peut-être ! N'importe. On meurt et tout est dit,
Cela vaut mieux que d'être contumace,
Comme les émigrés !... Qui meurt bien a vécu !

LA FLEURY

A son âge ?

VERMASSE

Il n'est pas d'âge pour le vaincu,
Car c'est vaincre ou mourir qu'il faut, dit le proverbe.
L'âge des Girondins, l'un dans l'autre, est trente ans :
Ils sont morts la chanson aux dents !... C'était superbe !
Ce jour-là, la patrie eut des représentants !
Hardi donc ! De l'élan, et point de terreurs vaines !
Lorsque l'on a du sang de Paris dans les veines
Tout va bien !

LA FLEURY

Cette nuit, elle rêvait tout haut.
Elle avait l'air d'y voir à travers le cachot,
De lire l'avenir comme les bohémiennes :
Je lui tenais ses deux pauvres mains dans les miennes ;
Elle causait avec Monsieur de Barbaroux,
Avec un autre encor, qu'elle appelait à l'aide,
Sans le nommer, mais qui l'obsède !
Tous ces beaux jeunes gens sont-ils sous les verrous ?

VERMASSE

On traque Barbaroux et Buzot en Gascogne.
A leur tour ils ont fait de mauvaise besogne
Ils se sont rebellés... En vingt coups de canon
Nous avons dissipé leur armée à Vernon.
Ces poètes ! Une échaudée !
Quelque chose à peu près comme une autre Vendée,
Mais plus républicaine, en somme, un camp volant,
Pas d'armes, pas de chefs !...

LA FLEURY

Et monsieur ?

VERMASSE

Qui, Roland ?
Le citoyen Roland est mort !

LA FLEURY

Mort, lui, mon maître ?

VERMASSE

Il s'est tué dans un verger, à Lisieux.

LA FLEURY

Par pitié, silence !... Elle ouvre les yeux !

VERMASSE

Préparez-la. Voici le jour qui vient de naître.
Moi je reviens. Je dois escorter, par devoir,
Le citoyen auquel on permet de la voir.
(Il sort et referme la porte.)

SCÈNE II

MANON, endormie, LA FLEURY

LA FLEURY, elle va à la lucarne.

Te voilà, toi, ville maudite !... Tu t'éveilles !
C'est pour en voir, parlons-en, des merveilles !
(Elle revient au lit de Manon.)
Fait-on ces choses-là sur la terre !... Est-il vrai
Que dans une heure... et que, moi, je vivrai !...

MANON, rêvant tout haut.

Dans ce brouillard où nous sommes
Girondins, où fuyez-vous ?
Si les bois sont pleins de loups
Les villages sont pleins d'hommes...
Ils s'en vont !... Restons ici,
Et que mon sein soit ta couche.
Scelle ta bouche à ma bouche...
Horreur !... Il est mort !...

(La Fleury, la réveille.)

Merci !...

(A la Fleury.)

Florence !... Ma dernière amie,
... Je sors d'un songe effrayant et cruel !

LA FLEURY

Si tu souffrais, du moins tu souffrais endormie !

MANON, regardant autour d'elle.

Non, j'aime encor mieux le réel !

(La demie sonne.)

Quelle heure est-il ?

LA FLEURY

Quatre heures et demie !

(Vermasse entre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, VERMASSE

MANON

Bosc ne vient pas !

VERMASSE, regardant à la lucarne.

Il s'attarde !... Il est temps !

(On entend dans le lointain l'hymne du 3e acte.)

MANON

Redites-moi le nom de cet air que j'entends.

VERMASSE

« La Volontaire », chant des nouvelles recrues.
Ils ont passé la nuit à boire dans les rues :
Ils partent. Après eux, d'autres !... Ah ! nom de nom,
On en mange là-bas de la chair à canon !
Citoyenne que leur exemple t'électrise !
Rappelle-toi le beau mot que tu fis
Pour enseigner le devoir à nos fils.
Parmi les condamnés je le popularise !
« Peuple, relis tes parchemins,
« Tu t'appelles : La République ! »
Alors ils s'en vont les mains dans les mains.
Et pas un ne bronche, et pas un n'oblique !

MANON, à Vermasse.

Merci.

(On entend la petite oiselière dans la rue.)

Qui veut des cages ?
Oiseaux des bocages,
Pinsons, bouvreuils, chardonnerets ?

MANON

Le pinson d'or vole autour du drapeau,
Le chardonneret sur le berceau perche,
Le bouvreuil est sorti de prison, mais il cherche,
Oh ! comme il cherche le tombeau !...

(A Vermasse.)

Tu vas voir comme on meurt chez nous !

VERMASSE

A la bonne heure !

(Montrant la Fleury accablée.)

Je craignais le mauvais exemple !... Est-ce qu'on pleure ?

MANON

Brave homme !

VERMASSE

J'oubliais... on oublie en parlant...

(A Manon.)

Une lettre remise au greffe, à votre adresse,
Si l'on peut appeler lettre, un chiffon sanglant,
Troué par le milieu...

(Il tire la lettre avec hésitation.)

MANON

Dépêche, le temps presse !

VERMASSE, la lettre en main.

On l'a trouvé, tel que le voici, sur le flanc,
D'un homme, qui gisait, la figure raidie,
Je ne sais dans quel pré, là-bas, en Normandie...
Il n'en reste que des lambeaux... Voyez...

(Il lui donne la lettre en se détournant.)

MANON

Roland !...

Il a tenu parole et c'est l'adieu suprême !

(Elle met la lettre sur ses genoux et lit.)

« Mon cher petit père que j'aime...
« Je serai blonde... Dire au roi...
« Qu'il abuse... » O bonheur, le reste était pour moi !

(Elle lit.)

« Maman, je te dis à l'oreille
« Que je t'aime autant que papa...
« Si c'est péché, mea culpa,
« Votre exemple me le conseille !

« Embrasse-le, toi qui le peux,
« Qu'il t'embrasse encor davantage
« Et bénissez-moi tous les deux :
« On n'a qu'une âme, on la partage... »

VERMASSE, avec des sanglots entrecoupés.

C'est trop !... Danton est un... !

(Il achève d'un geste.)

MANON

À tous paix et pardon !
Il est écrit : L'œuvre du crime est éphémère !
Quelqu'un nous vengera !

(Elle s'assied à la table et y prend une plume pour écrire.)

Quel jour sommes-nous donc ?

VERMASSE

Sept novembre, vieux style...on dit : dix-huit brumaire.

(Entre Bosc. Vermasse sort.)

SCÈNE IV

MANON, LA FLEURY,
BOSC, des chrysanthèmes à la main.

MANON

Ah ! Bosc !

(Elle va à lui rapidement.)

BOSC, immobile.

Manon !

MANON

Vos yeux sont aveuglés de pleurs,
Mon vieil ami ! Voyons !...

BOSC, lui tendant des fleurs.

Les dernières !

MANON, avec joie.

Mes fleurs !

(Elle va à la lucarne de la prison.)

Fleur d'amour et de mort, fleur d'or, mon chrysanthème,
Sous mon souffle dernier effeuille-toi... je t'aime !

(Elle effeuille la fleur par la lucarne, dans l'espace un silence, Bosc va à elle.)

BOSC, rapidement.

Tu te laissais mourir de faim dans la prison
Le mois dernier, à Sainte-Pélagie !...

MANON

La souffrance est trop lente et passe l'énergie.

BOSC, lui montrant une fiole.

Sans souffrance. Tiens, bois, d'un seul trait.

MANON

Le poison ?

BOSC

Rapide et sûr comme une flamme.
Tu n'arriveras pas au supplice.

LA FLEURY

Et son âme,
Monsieur Bosc, son salut ?

BOSC

Écoute la raison ;

Dérobe ta beauté chaste à l'injure immonde,
Échappe à l'impudeur des bacchantes du lieu
Et sans souillure au moins passe dans l'autre monde
Au sein de la nature !

LA FLEURY

Oh ! non, au sein de Dieu !

MANON

Merci.

BOSC

C'est le curare, il tue, à la seconde,
Et te laissera belle encore !... n'attends pas.
Libère-toi.

LA FLEURY

Ne te damne point !

(On entend des bruits de crosse à la porte.)

BOSC

C'est leur pas.
Ils viennent ! Ta main...

(Il lui prend la main et lui tend la fiole.)

Prends... bois...

MANON

Non, ce serait lâche,
Girondine, j'irai jusqu'au bout de ma tâche,
Et je veux une mort digne de nos héros.
Point de pitié pour les bourreaux !

(La porte s'ouvre, Vermasse paraît, précédant les assesseurs.
Soldats derrière eux, le fusil au pied.)

SCÈNE V

LES MÊMES, VERMASSE, et les porte-clefs.
SOLDATS

(Effet de lever d'aurore blafarde de novembre.)

VERMASSE

Citoyenne, l'heure est venue.

MANON

Citoyens, je suis prête. Il me faut seulement
Cinq minutes, pas plus. La mort a sa tenue.
Refermez la porte un moment.

(Vermasse ferme la porte.)

MANON, pendant que la Fleury la revêt d'une gaze blanche

Habille Manon de la robe blanche
Que nous revêtons ici-bas trois fois,
Chrétienne, à douze ans pour le dieu qui penche
Son cœur entr'ouvert du haut d'une croix,
Puis vierge à l'autel que l'époux emporte
Vers le rêve à deux où l'on reste seul !...
Le troisième hymen m'attend à la porte !...
Endimanche-moi du triple linceul !...

(A Bosc.)

Ami, j'embrasse en vous tous ceux qui m'ont aimée,
Prenez soin de ma fille et de ma renommée.

(Elle l'embrasse.)

Tous mes oiseaux d'amour à présent sont perchés
Et j'ai rendez-vous sur les cimes !

(D'une voix forte.)

Ouvrez !

(La porte s'ouvre, et laisse apercevoir une chaîne de condamnés qui défile. Manon se dirige d'un pas ferme vers la porte, et sur le seuil :

Adieu... Liberté, que de crimes
On commet en ton nom !...
Marchez

(L'Hymne des Volontaires.)

RIDEAU

PLUS QUE REINE

DRAME EN CINQ ACTES, UN PROLOGUE ET UN ÉPILOGUE

HUIT TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris
le 28 mars 1899, au théâtre de la Porte-Saint-Martin

(Direction de MM. Floury frères)

PERSONNAGES :

NAPOLÉON BONAPARTE	MM.	Coquelin.
LUCIEN BONAPARTE		Desjardins.
TALLEYRAND		Jean Coquelin.
JUNOT, duc D'ABRANTÈS		Volny.
ROUSTAN		Gravier.
JOACHIM MURAT		d'Avançon.
JÉROME BONAPARTE		Rosemberg.
JOSEPH BONAPARTE		Person.
LOUIS BONAPARTE		Gérard.
LE PRINCE EUGÈNE		Dannequin.
JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS . .	Mmes	Jane Hading.
CAROLINE MURAT		Esquilar.
PAULINE BORGHÈSE		Kerwich.
LŒTITIA		Patry.
MADEMOISELLE AVRILLON. . . .		Miroir.
LA REINE HORTENSE		Besson.
ÉLISA BACCIOCHI.		Dodier.
JULIE CLARY		Doinel.
PREMIER COMMERÇANT	MM.	Person.
DEUXIÈME COMMERÇANT.		Adam.
PREMIER LISEUR.		Walter.
DEUXIÈME LISEUR.		Bourgeois.
PREMIER MUSCADIN		Gérard.
DEUXIÈME MUSCADIN		Ramy.
TROISIÈME MUSCADIN		G. Henry.
UN VÉTÉRAN PIQUIER		Mallet.
UN VÉTÉRAN FUSILIER.		Jourdan.
UN GARDE NATIONAL		Ratineau.

PERSONNAGES (*Suite*)

UN PATRIOTE.	MM. OSSART.
UN JEUNE HOMME	DANNEQUIN.
PREMIÈRE DAME	Mmes BESSON.
DEUXIÈME DAME.	DOMEL.
TROISIÈME DAME.	DENELLY.
UNE MUSCADINE	DESCHAMPS.
UNE JEUNE FEMME.	GILDAS.
UN PETIT GARÇON	PETITE NEYREIAIZE.
UN CRIEUR DE JOURNAUX	M. MARTY.
LE PETIT NAPOLÉON-CHARLES . .	Personnages muets.
LEBRUN.	
CAMBACÉRÈS	
BERTHIER.	
FESCH.	
LE GRAND ÉCUYER	
MARÉCHAL LEFEBVRE	
MARÉCHAL MONCEY.	
MARÉCHAL DUROC	
PIE VII	
LE PRÉLAT PORTE-CROIX.	

MERVEILLEUX ET MERVEILLEUSES, DIVERS AUTRES CITOYENS, DAMES D'HONNEUR DE JOSÉPHINE, GÉNÉRAUX, GRANDS DIGNITAIRES DE L'EMPIRE, PAGES, PERSONNAGES MUETS DU SACRE, ETC.

PROLOGUE

LE GRAIN DE CAFÉ

1795

Le 12 vendémiaire de l'an IV, soit le 4 octobre 1795. Un coin de jardin au Palais-Égalité, ex-Palais-Royal. Frondaison automnale, éclairée par les réverbères pendus dans les allées du jardin et aussi par les reflets des galeries du Palais, qu'on aperçoit en perspective à travers les arbres. L'acte se développe à l'heure dite « entre chien et loup » jusqu'à la nuit franche et le lever des étoiles. Au fond, une espèce de cirque en bois sur fronton duquel on lit Bal des Victimes. *Sorties à droite, à gauche, au fond, autant qu'il est possible d'en aménager. Au premier plan, ni trop au centre ni trop à gauche, aux trois quarts environ, un banc de pierre assez large, encadré de verdure dorée, que surplombe un vase décoratif sur son socle. Aux alentours et à droite, les troncs des arbres, entre lesquels des chaises s'empilent.*

Au lever du rideau, divers personnages, vêtus selon le goût du temps (1795), les uns assis sur des chaises, les autres adossés aux arbres, lisant des journaux

divers. On entend au fond le bruit de la musique (violons et musette) et des danses très animées du Bal des Victimes. Un allumeur de réverbères achève de hisser la lanterne entre deux arbres. Deux personnages viennent successivement s'asseoir sur le banc, lisant leur journal, et se mettent à lire côte à côte.

SCÈNE PREMIÈRE

UN COUPLE DE JEUNES GENS AMOUREUX, TROIS GARDES NATIONAUX, UN PATRIOTE, TROIS DAMES, LES DEUX LISEURS DU BANC, DEUX COMMERÇANTS DU PALAIS-ROYAL, UN CRIEUR DE JOURNAUX, UN PETIT GARÇON, COMPARSES DIVERS

(Entre le couple des amoureux.)

LE JEUNE HOMME

En mènent-elles un train, nos citoyennes de l'an IV! S'en donnent-elles, de trémousser, à ce Bal des Victimes!...

LA JEUNE FEMME, montrant les liseurs.

Comment ceux-ci font-ils pour s'entendre lire?

LE JEUNE HOMME

Oh! eux! rien ne les dérange! Ce sont les habitués du Palais-Égalité, des philosophes de la rente. Qu'est-ce qui te prend?

LA JEUNE FEMME, elle danse.

Tra la la, tra la la!... (Elle indique le bal.) Allons-y, dis?

LE JEUNE HOMME

Toi aussi?

LA JEUNE FEMME

Ça se gagne. Tra la la!... Viens donc!

LE JEUNE HOMME, montrant le fond.

Et voilà Paris, quinze mois après le neuf thermidor! C'est à croire que la Terreur nous a laissé la danse de Saint-Guy!... (Il court après elle.) Attends-moi, au moins! C'est qu'elle irait seule! (Il disparaît.)

(Entrent trois gardes nationaux. l'un en vétéran fusilier, l'autre en vétéran piquier, le troisième sans uniforme.)

PREMIER LISEUR

Ça va bien, ça va très bien! Le cours du louis d'or était déjà à 5 mille 3, papier, à 3 heures!... Quelle heure est-il? — 6 heures moins le quart à ma montre de droite; 6 heures 5 à celle de gauche. Le louis d'or doit être à 5 mille 6. La belle époque!

LE VÉTÉRAN PIQUIER

Sacrebleu! je ne suis pas encore sourd! Je vous dis que c'était le tocsin. On ne l'entend plus, mais on l'entendait... A la section, camarades, au couvent des... (Il bredouille) des... ex-filles-Thomas!...

LE VÉTÉRAN FUSILIER

Section Lepelletier, c'est aussi la mienne, je t'accompagne.

LE GARDE NATIONAL sans uniforme.

Un moment que j'aille enfiler mon uniforme! (Entre le patriote, bonnet de poil de renard, costume de jacobin.)

LE PATRIOTE

Citoyens gardes nationaux, vous feriez mieux de ren-

trer chez vous. On ne passe plus dans la rue Vivienne. Elle est occupée militairement par les troupes de la Convention, dix-septième division, général Menou.

LE VÉTÉRAN PIQUIER

Vous voyez bien. Prenons par la rue de la Loi.

LE PATRIOTE

Celle-là, c'est autre chose : barrée par les muscadins, la jeunesse dorée. Vous y trouverez des amis, si vous êtes royalistes et liberticides. Moi je vais aux Feuillants chercher un fusil, on en distribue aux patriotes... (Voix lointaine chantant le *Réveil du peuple*.) A tout à l'heure, bourgeois. (Il sort.)

LE VÉTÉRAN FUSILIER

C'est le *Réveil du peuple*, la *Marseillaise* des honnêtes gens.

LE GARDE NATIONAL sans uniforme.

La nôtre ! (Il entonne *le Réveil du peuple* et les deux autres avec lui, aussi faux que possible, le chantent sur des tons différents et discordants. Cacophonie.)

TOUS LES LISEURS DE JOURNAUX

Assez ! c'est horrible ! On n'est plus en sûreté pour lire ! Un concert d'ânes ! (Ils se sont tous levés et se rasseoient sur des chaises autres que celles qu'ils occupaient. Pendant ce brouhaha, trois dames sont entrées : costumes élégants mais défraîchis.)

PREMIER LISEUR

Bravo, bravo ! l'armée est sans souliers, Sambre-et-Meuse combat nu-pieds. C'est le beau siècle de l'intendance et de l'organisation militaire !...

PREMIÈRE DAME, à la deuxième.

Chère amie, l'heureuse rencontre ! J'ai du hollande tête-de-mort dans mon manchon ! Vous en demandiez hier ?

DEUXIÈME DAME

Moi, j'ai de l'huile d'Aix, voyez, dans mon flacon d'essences !

TROISIÈME DAME

Comme on s'amuse ! Tout le faubourg meurt d'inanition !

PREMIÈRE DAME, à la deuxième.

L'échange, ma bonne ? Un peu de hollande pour votre huile ?

DEUXIÈME DAME

Comment donc ! (Elles échangent le flacon et le manchon.) Une grande nouvelle : la baronne a des pruneaux. C'est à la lettre !

TROISIÈME DAME

Oh ! des pruneaux. Mais où est-elle ? Pour des pruneaux je vends une terre, si l'on veut.

PREMIÈRE DAME

Mais voici qui passe tout, mesdames. La chanoinesse a un hareng ! Je l'ai vu... dans un sachet !

DEUXIÈME DAME

Oh ! un hareng ! Elle doit trahir la bonne cause ! Mais quel festin on ferait avec tout cela... de la tête-de-mort

dans un manchon, de l'huile d'Aix dans un flacon, un hareng dans un sachet... en République !

TROISIÈME DAME

Et des pruneaux ! Moi, je n'ai rien, mesdames.

PREMIÈRE DAME

Alors dînons ensemble.

DEUXIÈME DAME

Mais pas de pain ?

TROISIÈME DAME

Y pensez-vous, à 60 francs la livre ?

PREMIÈRE DAME

Et puis, c'est bien plus drôle !... (Elles sortent en riant. Un silence. La musique du bal s'arrête.)

PREMIER LISEUR, sur le banc, au deuxième liseur.

Votre journal sent bien mauvais ! Ce doit être l'*Orateur du Peuple* de cette canaille de Fréron !

DEUXIÈME LISEUR, sur le banc, au premier.

Le vôtre empoisonne ! C'est, à n'en pas douter, la *Quotidienne* de cet imbécile de Michaud ?

PREMIER LISEUR

Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es... Un cannibale, monsieur !

DEUXIÈME LISEUR

Mais voyez ce duc de Foulecamp, retour d'ailleurs !... Tu sais donc encore le français ?

PREMIER LISEUR

Voici pour vous l'apprendre. (Il le gifle de son journal.)

(Bataille. On se jette entre eux pour les séparer et on les pousse dans la coulisse. Quelques liseurs restent en scène.)

PREMIER COMMERÇANT, au deuxième.

Que veux-tu que je te dise? C'est bien simple. Je suis commerçant, tu l'es aussi. Tu tiens boutique de soieries, galerie de Valois ; moi, de cotonnades, galerie Montpensier, au centre des affaires...

LE PETIT GARÇON

Papa, paie-moi un ballon, dis, papa?

DEUXIÈME COMMERÇANT

Tu vois bien qu'il n'y en pas. Tout est fermé. (Au premier commerçant.) Au centre des affaires, va?...

PREMIER COMMERÇANT

Eh bien! réponds-moi : — à quel chiffre aujourd'hui, 12 vendémiaire de l'an IV, se monte ta recette de la journée?... Tu n'oses pas me le dire? Moi, à cinq heures et demie de relevée, j'étais bredouille! Ça ne m'était pas arrivé depuis la mort de Robespierre!

DEUXIÈME COMMERÇANT, très animé.

Est-ce la faute de la République, voyons? Tu ne la laisses pas seulement s'installer... Pas une heure de repos pour elle... au dedans, les factions la déchirent... au dehors, l'Europe coalisée la cerne et l'étouffe!... Peut-on gagner sa vie quand il faut la défendre? Sois juste, le peut-on?

PREMIER COMMERÇANT

Tu m'as fait voter la Constitution de l'an III et puis, il y a douze jours, les décrets additionnels... C'était bien pour te faire plaisir. Mais tu m'avais promis un gouvernement... moi, que veux-tu ? Il m'en faut un !... Où est-il ?... Où est ce conseil des Cinq-Cents ? Où sont ces Anciens, sénat romain ?... Et ce fameux Directoire, qui devait armer la Loi du glaive de la Force ?... Quand ça commence-t-il ? Tiens, la République, elle manque d'hommes, voilà.

DEUXIÈME COMMERÇANT

Mais elle a trois ans, animal !

PREMIER COMMERÇANT, cherchant l'enfant.

Et le petit, qu'est-ce que tu en as fait ?

DEUXIÈME COMMERÇANT

Allons, bon ! Qu'est-ce qu'il est devenu ? (Il sort en criant.) Porsenna !... Porsenna !... Sacré moutard !

(Il sort. Entre en courant un crieur de journaux.)

LE CRIEUR

La Sentinelle... lisez *la Sentinelle* du citoyen Louvet... grandes victoires de nos armées... nouvelles officielles... *La Sentinelle*...

(Tous rentrent et suivent le crieur, qui monte sur une chaise et colle le journal sur un arbre.)

LE CRIEUR, lisant à mesure qu'il colle.

« Signature du Traité de paix avec l'Espagne... Paci-
« fication de la Vendée par le général Hoche... Le pas-
« sage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse... »
Lisez *la Sentinelle !* Vive la République !

TOUS

Vive la République !

(Ils se dispersent en criant. Seul, le premier liseur de journaux demeure en scène. Il a l'œil poché et les habits déchirés. Il s'approche de l'arbre, décolle l'affiche d'un seul coup et dit :)

LE PREMIER LISEUR

Pour ma collection !

(Ils disparaît. — Joséphine et Talleyrand entrent.)

SCÈNE II

JOSÉPHINE, TALLEYRAND,
MADEMOISELLE AVRILLON

Joséphine est en costume de ville (1795), élégante, mais simple. Elle tient un petit carlin. Talleyrand, à la mode contemporaine, avec le caractère d'anglomanie. Il boite du pied gauche, mais sans exagération. Mademoiselle Avrillon porte une pochette à échantillons. Elle marche à quelques pas derrière Joséphine.

JOSÉPHINE, au bras de Talleyrand.

A Paris, vous, monseigneur... du moins, monsieur le comte... non, Excellence... ou... citoyen Talleyrand ?.. Comme on s'embrouille... moi, je m'y perds.

TALLEYRAND

Il y a le titre d'ami, qui concilie tout.

JOSÉPHINE

C'est vrai, et de vieil ami. Comme tout le faubourg, je vous croyais encore en Amérique.

TALLEYRAND

J'en débarque d'hier, grâce à Chénier qui m'a fait rayer de la liste des émigrés. C'est un grand poète ! Ma première rencontre est du meilleur augure. Je tombe tout de suite sur la belle des belles, la vicomtesse de Beauharnais.

JOSÉPHINE

Si je répétais le mot à Mme de Staël, je connais un homme qui ne me le pardonnerait pas.

TALLEYRAND

Cet homme ne peut être que Mme de Staël lui-même.

JOSÉPHINE, riant.

Ah ! bien ! l'exil au moins ne vous a pas corrigé du péché de malice. Dites-moi, l'Amérique, en somme, qu'est-ce que c'est ?

TALLEYRAND

En un mot, voici. Trente religions et un seul plat.

JOSÉPHINE

Vous avez dû bien souffrir, gourmand comme vous l'êtes !

TALLEYRAND

Gastronome, madame, et ancien évêque !

JOSÉPHINE

Et qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

TALLEYRAND

Des économies, de la bile et quelques relations exté-

rieures, ces dernières pour m'entretenir... Ils ont là-bas un certain Washington qui est un bien honnête homme !... Il ne réussirait pas chez nous !

JOSÉPHINE

Et vous revenez pour la révolution ?

TALLEYRAND

Encore une ?

JOSÉPHINE

Comment, vous ne savez pas ? Le roi revient. On va revivre. C'est pour demain. La conspiration est admirable.

TALLEYRAND

Malheureusement, elle ne réussira pas.

JOSÉPHINE

Oh ! ne dites pas cela à une pauvre femme !... Cette affreuse Convention ne veut rien me rendre des biens confisqués à mon pauvre Alexandre et vous savez que Beauharnais m'a laissée avec deux enfants.

TALLEYRAND

Eugène et Hortense, oui. Comment vont-ils ?

JOSÉPHINE

Des amours. C'est Mme Campan qui m'élève Hortense. Quant à Eugène... ah ! mon ami, il apprend... la menuiserie !... Vous voyez bien qu'il faut que la conspiration réussisse.

TALLEYRAND

Elle ne réussira pas pour trois raisons. D'abord,

parce que nous pouvons en parler la veille, ouvertement, dans un jardin public.

JOSÉPHINE

Mais tout Paris en est, je vous assure.

TALLEYRAND

Vous voyez bien. Ensuite, elle est prématurée de quinze ans, ceci est de la politique transcendante ; enfin, il y faudrait un Monk.

JOSÉPHINE

Un Monk ?...

TALLEYRAND

On appelle Monk, en anglais, madame, un capitaine spécial pour les restaurations monarchiques. Il est très rare et... très cher.

JOSÉPHINE

Il y en a ? Dites-moi que nous en avons ?...

TALLEYRAND

On en a beaucoup guillotiné ces derniers temps, je n'ai pas à vous l'apprendre. Mais il reste une quatrième raison, et majeure, celle-là, pour que le complot avorte.

JOSÉPHINE

Laquelle ?

TALLEYRAND, se levant.

C'est... que je n'en suis pas !

JOSÉPHINE

Ah ! mon Dieu ! mais qu'allons-nous devenir, mes petits et moi ? Donnez-moi un conseil, vous !

TALLEYRAND

Eh bien, jouez sur les grains !

JOSÉPHINE, naïvement.

Quels grains ?

TALLEYRAND

Comment, quels grains ? Mais tous les grains.

JOSÉPHINE

Les grains de café aussi ?

TALLEYRAND

Si vous voulez, n'importe !

JOSÉPHINE

C'est parce qu'il se trouve que j'en ai d'excellents ! Voulez-vous voir ? Avrillon, la pochette à échantillons. (Elle passe le carlin à Mlle Avrillon, lui prend le petit sac et le met sous le nez de Talleyrand.) Flairez !

TALLEYRAND, il hume le café, regarde Joséphine avec commisération.

Ma pauvre vicomtesse !

JOSÉPHINE, lui reprenant le sac.

Alors vous n'y connaissez rien !

TALLEYRAND

Moi, en café ? C'est du Martinique de l'année, de qualité supérieure et, si j'ose le dire, pour diplomates !...

JOSÉPHINE

Lorsque je vous ai rencontré chez Corcelet, nous

entrions, Avrillon et moi, pour lui céder le reste de ma petite provende... Si vous en voulez, hâtez-vous...

TALLEYRAND, riant.

On n'est pas plus maladroite commerçante !

JOSÉPHINE, levant les bras.

Que faire alors ? Vous me désolez tout à fait.

TALLEYRAND

Avez-vous un miroir de poche ?

JOSÉPHINE

Quoi ?

TALLEYRAND

Je vous demande votre miroir de poche. On en a toujours un, quand on se respecte.

JOSÉPHINE, à Mlle Avrillon.

Avrillon, la petite glace à main pour monseigneur.

TALLEYRAND, prend le miroir.

Belle comme vous l'êtes, vous me demandez d'être votre conseiller quand vous avez celui des Grâces ! Voyons, que vous dit-il ? (Il lui présente le miroir.)

JOSÉPHINE, moitié se mirant, moitié regardant Talleyrand.

De... me... re... marier?

TALLEYRAND

Ce n'est pas moi qui parle au moins, c'est l'oracle !

JOSÉPHINE

Vous allez rire, j'y pensais ! (Elle rend le miroir à Mlle Avrillon.) Votre bras, mon cher comte, jusque chez Corcelet. J'ai cent autres choses à vous dire. L'autre jour, chez Barras, Mme de Staël...

(Joséphine et Talleyrand sortent.)

SCÈNE III

MADEMOISELLE AVRILLON seule,
puis des MUSCADINS

MADEMOISELLE AVRILLON seule. Elle s'embarrasse entre la pochette, le carlin et le miroir, laisse tomber l'un, puis l'autre et dépose le carlin qui, à l'entrée bruyante des muscadins, se sauve. Entrée des muscadins.

Ah ! mon Dieu !... Fortuné... Fortuné, mais où est-il ?

(Elle disparait en appelant le chien.)

PREMIER MUSCADIN

En vé'ité, c'est ado'able ! J'ai c'evé, évent'é, effond'é t'ois devantu'es zacobines de boutiques thé'mido'iennes ave' le petit gou'din anglais que voilà !

DEUXIÈME MUSCADIN

Z'ai défoncé des poit'ines 'ézicides.

TROISIÈME MUSCADIN

Moi, quelques c'ânes sans-culottes.

UNE MUSCADINE

Je c'ois que le 'oi cousse'a aux Tuile'ies ce soi' !...

PREMIER MUSCADIN

C'est à la lett'e ! La 'épublique a peu' !... Le ba'on de Menou, son foud'e de gue''e est en t'ain de pa'lementer ave' les nôt'es à la se'tion...

UNE MUSCADINE

Quel t'iomphe pour les lys !

TROISIÈME MUSCADIN, galamment.

Et pour les 'oses ! (Il l'embrasse.)

DEUXIÈME MUSCADIN

A p'ésent, qu'allons-nous fai'e ?

PREMIER MUSCADIN

Ba'icadons le Palais-Royal !

DEUXIÈME MUSCADIN

Non, aux Gale'ies de bois... chez Louvet... Je vous off'e sa tête.

UNE MUSCADINE

Oui... et celle de sa Lodoïska !

TROISIÈME MUSCADIN

Oh ! la tête seulement, ma'quise ?

TOUS

Aux Gale'ies de bois ! Mo't aux Zacobins !

(Ils sortent tumultueusement.)

SCÈNE IV

BONAPARTE, JUNOT

(Bonaparte à vingt-cinq ans. Il est vêtu en civil, tel que le décrit la duchesse d'Abrantès, en 1795 : redingote gris de fer râpée ; chapeau rond sur les yeux ; les cheveux en oreilles de chien, longs tombant de chaque côté sur le collet ; point de gants ; bottes mal faites et sans vernis. Le teint est jaune, les yeux ardents, la maigreur extrême ; démarche fiévreuse geste rare et rapide. — Junot est en lieutenant d'artillerie de l'an IV.)

JUNOT, un peu allumé.

Mon général, que dites-vous de cette satanée cuisine des Frères-Provençaux ? Vous êtes du Midi, ces épices doivent vous plaire. Moi, simple Bourguignon, j'en ai la margoulette emportée.

BONAPARTE

Oui, mais tu as encore réglé la note ! Allons, Junot, cette fois, quel est mon écot sur le souper ? (Il tire des assignats de sa poche.)

JUNOT

Bah ! laissez donc ! (Il tend l'oreille.) Les entendez-vous ? C'est une contre-révolution. Le sabre me démange.

BONAPARTE

Que veux-tu ? Ce gouvernement fait pitié ! Il ne sait pas s'en aller... ni rester ! Mène-t-on Paris comme une ville de province ?

JUNOT, il fait sauter une bourse.

La province, elle a du bon ! Comme tous les mois, les dix louis sont arrivés ce matin, régulièrement, de

Montbard, Bourgogne. Voyez, cinq du papa, cinq de la maman. C'est le compte. A votre service ; tout ou partie, et de bon cœur !

BONAPARTE, il s'écarte.

Merci, non.

JUNOT

C'est moi que vous auriez obligé, mon général. (Il rempoche sa bourse.) Une justice à rendre à la République de l'an IV, c'est qu'elle n'engraisse pas ses officiers supérieurs !

BONAPARTE

Si au moins elle les habillait ! Ils n'ont plus de drap pour l'armée. Croirais-tu que je n'ose sortir avec mon uniforme de général de brigade ? Il est en loques. On ne trouverait pas à le vendre.

JUNOT, scandalisé.

Vendre votre uniforme du siège de Toulon ? Pourquoi pas à l'Angleterre, tout de suite ?

BONAPARTE

Ma foi, je me demande pourquoi je le conserve ! Ils sont en train de reviser les grades... Demain, je serai peut-être retombé capitaine.

JUNOT

Et moi, sergent alors ?

BONAPARTE

Et toi, sergent, Junot.

JUNOT

C'est bien la peine de se couvrir de gloire !

BONAPARTE, il lui pince l'oreille.

On recommence !

JUNOT

Et à présent, mon général, que faisons-nous du reste de la soirée ? Je ne vous cache pas que je suis comme la France : j'ai besoin de danser un peu ! Sans doute, c'est le poivre et le safran. Mes dix louis carillonnent dans ma poche !

BONAPARTE

Va, libertin. Moi, j'ai affaire ici.

JUNOT

C'est vrai. Vous me l'avez dit. Vous attendez de Marseille votre frère Lucien... Est-ce que c'est grave ?

BONAPARTE

Tout est grave et rien ne l'est : c'est le destin qui en décide. Pourquoi la question ?

JUNOT

Lucien est, après votre mère, celui des vôtres que que vous semblez aimer le plus. J'ai remarqué que vous le consultiez de préférence dans les grands cas. Or, pour le faire venir de Marseille ?...

BONAPARTE

Lucien est le moins fou de la famille. J'aime à l'entendre raisonner des choses. Mais je ne consulte que... ceci. (Il montre le firmament.)

JUNOT, riant.

Ah ! oui ! je connais votre marotte.

BONAPARTE, grave.

Junot, il faut croire aux étoiles.

JUNOT, gaiement

Permettez-moi de m'en tenir aux comètes. Elles influent sur les vendanges.

BONAPARTE, haussant les épaules.

Tu nies la prédestination, toi ? Imbécile !

JUNOT

J'en laisse surtout la crédulité à l'Orient !

BONAPARTE, pensif.

L'Orient !... L'Orient !... J'irai !

JUNOT

La Vendée était plus près. Vous avez refusé le commandement de cette expédition : beaucoup de vos amis le déplorent.

BONAPARTE

Une guerre de maquis ?... Je l'ai assez faite en Corse avec Paoli. Mon arme, c'est l'artillerie. A présent il me faut des plaines.

JUNOT

Marmont assurait hier que ce refus vous coûterait votre grade et que c'est pour cela qu'on vous le marchande. On vous suspecte de royalisme. Ce n'est pas le moment peut-être ?

BONAPARTE

Sottise ! et puis ?... Messieurs les utopistes pensent-ils donc qu'une république peut fonctionner sans élite ? Rome et Venise avaient des patriciens.

(Des merveilleuses traversent la scène.)

JUNOT lui montre les merveilleuses.

Je me contenterais de quelques patriciennes.

BONAPARTE

Oui. La femme est une force en France. Mais la Parisienne, élégante, intelligente, voluptueuse, celle-là domine Paris, et Paris c'est l'empire du monde. J'ai bien cru un jour que je l'avais !... Tu sais de qui je veux parler.

JUNOT

De Mlle Désirée Clary, votre belle-sœur.

BONAPARTE

Son père n'a pas voulu de moi, à cause de Joseph, qu'il a déjà pour gendre. « C'est assez d'un Bonaparte dans une famille », a-t-il répondu à ma mère.

JUNOT

Ah !

BONAPARTE

Eh bien, il a eu raison. J'allais dévier peut-être.

JUNOT

Mon général, Mlle Clary vous aimait.

BONAPARTE

Qu'y pouvons-nous, Junot ? On a aussi sa fatalité

d'amour réglée là-haut avec les autres... Il n'était pas écrit sans doute que ma pauvre Désirée dût être M[me] Napoléon Bonaparte... En avant !

JUNOT

En avant ! C'est pour l'Orient alors ?

BONAPARTE

Il n'y a plus rien de grand à faire dans cette vieille Europe ! On y étouffe d'histoire.

JUNOT

Vive le Coran ! Partons !

BONAPARTE

Tu me suivrais là-bas ?

JUNOT

En douter n'est pas bien.

BONAPARTE

Vrai ?

JUNOT

Voilà encore un de vos regards à transpercer les gens jusqu'aux moelles. Vous ne croyez pas assez en ceux qui vous aiment... C'est votre seule faiblesse.

BONAPARTE

Je n'oublie pas quel brave tu es. Tes camarades t'avaient surnommé « La Tempête ». Je t'ai vu, à Toulon, dans les batteries, sabler mes dépêches de la poussière soulevée par les obus qui pleuvaient autour de tes guêtres. Aussi je t'ai fait lieutenant et je t'ai pris

pour aide de camp... mais Constantinople, c'est loin de Montbard !

JUNOT

Mon général, depuis que je vous suis attaché, je ne sais comment dire... enfin il est prouvé comme il n'y a qu'un Dieu qu'un chrétien peut en avoir deux ! Voilà !

BONAPARTE

Je me souviendrai du mot... Nous irons en Orient, j'y fonderai un vaste empire.

JUNOT

Pardon, une vaste république ?

BONAPARTE

Que t'importe si tu en es ? Tu en seras.

JUNOT

Allah est grand et Bonaparte est son prophète !

BONAPARTE

Tête chaude ! Il se voit déjà roi de Trébizonde ! Va, et à demain !

JUNOT

Toujours au même garni, rue des Fossés-Montmartre ?

BONAPARTE

Oui, hôtel de *la Liberté*, jusqu'à nouvel ordre.

(Junot va au fond, écoute, regarde et revient.)

JUNOT

Tout bien réfléchi, j'aimerais mieux ne pas vous

quitter ce soir... Il y a quelque chose dans l'air. Si ça se met à chauffer. je voudrais bien ne pas être trop loin de la bagarre... Excusez-m'en, l'habitude est prise... et puis, c'est mon service...

(Entre Lucien.)

BONAPARTE

Voici Lucien, va aux nouvelles, et reviens m'apprendre ce qui se passe.

(Junot sort.)

SCÈNE V

BONAPARTE, LUCIEN

LUCIEN

C'est moi. Je débarque du coche. Comment vas-tu?

BONAPARTE

Tu vois. Merci. Et là-bas?

LUCIEN

Rien de nouveau. La famille est toujours à Antibes, sauf Joseph, qui est allé tenter la fortune à Gênes et n'y réussit pas. Moi, je « sans-culottise » Marseille. Mais j'ai reçu ta lettre. Qu'y a-t-il?

BONAPARTE, s'asseyant.

Écoute et juge. Depuis Toulon, j'ai l'épée au fourreau. Je végète dans l'inaction et l'obscurité. Ma solde de général de brigade expédiée à notre mère, il me restait, pour subsister, mon emploi à la topographie,

dans les paperasses. Or, il paraît qu'on va me retirer mon grade, parce que j'ai refusé d'aller en Vendée. Vous n'aurez plus de pain. Je n'arrive moi-même à soutenir mon rang à Paris que grâce à la bourse de quelques amis, tels que Junot et Marmont, et tu vois l'état de ma garde-robe. Il s'agit d'en finir. J'en ai assez des méfiances de la République et, tranchons le mot, de son ingratitude.

LUCIEN

Oh ! oh ! déjà ?

BONAPARTE

Elle ne sait pas ce qu'elle veut. Elle ignore où elle va. Après m'avoir rappelé de l'armée d'Italie, mis en arrestation, on ne sait pourquoi, et relâché de même, grâce à toi, du reste, ils me demandent un plan de campagne pour ladite armée. Je le leur fais et l'envoie à Pontécoulant. Ils l'enterrent dans les cartons. Et tout est dit ?...

LUCIEN

Ta gloire se dégage à peine de la brume.

BONAPARTE

Je ne me plains pas, j'agis. Voici. Pour organiser l'artillerie turque à Constantinople, le Sultan demande à la Convention un officier de l'arme. Ma requête est au Comité du salut public. On l'examine en ce moment, je le sais. J'ai toutes les chances.

LUCIEN

Et tous les droits, certes !

BONAPARTE

Viens-tu avec moi en Orient ? Réponds.

LUCIEN

Non, mon frère.

BONAPARTE

Pourquoi ?

LUCIEN

Danton l'a dit : On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers.

BONAPARTE

Tu en es encore à Danton ?

LUCIEN

Plus que jamais. Je t'aurais suivi en Vendée.

BONAPARTE

Toi aussi, tu me reproches d'avoir refusé cette expédition ? Sache-le, c'était un piège et un cul-de-sac. J'y rompais net ma carrière.

LUCIEN

Je ne comprends pas.

BONAPARTE

Mais, aveugle que tu es, la moitié de la France est restée monarchiste et l'autre moitié ne demande qu'à le redevenir.

LUCIEN

Est-ce toi qui parles ?

BONAPARTE

Parce que là-bas, en Provence, tu te fais appeler Brutus et nommes ton village Marathon, tu te figures être Grec et Romain ! Tu crois qu'on mène une nation avec de la rhétorique? Erreur de beaux esprits! Elle a tué les Girondins. Pourtant, c'est eux qui étaient les bons! Toute centralisation aboutit à l'oligarchie, et, s'il y a excès, à la monarchie. Or, la France, c'est Paris. Elle y tient tout entière. Regarde. Voici l'arbre d'où Camille Desmoulins entraîna à la Bastille ces mêmes bourgeois que tu vois aujourd'hui costumés en polichinelles dynastiques. A présent, ils redemandent un maître. C'est logique. J'ai beaucoup médité dans l'inaction. La République est un rêve de pâtre sur les montagnes !

LUCIEN

De tout temps, il y a eu des oisifs et des viveurs dans les jardins publics d'une capitale.

BONAPARTE

Des viveurs, eux ? Ils crèvent de faim. Des oisifs? Ils préparent une révolution ! Et je t'ai fait venir pour que tu y assistes.

LUCIEN

Y assister n'est pas assez. J'y prendrai part.

BONAPARTE

Je m'en doutais. De quel côté de la barricade ?

LUCIEN

Mais du côté de la Constitution, je suppose.

BONAPARTE, il recule, se retourne et dit :

Eh bien ?... et si j'étais de l'autre ?

LUCIEN

Avec les royalistes, toi ! C'est une plaisanterie .

BONAPARTE

J'ai parcouru les sections. Sur quarante-huit, il y en a trente-deux pour la restauration bourbonienne. Ils sont le nombre, et la garde nationale est pour eux. S'ils avaient un chef, ils seraient la victoire.

LUCIEN

Il est heureux qu'ils n'aient pas de chef !

BONAPARTE

Heureux pour qui, si je puis l'être ?

LUCIEN

Toi ?

BONAPARTE

Je n'ai qu'un mot à dire.

LUCIEN

Je ne reconnais plus mon frère.

BONAPARTE

L'Orient, alors ?

LUCIEN

Ni l'un ni l'autre. La France et la République ! La Constitution de l'an III a ton serment, citoyen général.

BONAPARTE

Ah ! oui ! La Constitution ba-be-bi-bo-bu, comme l'appelle Sieyès, parce qu'elle a été promulguée par Boissy d'Anglas, qui bégaie.

LUCIEN, fièrement,

Pardon, Bonaparte, si tu illustres notre nom, tu n'es pas seul à le porter.

BONAPARTE

Voilà bien de mon orgueil de Corses ! Vous oubliez, signor Luciano, qu'hier encore, ce nom était Italien, et que depuis le XI[e] siècle, on le prononçait Buonaparte.

LUCIEN

Là-dessus, consulte Joseph, il est le chef de la famille.

BONAPARTE

Le chef de la famille, c'est moi.

LUCIEN

Tel n'est pas l'usage en Corse. Adieu.

BONAPARTE

Reste donc. Allons, tête de chèvre ! Embrasse-moi. Tu sais bien que je t'aime. (Il l'embrasse.) Mais qui sait si la fortune ne vient pas de passer devant notre maison, et si tu ne me la fais pas manquer ! A présent, viens au théâtre Feydeau entendre Elleviou. (Lucien reste immobile et pensif.) A quoi songes-tu donc ?

LUCIEN

A cette insurrection. La Convention va se défendre, je suppose? Elle a des troupes? Qui les commande?

BONAPARTE

Le Marquis de Menou!... un monarchiste!

LUCIEN

Un monarchiste!... Va à Feydeau. Je t'y rejoindrai tout à l'heure. (Il sort précipitamment.)

BONAPARTE

Quel rêve fait-il?

SCÈNE VI

BONAPARTE, JOSÉPHINE, puis Mademoiselle AVRILLON

JOSÉPHINE

Monsieur... pardon, où ai-je la tête? citoyen, vous n'auriez pas vu mon petit chien, un carlin, à poil ras, gros comme le poing, le museau noir et écrasé? Je suis au désespoir. Il s'appelle Fortuné.

BONAPARTE

Il mérite ce nom, s'il vous appartient. Mais je ne l'ai point vu.

JOSÉPHINE, reculant.

Excusez-moi.

BONAPARTE

Ne puis-je au moins savoir qui vous êtes?

JOSÉPHINE

Il n'importe, ce me semble.

BONAPARTE

Si je retrouve le carlin, à qui le rendre? Puis, qui m'empêche de vous suivre de loin jusque chez vous et de vous faire escorte? Enfin je sais toujours ce que je tiens à savoir.

JOSÉPHINE, à part.

Mais quel homme est-ce?

BONAPARTE

Vous le voyez : il faut me dire quelque chose de vous. On ne passe plus.

JOSÉPHINE

Vous le voulez? Eh bien... (Elle tire un grain de café et le lui glisse entre les lèvres.) Croquez!... Si vous ne croquez pas, vous ne saurez rien. (Il croque le grain.) C'est fait?... Je suis marchande de café... (Elle veut s'éloigner.)

BONAPARTE

Un instant : je suis donc acquéreur. (Il lui présente des assignats.) Combien le grain?

JOSÉPHINE

Des assignats!... Puisez pour rien dans le sac ; j'y gagne encore. (Elle lui jette la pochette.) Ah!... quand va-t-elle finir, toute cette misère du pauvre monde!... J'ai

de bonnes amies au faubourg Saint-Germain, qui vivaient sur un train de cent mille livres de rentes... Elles en sont venues à échanger leurs cachemires, leurs dentelles et jusqu'à leurs bijoux contre des denrées alimentaires. Leurs bijoux, les armes de la femme, des objets de première nécessité !... Moi-même, qui m'eût dit que je vendrais un jour, au Palais-Royal, devenu le Palais-Egalité, la récolte de mes plantations ! Il est grand temps que le roi revienne, monsieur !

BONAPARTE

Vous êtes des îles ?

JOSÉPHINE

Ce n'est plus une singularité aujourd'hui. Tout Pa'is est c'éole et zézaie.

BONAPARTE

Non, il est tout autre, ce jargon d'enfant sur vos lèvres. Il s'harmonise à votre voix pénétrante... Parlez, par charité. Faites-moi l'aumône de votre voix, madame ; son timbre seul me rend heureux... Il me rappelle la caresse de la mer qui baigne les montages odorantes de mon pays... Votre parfum complète le rêve !... C'est l'arome de mon île natale.

JOSÉPHINE

Êtes-vous aussi des colonies ?

BONAPARTE

Je suis de l'île de Corse.

JOSÉPHINE

Compatriote alors de ce jeune héros à qui nous devons la reprise de Toulon, du général de Buonaparte ?

BONAPARTE

C'est lui que vous avez devant les yeux, madame.

JOSÉPHINE

Vous ? Quoi, dans cet équipage ! (Se reprenant.) Je veux dire... Mais vous n'avez pas trente ans ! Votre République est effrayante ! Est-ce qu'on va continuer à vivre avec cette rapidité ? Je vous en avertis, moi, je retourne à mon hamac de la Martinique !

BONAPARTE

Comme on vit, on aime, en un clin d'œil.

JOSÉPHINE

Et l'on n'aime pas longtemps, c'est la conséquence.

BONAPARTE

Si l'on aime jusqu'à la mort, n'est-ce pas aimer toujours ?

MADEMOISELLE AVRILLON, entre avec le carlin.

Madame, madame ; il est retrouvé, le voici.

JOSÉPHINE

Ah ! Fortuné !... Eh bien ! vilain, infidèle, vous courez le monde ! Fi ! quelle horreur ! (Elle l'embrasse.)

MADEMOISELLE AVRILLON

Madame, au lieu de le corriger, l'embrasse !... C'est trop de faiblesse. Il ne demande qu'à recommencer.

JOSÉPHINE

Voulez-vous donc que je le batte, mon meilleur ami, mon sauveur !... Oui, général, mon sauveur !... C'est à

lui que je dois de ne pas être morte de chagrin dans cette prison des Carmes, sous la Terreur. Votre camarade Hoche vous le dirait : il était mon voisin de cellule.

BONAPARTE

A la prison des Carmes, vous ?

JOSÉPHINE

Cent huit jours, enfermée là, sans air, sans lumière, presque sans aliments, séparée des miens, de mes amis, de mes enfants ; une mère, une mondaine, une créole ! Mais Fortuné m'apportait du dehors de petits billets dans son collier et je durais !... Cher Fortuné, si les monstres l'avaient soupçonné, ils me l'auraient guillotiné.

BONAPARTE, haussant les épaules.

Et vous aussi, les imbéciles !

JOSÉPHINE

Oh ! moi, je n'avais rien à craindre.

BONAPARTE

Comment ? Pourquoi ?

JOSÉPHINE

Ceci, c'est mon secret.

BONAPARTE

Est-il si difficile à deviner ? Vous êtes brave comme vous êtes belle.

JOSÉPHINE

Moi, pas du tout. J'avais très peur. Seulement... mais je ne peux pourtant pas tout vous dire sous prétexte que ma voix vous rappelle la Corse.

BONAPARTE

Vous m'avez traité de héros sans me connaître. Ai-je démérité de votre intérêt depuis que vous savez qui je suis ?

JOSÉPHINE

Je ne trouve rien à répondre. Mais n'êtes-vous point las de rester debout ? Moi, j'en suis épuisée. (Elle donne le carlin à Mlle Avrillon et elle s'assied sur le banc encadré de verdure. Mlle Avrillon s'écarte.) Asseyez-vous et tenez-vous un peu tranquille. (Bonaparte s'assied auprès d'elle.) Je ne sais s'il en est de même dans toutes les îles, mais à la Martinique, nous avons des sorciers.

BONAPARTE

En Corse aussi.

JOSÉPHINE

Mais nous, nous y croyons.

BONAPARTE

Nous de même.

JOSÉPHINE

Chez moi, ce sont les nègres qui lisent l'avenir dans la main humaine.

BONAPARTE

Chez moi, ce sont les bergers qui la déchiffrent... (Il montre le ciel) dans tous les astres que voilà !

JOSÉPHINE

L'habitation où je suis née et d'où ma bonne mère, qui vit encore, m'envoie comme elle peut, et ce qu'elle

peut, de la récolte de nos caféiers, s'appelle du joli nom de « les Trois-Ilets »... Oh ! que le ciel est transparent et doux aux Trois-Ilets, et que la vie est heureuse aux Antilles !... Lorsque j'étais gamine, là-bas, tout le monde m'adorait comme une idole. J'étais déjà très paresseuse. J'avais une cour de négrillonnes de mon âge, coiffées de foulards bariolées, qui m'escortaient partout et doublaient tous mes pas. Presque toujours elles me portaient en litière, pareilles à des cariatides de bronze, à travers les palmiers, les goyaviers, les cocotiers du domaine. Elles me berçaient, à l'ombre, avec leur babil enfantin et gazouillant ; elles m'éventaient avec la longue feuille odorante du bananier... Toute mon enfance s'est écoulée jusqu'à mon mariage à regarder voler des oiseaux de paradis d'une fleur à l'autre. J'explique ainsi que les joyaux et les pierreries me soient si nécessaires. Mais qu'est-ce que je vous dis là ?

BONAPARTE

Je vous écouterais toute ma vie.

JOSÉPHINE

Eh bien, un soir que je m'étais endormie, au crépuscule, sur le rivage de la mer, je m'éveillai, le bras glacé par une étreinte froide et visqueuse, qui me terrifia d'abord, car les serpents abondent à Fort-de-France. Mais ce n'était qu'une vieille mûlatresse, qui, profitant de mon sommeil, s'était emparée de ma main et y lisait ma bonne aventure pour amuser mes négrillonnes. Et voici ce qu'elle me prédit : « Jeune maîtresse, mariée à seize ans, en France. Pas heureuse. Puis veuve avec deux enfants. Nouveau mariage et devient alors « plus que reine ».

BONAPARTE

Il n'y a de plus que reine qu'une... impératrice !

JOSÉPHINE

Chose étrange ! pour tout le reste, la prédiction s'est réalisée de point en point. (Elle se lève.) Et voilà pourquoi j'étais tranquille aux Carmes. Tel est mon secret, citoyen général : je ne peux pas mourir avant d'avoir été « plus que reine ».

(Elle rit. Mlle Avrillon rentre.)

BONAPARTE, s'exaltant graduellement.

Tout l'oracle s'accomplira. Croyez-en quelqu'un qui subit, lui aussi, la loi d'une influence astrale et magnétique. Les bergers corses disent la vérité, comme ceux de Chaldée. Le rire de dix Voltaires ne changera rien aux destinées écrites. J'ai mon étoile. Je la connais. Elle m'apparaît toujours aux heures décisives de ma vie. C'est elle qui me conduit au bout d'un fil invisible. Elle marche là-haut devant moi comme celle des rois mages à Bethléem. Je l'ai vue pour la première fois d'une grotte, à Ajaccio. Elle allait vers la France. Je l'ai suivie. Elle brillait à Toulon et m'y a donné ma première victoire. (Il se recule et montre le firmament.) Ah ! tenez ! tenez ! regardez, madame, la voici, juste au-dessus de votre tête.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LUCIEN, MURAT

(Lucien entre, précédant un peu Murat. Joséphine s'est écartée avec Mlle Avrillon, qui est rentrée.)

LUCIEN, allant à Bonaparte.

Ah ! le voilà. Je te cherchais. (A Joséphine.) Excusez-

moi, citoyenne, je n'ai qu'un mot à dire à mon frère. Je viens de Feydeau, d'où je te ramène un camarade, ton admirateur (Il présente Murat), le citoyen Joachim Murat.

BONAPARTE

Chef d'escadrons au 21e chasseurs, homme d'action.

MURAT

Dame !... essayez-moi, mon général.

LUCIEN

Voici ce qui se passe. Menou vient de capituler avec la faction des royalistes. Il a craint de verser le sang des Parisiens. Il retire ses troupes, sans coup férir.

MURAT

Oui, il bat en retraite. D'où est-il, celui-là ?

LUCIEN

L'armée de la Convention n'a donc plus de chef... On te demande au Comité de salut public.

BONAPARTE

Moi ? Ah ! (Il regarde Joséphine, puis le ciel.)

LUCIEN

Allons, viens ! Est-ce que tu hésites ?

MURAT

On a besoin de vous, général. Barras n'est pas une épée.

BONAPARTE

C'est Barras que la Convention a choisi pour la défendre ?

LUCIEN

Oui, et il nous envoie te chercher.

BONAPARTE

Pour l'aider à sauver la République?... Ah!... Lucien!

LUCIEN

Diras-tu encore qu'elle est ingrate?... Elle te paie Toulon.

BONAPARTE

A-t-elle des canons? Où sont-ils?

MURAT

A la plaine des Sablons. Je me charge de les avoir.

BONAPARTE

Avec vos chasseurs?

MURAT

Avec eux... ou tout seul.

BONAPARTE

Alors, marchez, c'est écrit. (Il va à Joséphine.) Au revoir, madame. Qui que vous soyez, je suis sûr que nous nous reverrons. (Il sort derrière Lucien et Murat.)

JOSÉPHINE

Avrillon, c'est De Buonaparte.

MADEMOISELLE AVRILLON

Lui?

JOSÉPHINE

Qu'en dis-tu ?

MADEMOISELLE AVRILLON

Que c'est un fou et qu'il est affreux !

JOSÉPHINE

Tu crois ? (Bruit de lutte dans le Palais-Royal. Les muscadins envahissent la scène.) Mais on se bat... Sauvons-nous, mon enfant, tiens bien le chien, et : Vive le Roy !

RIDEAU

ACTE PREMIER

LE RETOUR D'ÉGYPTE

1799

Le salon de l'hôtel Chantereine, rue de la Victoire, le 24 vendémiaire de l'an VIII. Le salon du rez-de-chaussée dans sa disposition historique. A gauche, la grande cheminée, entre la croisée, qui descend jusqu'au parquet, et la porte vitrée donnant sur le jardin. Au fond, une baie sur la salle à manger, en profondeur. A droite, en pan coupé, l'escalier tournant qui conduit à la chambre à coucher au premier étage. A l'avant de cet escalier, à droite, la porte en tenture du boudoir de Joséphine. De hauts miroirs en pied, dans tous les espaces vides, encadrant tout le boudoir. Au premier plan, près du boudoir, un guéridon très en désordre sur lequel s'entassent cent objets divers. Sur la cheminée se dresse le carlin empaillé.

SCÈNE PREMIÈRE

TALLEYRAND en scène, JOSÉPHINE
et MADEMOISELLE AVRILLON, dans la coulisse,
soit dans le boudoir de Joséphine.

TALLEYRAND, à la porte du boudoir.

Madame la générale, m'oubliez-vous dans votre atelier des Grâces?

JOSÉPHINE, de l'intérieur.

Patience, monseigneur. Les couturières ont déjà fini ; Avrillon, achève de m'épingler. Je ne veux vous apparaître qu'entièrement costumée. On vous traite en expert. Chiffonnez en attendant. (Talleyrand s'assied dans une pose diplomatique... Un silence.) Mais nous pouvons causer. J'entends très bien de mon boudoir. Quelles nouvelles ?

TALLEYRAND

C'est ici, rue Chantereine, pardon, de la Victoire, que l'Europe vient en prendre.

JOSÉPHINE, même jeu.

Je ne sais rien. Que disent les gazettes ?

TALLEYRAND, prenant un journal.

Les gazettes disent unanimement, madame, que nous sommes au 24 vendémiaire de l'an VIII, quartidi de la troisième décade. Le saint du jour est l'amaryllis. (Une pendule sonne un coup.) Et voici votre pendule qui sonne la demie de dix heures du soir.

JOSÉPHINE, même jeu.

Tout cela n'est pas grave.

TALLEYRAND

J'y vois toutefois cette conséquence, de rapprocher d'un jour le retour... menaçant... de votre illustre possesseur.

JOSÉPHINE

Menaçant, pour qui ?

TALLEYRAND

Mais... pour vos adorateurs, madame.

JOSÉPHINE, même jeu.

Ah bon, de l'ancien style. Cela repose ! Mon premier mari parlait ainsi.

TALLEYRAND

Le second se rattrape sur les lettres.

JOSÉPHINE, même jeu.

Autrefois, oui, et surtout quand il était en Italie, mais pas depuis cette campagne d'Égypte. Je sais bien qu'il y a la mer et que les croisières anglaises n'interceptent pas que les correspondances officielles... Mais à présent, il est en France. Voici juste une semaine qu'il a débarqué à Fréjus, dit-on.

TALLEYRAND

Exactement le 17 vendémiaire, fête de la citrouille, après une odyssée de quarante-huit jours qui passe en périls celle d'Ulysse. Il ne doit plus être bien loin d'Ithaque.

JOSÉPHINE

Eh bien, je n'ai aucun courrier à ce sujet.

TALLEYRAND

Vous n'en êtes pas inquiète, au moins ?

JOSÉPHINE

Inquiète, de Bonaparte ? Ce serait m'y prendre un peu tard. Je ne l'attends jamais et l'espère toujours.

TALLEYRAND

Si je calcule bien, et je m'en pique, il y aura tout à l'heure dix-sept mois et sept jours que vous vivez sevrée de la présence réelle du jeune dieu.

JOSÉPHINE

Ne m'en parlez pas. Ce n'est pas être mariée.

TALLEYRAND

C'est être veuve.

JOSÉPHINE

Mon Dieu, oui !

TALLEYRAND

Et veuve... sans le plaisir !

JOSÉPHINE

Vous dites ? (Elle passe la tête entre les tentures.)

TALLEYRAND

Ah ! ah ! ah ! J'ai donc obtenu votre radieux visage. C'est de quoi vivre, car je me mourais derrière ce voile du temple !... Mais quelle coiffure étincelante !... Dieu me pardonne, un diadème !... Déjà ?

JOSÉPHINE

Il est indispensable au déguisement. Je me costume en reine, pour ce bal chez Barras. Voilà tout mon effet de surprise perdu pour une impertinence... au moins devinez quelle est la reine... Quoi ! vous ne devinez pas quelle est la reine, un savant tel que vous ?

TALLEYRAND

Oh !... de l'Institut seulement !... Il y faudrait un bout de bras...

JOSÉPHINE

Voici le bout de bras. (Elle passe un bras encerclé d'un serpent de pierreries.) Eh bien ?

TALLEYRAND, lui baisant la main.

Eh bien, madame, c'est le vôtre.

JOSÉPHINE

Ah ! le libertin ! Il me détaille !... (Elle rentre derrière les tentures.) Avrillon, au rideau !.. (Les tentures s'écartent ; elle apparaît vêtue en Cléopâtre.) Voilà !

TALLEYRAND

Cléopâtre, reine d'Égypte !.. Faites-moi l'honneur de croire que je m'en doutais.

JOSÉPHINE

Oh ! c'est amusant, la toilette !... A présent la parole est à la critique.

TALLEYRAND

Vous la voyez muselée par l'admiration.

JOSÉPHINE

Alors, c'est vraiment bien ?

TALLEYRAND

C'est mieux que bien, c'est... téméraire !

JOSÉPHINE

Que voulez-vous dire ?

TALLEYRAND

Voici. Dans une fête républicaine ordinaire, où il y a

des régicides, vous étaler en reine, c'est déjà brave comme du... Beauharnais!.. Mais à un bal du Directoire, le dernier peut-être de la Constitution de l'an III, les défier en reine... d'Égypte... c'est du Bonaparte.

JOSÉPHINE

L'Égypte est à la mode. Qu'est-ce que j'y risque?

TALLEYRAND

Deux têtes, plus une, la mienne, si vous voulez.

JOSÉPHINE

Le choix du costume est donc une imprudence?

TALLEYRAND

A moins que le héros national n'arrive ce soir dans sa bonne capitale.

JOSÉPHINE

Mais, mon ami, il ne peut y être. De Fréjus à Paris, le parcours est de dix journées pleines en poste. On ne va pas plus vite.

TALLEYRAND

Si!... L'aigle, madame.

JOSÉPHINE

J'aurais une lettre, voyons. (Silence de Talleyrand.) Vous m'effrayez... Est-ce qu'il est à Paris?

TALLEYRAND

Il serait ici.

JOSÉPHINE

Je le pense.

TALLEYRAND

Mais il n'est guère que onze heures encore.

JOSÉPHINE

Ah çà! qu'est-ce que vous avez donc ce soir, monsieur de Talleyrand? Je vous trouve avec moi d'un... plénipotentiaire!

TALLEYRAND

Oh!... oh! c'est affreux ce que vous me dites là!... Que Votre Majesté Égyptienne épargne au moins un ex-ministre des Relations Extérieures mis à pied par une République.

JOSÉPHINE

Alors... tenez-nous les épingles. (Elle lui met une pelote d'épingles entre les mains. A Mlle Avrillon.) Avrillon, la revue, entre les glaces. (Elle se place au centre, entre les glaces du boudoir. Mlle Avrillon achève de la parer. Talleyrand tient la pelote.)

TALLEYRAND

Je ne sais rien de plus galant que ces salles tout en miroirs où l'image se répercute à l'infini. J'en ferai mettre chez moi, rue du Bac.

JOSÉPHINE

Pour la belle Mme Grand?

TALLEYRAND

Surtout. Elle est aussi... créole.

JOSÉPHINE

C'est piquant, mais l'idée des glaces n'est pas de moi.

TALLEYRAND

Elle est de Louis XIV, d'abord, à Versailles. Puis la Régence la lui a reprise, à des fins plus intimes.

JOSÉPHINE

Du temps de Mme Talma, ce jeu de reflets n'existait pas dans l'hôtel. C'est Bonaparte qui l'y a disposé quand il me l'acheta pour notre mariage.

TALLEYRAND

C'est ainsi qu'un vainqueur est victorieux même de l'absence. Quand il vous revient, c'est cent mille fois, et le temps perdu est regagné. Le petit miroir du Palais-Royal a grandi, lui aussi. Ce sera de l'histoire, madame.

JOSÉPHINE

Vous en serez, monseigneur. C'est vous qui nous avez mariés, en somme.

TALLEYRAND

Moi ?... Ah ! non, par exemple !

JOSÉPHINE

Comment non ?

TALLEYRAND

Le seul crime que mes meilleurs ennemis n'aient encore pu m'imputer raisonnablement, c'est d'avoir commis un mariage.

JOSÉPHINE

Il n'en reste pas moins avéré que, sans notre rencontre au Palais-Royal, à votre retour d'Amérique, je

serais encore veuve, plaisir compris, et royaliste ! (A Mlle Avrillon.) Est-ce vrai, Avrillon ?

TALLEYRAND, posant la pelote.

Mademoiselle, je vous adjure de sauver ma mémoire, calomniée par anticipation.

MADEMOISELLE AVRILLON

Excellence, tout ce qu'il m'est permis de dire sans mentir, c'est que la veille encore du mariage de ma bonne maîtresse, nous en étions toutes les deux... inconsolables.

TALLEYRAND

Un instant, confrontons les dates. La mésalliance est du 9 mars 1796, 17 ventôse, cerfeuil, de l'an IV. Ma consultation du miroir est du 3 octobre 1795, soit de cinq mois auparavant, 12 vendémiaire, et la fleur du jour n'était rien moins que l'immortelle. Je n'accepte de votre martyre que les cinq mois, les cinq jolis mois de prolégomènes.

JOSÉPHINE

Ah ! mon ami, j'avais deux enfants à nourrir !

TALLEYRAND

Et vous n'aviez plus de café à vendre !

JOSÉPHINE

Je ne regrette rien au moins. Quelle femme ne m'envie le nom que je porte ! Il faudrait être folle pour ne pas en être fière. Je connais mieux que personne tout le réel génie de mon petit Corse. En outre, j'ai le destin de lui porter bonheur. Mais enfin un bal n'est

qu'un bal, et ses sœurs s'amusent plus que moi ! (Un roulement de voiture.) Ah ! mon Dieu, une voiture à la porte !

TALLEYRAND

Oui.

JOSÉPHINE

Mais qui est-ce ?... Je n'attends personne.

TALLEYRAND

Je me retire.

JOSÉPHINE

Restez, au contraire. Vois donc, mon Avrillon, vois toi-même.

(Mlle Avrillon sort par le fond.)

TALLEYRAND

Madame...

JOSÉPHINE

Chut donc. (Elle écoute et rit.) Bon, ce n'est que Junot. C'est ce brave Junot, veux-je dire... Vous savez qu'il est général. Il a gagné une très belle bataille, lui aussi.

TALLEYRAND

A Nazareth, oui. C'est contagieux.

MADEMOISELLE AVRILLON, elle rentre.

Madame...

JOSÉPHINE

Je sais, j'ai reconnu sa voix. Mais il est trop tard... ou trop tôt... Dis-lui que Bonaparte n'est pas encore arrivé et que je m'habille... Non, prie-le d'attendre... Enfin je ne sais plus... Dis-lui ce que tu voudras.

(Mlle Avrillon sort. A Talleyrand.) C'est vous aussi qui me faites perdre la tête !

TALLEYRAND

Moi ? Décidément je suis mal en cour aujourd'hui.

JOSÉPHINE

Voyons... Dois-je aller à ce bal, ou non ?

TALLEYRAND

Avant de brûler nos vaisseaux, une question s'impose, vous permettez ?... Elle est délicate... Votre mari n'est pas jaloux au moins ?

JOSÉPHINE

Ah Dieu, s'il l'est !... A faire pâlir le nègre de Venise dont M. Ducis nous a tracé l'épouvantable portrait !

TALLEYRAND

D'après Shakespeare. Les Anglais ont le goût de l'hyperbolique. Othello est apocryphe... On n'a point d'oreillers à Venise.

JOSÉPHINE

Vous avez tort de railler, il dépasse le nègre ! Je ne m'en ouvre qu'à vous parce que vous avez été prêtre, et qu'on a beau faire, cela inspire toujours un peu confiance aux femmes... Tenez, monseigneur, en Italie, puisque nous y sommes, pendant cette campagne qu'il m'a fallu suivre, en pleine lune de miel, il me traînait dans les fourgons, comme une esclave !... Il n'y manquait que les chaînes aux pieds et les anneaux aux bras !

TALLEYRAND, regardant ses parures.

Horreur ! je les y vois encore...

JOSÉPHINE

Pas du tout, ce n'est pas lui qui m'a donné ces pierreries dont ses méchantes sœurs enragent ! C'est le saint-père d'abord, et puis les républiques Cisalpines. Pouvais-je les refuser ? Les eussiez-vous laissées, vous ?

TALLEYRAND

Moi, moins que personne.

JOSÉPHINE

M'ont-elles empêchée d'être pendant un an, dans cette soldatesque, la femme la plus tourmentée, véhiculée, brouettée, circulante... une cantinière ! Et j'ai l'horreur du mouvement ! S'il est jaloux ! Voulez-vous un fait ? Vous savez que c'est en Italie que j'ai perdu mon pauvre Fortuné ?

TALLEYRAND

J'ai eu l'honneur en entrant de saluer sa statue.

JOSÉPHINE

Sa statue ? Mais c'est lui-même, le cher petit, embaumé par M. Cuvier, votre éminent collègue à l'Institut.

TALLEYRAND

J'ai donc eu l'honneur de saluer sa momie.

JOSÉPHINE

Fortuné couchait sur mon lit. Croiriez-vous que cela exaspérait Bonaparte ?

TALLEYRAND

Oui, madame.

JOSÉPHINE

Vous êtes bête, Talleyrand!

MADEMOISELLE AVRILLON rentre.

Madame?

JOSÉPHINE

Junot, c'est vrai, je n'y songeais plus. Fais entrer.

SCÈNE II

LES MÊMES, JUNOT en général de brigade.

JOSÉPHINE, à Junot.

Vous m'excusez, général?

JUNOT

Ah! A la bonne heure, vous ne voulez pas, comme on dit, qu'il en guérisse! L'idée du costume égyptien est charmante! (A Talleyrand.) Excellence.

JOSÉPHINE

Mais quoi vous amène à pareille heure?

JUNOT

Je viens de la Malmaison. Je pensais qu'il y descendrait d'abord puisque vous l'attendiez. Personne. C'était donc ici qu'il fallait être, c'est tout. Y a-t-il des ordres particuliers pour moi? Je n'ai rien eu par ce courrier.

JOSÉPHINE

Quel courrier ?

JUNOT

Celui de Valence, le courrier du 20, soit d'il y a quatre jours, le dernier enfin. Croiriez-vous qu'il m'a omis dans ses instructions au président des Cinq-Cents ?

JOSÉPHINE

Lucien a des instructions de Bonaparte, par lettre ?

JUNOT

Joseph aussi.

JOSÉPHINE

Depuis Fréjus ?

JUNOT

Par ce même courrier de Valence.

JOSÉPHINE

Et ses sœurs ?

JUNOT

Il les aime trop pour les négliger.

JOSÉPHINE

Et moi rien ! Alors, c'est moi qu'il n'aime plus !... Ah ! la méchante famille de Corses !... Votre bras, monsieur le Comte, je vais au bal. La voiture, Avrillon.

JUNOT

Au bal... ce soir... vous ?

JOSÉPHINE

Pourquoi m'en priverais-je? Je n'ai pas reçu de lettre, moi. Je ne suis pas avisée du retour de mon mari!

TALLEYRAND

Pénélope ne l'était pas non plus, madame.

JOSÉPHINE

Est-ce qu'il veut me surprendre?

TALLEYRAND

On peut en craindre au moins la comédie.

JOSÉPHINE

Ah! par exemple! Avrillon, toutes les portes et les armoires ouvertes et les clefs sur tous les tiroirs... Qu'il entre, je m'en vais. Vous lui direz, s'il me demande, que sa Joséphine est aux Antilles. Il saura ce que cela veut dire.

TALLEYRAND

Avec ou sans vos enfants, chère amie?

JOSÉPHINE, revenant

Oh! c'est qu'il est capable de les garder, le monstre!

TALLEYRAND

Il les aime en père à présent.

JUNOT

Eugène est son aide de camp.

JOSÉPHINE

Tirez-moi de là, Talleyrand. C'est votre métier!

TALLEYRAND

Diplomatiquement... il n'y a qu'un moyen, ce serait de l'attendre au coin du feu.

JOSÉPHINE

Impossible, mon ami. Et ma toilette ?...

TALLEYRAND

En effet ! Je n'y pensais pas !

JOSÉPHINE, à Junot.

Tenez, c'est Pauline, votre idole, et l'autre peste de Caroline qui veulent m'aliéner Bonaparte. Elles lui ont écrit en Égypte les pires horreurs sur mon compte... Voilà qu'il les croit, l'ingrat !... Je leur conseille de médire des autres, ça leur va bien... Quels crimes ai-je commis pendant son absence ? J'aime le plaisir et, quand je ne ris pas, je m'ennuie. Il le savait en m'épousant. On me fait la cour ? A Paris on la fait aux plus laides et aux plus obscures. Devais-je m'enfermer dans un couvent ou me mettre au lit dix-sept mois pour l'attendre ? L'a-t-il fait, lui, au Caire ? Jurez-moi donc, vous, Junot, qui en revenez, que mon jaloux m'est resté fidèle au pays des almées... Alors, à quoi se résument-elles, les accusations de sa famille ? Je préfère les petits théâtres aux grands et Brunet qui m'amuse à Talma que je révère. Il m'a prescrit la tragédie, c'est vrai... Mais j'y vais... Oh ! « Rodogune ! »

TALLEYRAND

Un demi-deuil.

JOSÉPHINE

Non, mais pour qu'ils me persécutent de la sorte, dites-moi ce que je leur ai fait, à tous ces Bonaparte ?

TALLEYRAND

Leur fortune.

JOSÉPHINE

Qu'ils la gardent. Bonsoir... On ne surprend pas sa femme dans notre monde. Avrillon, ma pelisse. (Elle rentre dans le boudoir.)

SCÈNE III

TALLEYRAND, JUNOT

TALLEYRAND

Jeune homme, il n'y a que les créoles !

JUNOT

Excellence, si vous lui portez de l'intérêt, ne la laissez pas courir à sa perte. En Égypte, devant nous, en plein état-major, il parlait hautement de divorce.

TALLEYRAND

Le divorce n'est pas dans nos lois.

JUNOT, esquissant un tour de sabre.

Si vous croyez que ça nous gêne !

TALLEYRAND

Je le sais de taille à nous en enrichir, mais pas encore ;

elle lui fait toujours honneur et elle lui reste trop utile.

JUNOT

Utile, quel mot!

TALLEYRAND

La bonne Joséphine est populaire. C'est à travers la femme aimée que la France admire ses grands hommes.

JUNOT

Et par leurs enfants qu'elle s'y attache. Or, ils n'en ont pas l'un de l'autre.

TALLEYRAND

Va-t-on si vite? Alors vous avez raison, il y a péril, mais pour tout le monde... (Il va au boudoir.) Madame la Générale...

MADEMOISELLE AVRILLON, sortant du boudoir.

Madame vient de partir.

JUNOT

Ah! l'imprudente!

TALLEYRAND

Je vais tâcher de vous la renvoyer... Comme elle a pour trois cent mille francs de diamants sur le corps à étaler devant des rivales, ce sera peut-être un peu dur... Mais le divorce, diable! Oh! pas encore!... (Il sort.)

JUNOT

Le jour de son retour... la veille d'un coup d'État, au

bal chez Barras, elle !... C'est impossible. Il y a mot d'ordre. Il est ici.

SCÈNE IV

JUNOT, MADEMOISELLE AVRILLON,
puis ROUSTAN

JUNOT

Mademoiselle, si c'est une consigne, elle n'est pas pour Junot. Il est là-haut dans sa chambre ?

MADEMOISELLE AVRILLON

Mais non, général, je vous jure. D'ailleurs voyez vous-même.

JUNOT

Vous permettez.

ROUSTAN, entrant.

Bonzou.

AVRILLON, avec un cri.

Ah ! les Turcs !

ROUSTAN, riant de ses trente-deux dents.

Moi pas Turc, moi libre, moi noble, moi Mameluck. (Avrillon se cache derrière la tapisserie.) Paris très grand, pas chaud, femmes zolies.

AVRILLON, derrière le rideau.

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

ROUSTAN

Amours, touzours ! (Il s'avance vers elle.)

AVRILLON

Mais il est tout en sabres!... Au secours !

JUNOT, paraissant en haut de l'escalier.

Qu'y a-t-il ? (Reconnaissant Roustan.) C'est toi ?

ROUSTAN, salut militaire.

Zénéral Zounot, bonzou.

JUNOT

N'ayez donc pas peur, mademoiselle. (Il descend l'escalier.) Il ne mord pas, malgré ses dents de jeune chacal. C'est le brave Roustan, le Mameluck de Bonaparte. (A Roustan.) Il vient alors ! Il est là ?

ROUSTAN, montrant le jardin.

Oui, zardin, avec son frère Loussien, ensemble.

JUNOT, un pas vers le jardin.

Je vais donc le voir.

ROUSTAN, vivement.

Non, reste. Méchant, colère terrible.

SCÈNE V

LES MÊMES, BONAPARTE, LUCIEN

BONAPARTE, il entre le premier, s'arrête, embrasse d'un coup d'œil l'appartement, en silence, puis va à Mlle Avrillon.

C'est vous ? Votre maitresse, où est-elle ? Je le sais,

au bal !... Allez l'y rejoindre et restez-y... Je fais maison nette. (Mlle Avrillon s'enfuit terrifiée. A Junot.) Te voilà, toi ? Tu m'attends, au moins... Tu es là !... Va. Laisse-nous.

JUNOT

Mon général...

BONAPARTE, impatienté.

Va donc !...

JUNOT

Bah ! je lui pardonne, il a bonne mine ! (Il sort).

BONAPARTE, à Roustan.

Toi, là, derrière cette porte. Personne n'entre. Tu entends, je dis : personne.

SCÈNE VI

BONAPARTE, LUCIEN, puis JOSÉPHINE et ROUSTAN

BONAPARTE

Eh bien, tu l'as vue au fond de cette voiture ? Elle courait au plaisir, en grande toilette !

LUCIEN

Oui.

BONAPARTE

Chez un amant peut-être !... Ainsi c'est vrai, voilà la

vie qu'elle menait !... Mes sœurs ont bien fait de me l'écrire, c'était leur devoir.... Donc elle ne m'aime pas ! Je le savais. Elle ne m'a jamais aimé !... Et toi, qu'est-ce que tu dis ?

LUCIEN

Rien.

BONAPARTE

Et c'est clair. Pendant que je lui conquérais le monde, elle me trahissait pour un bellâtre.

LUCIEN

Ai-je dit cela?... Parlons de notre affaire, veux-tu? Elle est assez grave pour prendre le pas sur une question de ménage. Je te le répète, tu peux, tout de suite, au débotté, jeter à l'égout ce ramassis de satrapes et de concussionnaires qui déshonorent la République. Tout est prêt, mais il fallait que tu revinsses, c'est pourquoi je t'ai rappelé. Te voici, marchons.

BONAPARTE

Je n'aurais pas dû rentrer dans cette maison. J'y ai été trop heureux. Elle est encore pleine de mon bonheur.

LUCIEN

Sortons-en.

BONAPARTE

Elle me reprend. Je ne peux déjà plus.

LUCIEN

Est-ce à toi qu'il faut crier courage? Allons, viens chez Sieyès. Le rendez-vous est là. Tous les généraux

s'y trouvent et t'y attendent. Il n'y manque que le vieux Jourdan, et, bien entendu, Bernadotte. Moreau lui-même est des nôtres. Moi, je tiens les Cinq-Cents et pour le reste j'ai mis des Corses partout. Demain, ce Directoire sera balayé de l'histoire de France... Tu ne m'écoutes même pas !

BONAPARTE

Ah Lucien ! Toi, tu as une bonne femme... des enfants !... On t'aime !... (Il tourne comme environné par les glaces.)

LUCIEN

Pour cette créature !

BONAPARTE, se dressant.

C'est vrai alors ?

LUCIEN

Tu sais que je n'ai jamais approuvé ce mariage. Cette aristocrate n'était pas celle qu'il te fallait.

BONAPARTE

Oui, elle me méprise. Un petit général de sans-culottes, quelle espèce !... Son Beauharnais était vicomte !... Ce Barras est né, lui aussi. Ils en sont restés là, ces nobles !... Je les jetterai tous dans des culs-de-basse-fosse... Je les ferai fusiller les uns après les autres par mes grenadiers !... Donne-moi la main. Je souffre. La guerre tarit trop la source des larmes.

LUCIEN

Malheureux, comme tu l'aimes encore !

BONAPARTE

Non, non, tout va changer. D'abord le divorce, un divorce public, éclatant, exemplaire. Et s'il n'est pas dans les lois, je l'y ferai mettre !... j'ai aussi des légistes, j'en ramène d'Orient.

LUCIEN

Commençons par le commencement. Viens chez Sieyès.

BONAPARTE

Allons. (Il va pour sortir et aperçoit le petit carlin empaillé.) Toi, stupide bête ! Voilà ce qu'elles aiment, voilà ! (Il jette le chien violemment.)

LUCIEN

Tout cela est loin. Arrache-toi d'ici.

BONAPARTE

Oui, oui, je viens. (Il va au boudoir, en soulève la tenture, et peu à peu il y entre comme fasciné. A ce moment on entend un bruit de voix dans la coulisse, c'est Roustan qui veut barrer la porte à Joséphine.)

ROUSTAN, au fond.

Toi pas passir. Ordre de Bounaberdi.

JOSÉPHINE, dans la coulisse.

L'ordre n'est pas pour moi.

LUCIEN

Elle ! s'il la voit, tout est perdu. (Il va au fond.)

BONAPARTE, sortant du boudoir.

Qu'est-ce ?

ROUSTAN, au fond

Bounaberdi fusiller. Toi pas passir.

JOSÉPHINE, dans la coulisse.

Je suis la reine d'Égypte.

BONAPARTE

Cette voix... Oh ! cette voix !

LUCIEN

Vite, monte là-haut, dans ta chambre, et enferme-toi... Va.

(Bonaparte monte l'escalier poussé par Lucien.)

BONAPARTE, du haut de l'escalier.

Oui, tu as raison... Je ne pourrais plus. Adieu, Joséphine. (Il s'enferme.)

JOSÉPHINE

Place donc à Cléopâtre... (Elle entre. A Lucien.) Ah ! c'est vous, mon cher beau-frère. Talleyrand m'a parlé de divorce. Je viens en traiter avec Bonaparte. Je ne vous retiens pas chez moi.

LUCIEN, à part.

Ce n'est pas encore pour cette fois. Allons ! Elle est trop belle. (Il sort.)

SCÈNE VII

JOSÉPHINE, BONAPARTE, dans sa chambre.

JOSÉPHINE

Mon ami, c'est moi, me voici, j'ai quitté ce bal pour

accourir. Où donc es-tu ?... Tu te caches ? Quel est ce jeu ?... N'as-tu point quelque hâte d'embrasser ta Joséphine ?... N'est-il vraiment plus là ? Non. (Bruit de verrous à la chambre. Elle heurte le carlin.) Oh !... Fortuné... Encore jaloux pourtant !... Ah ! là-haut... Alors tu ne veux pas me voir ? Tu as de l'humeur contre moi, des griefs, oui, je sais, on t'a écrit... Ta famille ! Elle me déteste... Si tu veux, je puis te rendre compte jour par jour de mes visites, de mes réceptions, de mes dépenses... (Elle va à l'escalier.) Bonaparte... mon tendre ami... ce n'est pas sérieux ? Descends... Je monte alors. (Elle monte l'escalier et heurte à la porte.) Ouvre donc... Pourquoi ne veux-tu pas ouvrir ?... Je te vois à travers la porte... Je t'entends soupirer... tu souffres... c'est ridicule... Mais qu'est-ce donc qu'elles ont pu te raconter ?... Je suis sûre que si tu me voyais seulement dans la robe que j'ai, tu jurerais que je ne pense qu'à toi... C'est une robe égyptienne... Je l'ai commandée exprès pour ton retour... J'avais si peur de ne pas l'avoir !... Regarde-la par le petit trou de la serrure. Te plaît-elle ?... Ce que tu vois briller sur ma poitrine, là, c'est ton scarabée... le scarabée que tu m'as envoyé de là-bas, tu sais bien, l'amulette, qui porte bonheur... qui porte bonheur... qui porte bon... (Silence.) Quoi ! pas un mot ? Tu ne m'aimes plus... Oh ! on me l'avait écrit, à moi aussi... Mais moi, je ne l'avais pas cru... Voilà la différence... C'est fini alors ? Ta famille l'emporte. Pauline va être bien contente !... Et Caroline donc ! C'est à qui des deux a été la plus méchante avec moi. Tu ne l'aurais pas supporté... Ah ! tu as remué ! Un petit effort... Pousse déjà le verrou... Non ? Est-il possible d'être jaloux à ce degré ?... Tu en tomberas malade, et moi, j'en mourrai !... (Elle redescend l'escalier.) Allons, mon ami, puisque tu le désires, je vais m'en aller... (La porte remue.

Elle commence à ôter ses parures.) Tu me hais maintenant, il est inutile en effet de m'entendre... Je ne me justifierai pas... Quittons-nous... Tu divorceras, comme ta famille l'exige, tu prendras une autre femme, qu'elle te choisira, et moi, je m'en retournerai là-bas, aux Trois-Ilets, retrouver ma négresse, avec Hortense et Eugène !... (La porte s'ouvre. Bonaparte apparaît tête nue et bouleversé. Elle continue sans le regarder.) Pourtant, ils ne t'ont rien fait, eux, Hortense et Eugène, et tu disais tant les chérir ! Il est vrai qu'à moi-même tu m'as juré cent fois que tu m'aimais ! (Bonaparte descend l'escalier et se rapproche d'elle peu à peu. Elle achève son soliloque la voix mouillée de larmes.) Adieu, mon ami... Sois heureux avec une autre... Adieu, Bonaparte... Adieu, Napoleone.

BONAPARTE, il l'étreint.

Oh ! ne pleure pas...

JOSÉPHINE

Non, laisse...

BONAPARTE

Depuis que tu gémis à cette porte, avec ta voix de tourterelle, pourquoi n'as-tu pas dit une seule fois que tu m'aimais ?

JOSEPHINE

Mais je te l'ai dit... j'ai dû te le dire.

BONAPARTE

Ne mens pas. Je t'aime, moi, c'est assez ! Va, tu le seras, plus que reine ! Tu l'es déjà !

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

LA PARTIE DE BARRES

1804

A la Malmaison, en 1804, l'un des derniers jours du Consulat à vie. — Le parc du château. — La scène figure un carrefour central où aboutissent diverses allées profondes, avec leur décoration de vases et de statues. — On aperçoit au fond, la vaste pelouse, coupée de ruisselets, et dominée par le petit Temple à Éros où se donnaient les parties de barres, et, plus loin, le château de la Malmaison éclairé par le soleil. — Ce fond est un peu masqué par un pont rustique, praticable, décoré de deux obélisques de granit rouge, et donnant accès sur la scène. — A droite et à gauche, des bancs de verdure et des sièges mobiles.

SCÈNE PREMIÈRE

LŒTITIA, TALLEYRAND, PAULINE, CAROLINE JUNOT, MURAT

LŒTITIA, elle vient de la gauche, escortée de ses deux filles Caroline et Pauline. — Talleyrand les suit.

Là, sur ce banc, je serai bien. Merci, Paulette, merci, Caroline. Allez vous amuser, mes enfants, M. de Talleyrand me tiendra compagnie. Les vieilles femmes et les diplomates sont faits pour s'entendre.

CAROLINE, à Talleyrand.

Vous avez de la chance tous les deux d'être exemptés de la corvée du jeu de barres !

TALLEYRAND, montrant son pied bot.

Pour moi, je n'en dois le privilège qu'à... la nature. Si vous me l'enviez, madame Murat, échangeons nos jambes.

LŒTITIA

Sans mes cinquante-quatre ans on me verrait sur la pelouse. J'ai bien aimé courir ! En Corse, je ne le cédais à personne pour la vitesse, votre oncle Fesch vous le dirait ! Tu n'as que vingt-deux ans, toi, Caroline.

PAULINE

Et moi, que vingt-quatre, et Borghèse ne me défend pas de voltiger !... Mais il y a des jeux plus drôles que les barres ! Sans compter que Bonaparte y triche d'une façon révoltante ! Il n'accorde jamais qu'il soit pris ni vaincu !

TALLEYRAND

Le manque d'habitude, madame.

CAROLINE

Je croyais bien qu'on en avait fini avec ces illustres et insupportables parties de barres de la Malmaison ! La stupeur a été générale lorsque après le déjeuner le Premier Consul a été pris d'un regain pour un divertissement depuis longtemps délaissé. « Tout le monde jouera », a-t-il ordonné, « et sans exception », a-t-il ajouté en regardant Joséphine.

TALLEYRAND, *feignant un lapsus.*

Et qu'a répondu l'impératrice ?

CAROLINE

Vous dites ?

TALLEYRAND

Je demande si la femme du Premier Consul...

CAROLINE

Pardon, vous avez dit : l'impératrice.

PAULINE

Oui, oui, vous l'avez dit. Je l'ai parfaitement entendu.

CAROLINE

Dieu merci, elle ne l'est pas encore !

PAULINE

Ah ! non, elle ne l'est pas ! nous ne le voulons pas, monsieur de Talleyrand, vous entendez.

CAROLINE

Nous saurons bien, Murat et moi, empêcher ce scandale ! n'est-ce pas, maman ?

PAULINE

On croit que nous n'osons pas tenir tête à Bonaparte ! D'abord il nous aime !

CAROLINE

Et il ne l'aime plus.

PAULINE

Il y a beau temps qu'il a assez d'elle ! Il a des maîtresses qui le prouvent.

CAROLINE

Une femme qui, en huit ans n'a pas trouvé le moyen de lui donner un enfant ! Je ne suis mariée que depuis quatre ans, et j'en ai trois de Murat, qui n'est pourtant que général !

TALLEYRAND

Vous voulez dire...

PAULINE, coupant la parole à Talleyrand.

Moi, je n'en ai pas eu de Leclerc... heureusement, ni de Borghèse... parce que je n'y tiens pas... pour le moment... Mais si, pour l'empêcher d'être impératrice, on veut que je me sacrifie... j'en rendrai à la mère Gigogne.

(Junot et Murat entrent en courant.)

LŒTITIA

Allons, mes filles, on vient.

JUNOT, à Pauline.

A quoi pensez-vous donc, mesdames ? La partie bat son plein. Le Premier Consul nous envoie vous chercher.

MURAT, à Caroline.

Viens voir ce spectacle, ma chère. Elle court comme à quinze ans, et presque aussi vite que sa fille.

CAROLINE

Qui ?

MURAT

Mais la créole !

(Junot et Pauline, Murat et Caroline sortent.)

SCÈNE II

LŒTITIA, TALLEYRAND

LŒTITIA

Excusez-les, monsieur le Ministre. Elles ne peuvent se contenir devant personne. Elles me font honte. Ce sont de mes chèvres de Corse qui dévastent tout, mangent tout et vont toujours !... Mais je suis obligée de reconnaître que vous avez prononcé le mot : impératrice. Un lapsus !

TALLEYRAND

Il serait le premier de ma carrière, madame.

LŒTITIA

Quoi ? Ma bru impératrice ? Des Turcs, alors ?

TALLEYRAND

Des heureux Français ! Le Premier Consul attend aujourd'hui même, ici, la députation des deux corps d'État chargés de lui offrir le sceptre impérial.

LŒTITIA

Vous en êtes sûr ?

TALLEYRAND

C'est moi qui dois porter la parole.

LŒTITIA

Mais il joue aux barres !

TALLEYRAND

Et cela me rassure. Il acceptera. L'histoire romaine abonde en traits de ce caractère. A force de lire Plutarque on devient un héros de Plutarque soi-même.

LŒTITIA

Mon « Napolione » empereur?... Je ne suis qu'une pauvre bonne femme de mère; mais si vous l'aimez empêchez ça! (Elle tire un rosaire.) Sainte Madone!... Empereur, à présent!... D'où nous viennent ces enfants-là?

TALLEYRAND

Autant qu'il me souvient de ce que j'enseignais jadis, ils viennent de celui qui jette les grands hommes sur la terre.

LŒTITIA

Basta, basta! La corde est trop tirée, le chanvre s'use!... (Elle secoue la tête.) Povera Lœtitia, tu reverras les jours de Marseille! Nous repartons pour la misère!

TALLEYRAND

La misère, je crois que c'est beaucoup dire!

LŒTITIA

Non, il perd la tête. Les sottises commencent.

TALLEYRAND, tirant sa montre.

Vous avez encore cinquante-cinq minutes pour le lui dire.

LŒTITIA

Moi? Il m'exilerait!... Enfant déjà, il ne tolérait

aucune observation, sur rien. Sa mère est pourtant ce qu'il aime le plus au monde ! Il voulait tout mener, tout commander, tout faire et dicter sa loi ! Lorsque je le regardais à la dérobée, il me faisait peur. Il avait l'air de voir des choses au travers des montagnes !... Sa sœur Élisa lui disait : « Espères-tu détacher l'île avec ton petit couteau et la traîner sur la mer, jusqu'à Paris, à la nage ? » Il riait, mais au fond il s'en croyait capable ? Quelle calamité, mon bon monsieur, qu'un pareil enfant dans une famille !

TALLEYRAND

Les nations s'en accommodent.

LŒTITIA

Voilà pourquoi, chez nous, c'est l'aîné qui remplace le père mort ou absent. Cela est sage ! Mais vous voyez comme il a interverti l'ordre naturel des choses ! C'est lui qui a le nom. Il l'a pris, il est le chef ! Les autres ne sont que Joseph, Lucien, Louis et Jérôme. Ils ont l'air de bâtards !... Mon Dieu, qu'il leur soit supérieur au métier de la guerre, nul n'y contredit. Il l'a appris d'abord avec Paoli, puis à son école, à Brienne. Mais pour le reste, mes autres fils le valent ! Lucien est une tête très forte, on ne le sait pas assez. Au lieu de l'écraser, comme il le fait maintenant, pourquoi ne le consulte-t-il plus sur ses affaires ? Il donne à dire qu'il en est jaloux. Lucien, s'il était là, ne le laisserait pas devenir empereur, vous pouvez m'en croire ! Aussi l'a-t-il éloigné ! Il est à Rome aujourd'hui.

TALLEYRAND

Le bruit court dans les ambassades que le Premier

Consul ne pardonne pas à son frère de s'être remarié : une récidive !

LŒTITIA, se levant.

De s'être remarié sans son consentement à lui, Napolione. Mais il a eu le mien. Lucien aimait sa femme. Elle est charmante et bonne mère. Qu'est-ce qu'il a à lui reprocher ?

TALLEYRAND

Peut-être ce que les rois reprochent à leurs héritiers lorsque ceux-ci épousent des bergères !

LŒTITIA

Qu'ont-ils à dire s'ils l'ont fait eux-mêmes ? Mme de Bleschamps vaut bien pour la noblesse Mme de Beauharnais. Elle était veuve, Joséphine aussi. Je vous dis qu'il perd la tête ! N'est-on plus libre d'aimer qui l'on aime ? Voilà mon petit Jérôme qui, lui aussi, vient de contracter un très beau mariage en Amérique ; va-t-il être disgracié comme l'autre ? Veut-on me priver de voir tous mes enfants ? Avec cela qu'il m'a demandé mon avis, à moi, pour épouser sa créole !

TALLEYRAND

Il n'y a que les créoles !

LŒTITIA

Vous venez d'entendre mes deux bavardes ? Le voilà qui a des maîtresses !... C'était prévu. Eh bien, avec une autre qu'elle, je le connais, il n'en aurait pas eu.

TALLEYRAND

Ce n'est pas ce qui a nui à Henri IV.

LŒTITIA

Oh ! Henri IV, il avait des enfants ! S'il veut l'imiter, qu'il fasse tout comme lui. Je suis grand'mère chez Joseph, chez Lucien, chez Louis, chez Élisa, chez Caroline, et même d'hier chez Jérôme ! Il n'y a qu'elle, la malheureuse, qui trahisse le sang des Bonaparte, et vous voulez en faire une impératrice ! Pour ne pas voir cela, je m'en irai à Rome rejoindre Lucien, le dernier de ma famille qui ait encore le sens commun.

TALLEYRAND

Le sens commun est à Rome et le génie à la Malmaison.

LŒTITIA

Génie qui ne commet que des bévues.

TALLEYRAND

Des bévues ? Parleriez-vous du Concordat, madame ? Un acte auquel nous devons de tenir le pape et la noblesse, ce qui est tout en République ! Je crois que Mazarin, mon maître, l'eût signé, celui-là ! et j'en étais assez fier !

LŒTITIA

Oui, le saint-père a les clefs du paradis. Lucien approuve le Concordat.

TALLEYRAND

Très honoré du suffrage d'un... voltairien aussi difficile ! Mais votre voix autorisée nous reproche-t-elle en son nom quelque autre... bévue ?

LŒTITIA, se reculant de lui.

Ah ! Dioumi ! Le pauvre jeune prince !... je prie encore pour lui, moi la mère de son bourreau !

TALLEYRAND

La mort de monseigneur le duc d'Enghien n'est pas une bévue, ce n'est qu'un crime.

LŒTITIA

C'est affaire entre vous et Dieu ! Joséphine s'est très bien conduite en cette circonstance. Elle a tout fait pour le sauver... Elle a intercédé sans relâche, jusqu'au dernier moment. J'ai vu là qu'elle était vraiment bonne et qu'elle commençait à aimer Bonaparte. Que ne l'avez-vous écoutée lui et vous !

TALLEYRAND

Depuis que la France est à la Corse... pardon, depuis que la Corse est à la France, veux-je dire, la vendetta s'est étrangement acclimatée ici, et jusque dans le Code, une autre de nos bévues, madame.

LŒTITIA

Allons ! Qui vivra verra ! A présent le voilà qui se fait empereur ! Mais, vous savez, moi, je suis grand'mère, j'économise !...

TALLEYRAND

Moi aussi, madame.

(Entrent Caroline et Junot.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JUNOT, CAROLINE, puis PAULINE et MURAT

JUNOT, à Caroline.

Madame Murat, vous êtes ma prisonnière !

CAROLINE

Mais je suis hors du jeu, cela ne compte plus. Du reste, j'en ai assez. C'est bon pour Hortense de se croire encore chez Mme Campan ! — Eh bien, ça y est, elle ne sera pas impératrice !

JUNOT

Qui ?... Hortense ?

CAROLINE

Oh ! vous, Junot, vous n'êtes jamais à la question. (A Lœtitia qui va au fond.) Tu rentres, maman ?

LŒTITIA

Oui, j'ai à écrire à mon notaire.

(Lœtitia sort avec Talleyrand. Entrent Murat et Pauline.)

MURAT

Ma sœur, vous me devez un gage. J'ai droit à un baiser !

PAULINE

Prenez-en dix, Murat.

MURAT

Je veux bien. Tu permets, Caroline ?

CAROLINE

C'est son affaire. J'ai du nouveau.

PAULINE

Maman est partie ?

CAROLINE

Oui, on peut causer. Cette pauvre Joséphine !

PAULINE

Dis ?

CAROLINE

Pas devant les hommes.

PAULINE

Messieurs les généraux, éloignez-vous un peu. (Murat et Junot reculent de quelques pas, mais restent l'oreille tendue et ils se rapprochent peu à peu.)

CAROLINE

C'est un événement considérable !

PAULINE

Elle est enceinte ?

CAROLINE

Au contraire !

MURAT, se retournant.

Comment ! au contraire ?

CAROLINE

Silence à l'armée ! Nous en étions déjà à la séparation de corps officielle.

PAULINE, *naïvement.*

Universelle ? Pour tout le monde ?

CAROLINE

Cette Pauline ! A quoi penses-tu donc !... Il ne peut s'agir que du Premier Consul et de sa femme.

PAULINE

Dis donc franchement « l'Empereur », puisque nous allons l'être.

CAROLINE

Eh bien, à partir de ce soir, ils font lit à part. C'est la première fois depuis leur mariage...

PAULINE

Et même depuis avant !

CAROLINE

Et ça, tu comprends, c'est clair ! Avec les idées de Napoléon sur l'union conjugale, le divorce est à bref délai... Elle ne sera pas... plus que reine.

PAULINE

De qui tiens-tu la nouvelle ?

CAROLINE

De Bourrienne.

PAULINE

Et Bourrienne !

CAROLINE

De Constant, le valet de chambre, à qui Napoléon a donné l'ordre de préparer son lit dans la bibliothèque.

PAULINE

Ça y est !

MURAT, à Junot.

La séparation officielle, un pareil jour, serait, en effet, bien significative !

PAULINE

Et elle ?

CAROLINE

Elle ne sait rien encore. La surprise est pour ce soir.

JUNOT

Hum !

CAROLINE

Quoi, hum ?

JUNOT, sur le petit pont.

Rien... Je la regarde courir sur la pelouse comme une Atalante... Elle bute... elle fléchit, elle va tomber, il s'élance, la soutient, la relève, elle rit, il l'embrasse... Votre nouvelle, madame Murat, n'est pas pour le *Moniteur*.

MURAT

D'ailleurs, j'ai plus officiel. Vous connaissez tous

Isabey ! Vous savez quel grand fou il est, un artiste, quoi ! Quand il s'amuse, celui-là, c'est des pieds à la tête, il ne voit plus rien devant lui, il oublie tout, il se suspendrait à la queue du diable !

JUNOT

C'est vrai. Moi, je l'aime beaucoup. Il égaie un peu la Malmaison !

MURAT

Vous allez voir ! Tout à l'heure aux barres, il se sauvait d'Hortense qui le serrait de près. Il avait beau allonger ses grandes échasses, il allait être pris. Il aperçoit devant lui un petit homme qui lui barrait le chemin... vous y êtes, hein ?... Isabey, enivré de la course, ne réfléchit pas, bondit à saute-mouton par-dessus l'obstacle. C'était... j'en ai tremblé, moi Murat !

JUNOT

Oh ! le pauvre garçon !

MURAT

Heureusement pour lui, le Premier Consul est d'une humeur charmante aujourd'hui. Sans cela, Isabey était perdu.

JUNOT

Oh ! carrément !

MURAT

« Monsieur Isabey, lui a-t-il dit, vous avez bien choisi votre jour. Je ne pourrais plus vous pardonner demain. »

JUNOT, à Murat.

Demain ?... Il a dit demain ? l'Empire est fait.

MURAT

Je le crois !

SCÈNE IV

Les Mêmes, BONAPARTE, JOSÉPHINE

(Bonaparte entre en courant, tourne la tête, et, se voyant suivi de près par Joséphine qui le cerne, reprend sa course, évolue et zigzague sur la scène et repart. Joséphine l'atteint.)

JOSÉPHINE

Touché !...

BONAPARTE

Touché, qui, moi ?... Je n'ai rien senti... Erreur !

JOSÉPHINE

Oh ! avec toi c'est toujours la même chose, quand tu es pris, jamais tu n'en conviens.

BONAPARTE

J'en conviendrais si c'était vrai... ce n'est pas vrai... parce que ce n'est pas possible. Je cours mieux que toi.

JOSÉPHINE

C'est toi qui le dis. En voilà la preuve. (Elle s'assied.)

BONAPARTE, aux personnages.

Vous avez vu ! (Silence.) Non ?... Dites tout de suite

que je prends du ventre !... D'ailleurs, j'étais hors du jeu... je ne courais plus. C'est le pont qui est la limite.

JOSÉPHINE

Recommençons.

BONAPARTE

Non, pas toi, j'ai à te parler. Allez, vous autres. Et que l'on continue à s'amuser ! (Tous sortent.) Ah ! j'ai gagné la partie... A présent, embrasse-moi, jamais tu ne fus si belle. L'exercice t'anime... Vraiment, tu me fais honneur. Pourquoi faut-il que tu sois jalouse ?... Oui, jalouse ! La nuit dernière avec l'une de vos femmes, vous vous êtes aventurée dans les corridors de la Malmaison, et vous êtes venue écouter à la porte de mon cabinet de travail !... Ne dis pas non. Je sais toujours ce qui se passe. Eh bien, j'y étais enfermé avec Cambacérès.

JOSÉPHINE

Il a bon dos, Cambacérès !

BONAPARTE

Ainsi, tu l'avoues ? Tu m'espionnes à présent ?... C'est odieux. Je ne le tolérerai pas.

JOSÉPHINE

Hélas ! tu ne m'aimes plus, Bonaparte !

BONAPARTE

Et si cela était ? Cela n'est pas, bien entendu ! L'amour, cela n'est pas éternel... l'âge vient !

JOSÉPHINE, doucement.

Comme tu es resté soudard avec les femmes !

BONAPARTE

Faut-il que je traite la mienne avec plus d'égards que des rois ?

JOSÉPHINE

Mais oui.

BONAPARTE

C'est vrai. Tu as raison. Pardonne-moi, ma Joséphine. (Il s'assied auprès d'elle.) Pourquoi dire aussi que je ne t'aime plus. Tu n'en crois pas un mot toi-même ! (Un silence. Elle le regarde. Il se lève.) Tu ne veux pas répondre. Parions que tu me cherches une scène ? C'est votre moyen à vous autres. Il vous faut des larmes ?

JOSÉPHINE

Je ne pleurais pas rue Chantereine.

BONAPARTE

Ai-je jamais changé pour toi ? N'es-tu pas toujours la plus choyée, la plus écoutée, la favorite ? Qu'est-ce qui te manque ? Tes moindres caprices sont des lois et remplissent le monde de courriers. Les grâces raisonnables que tu me demandes, je les signe. Tous tes pauvres sont riches ! L'Europe est le tapis des pieds de Joséphine. La terre n'a de mines d'or et de pierreries que pour orner la beauté de madame Bonaparte ! Que te faut-il encore ? Parle.

JOSÉPHINE

Être aimée.

BONAPARTE

Quelle femme l'aura été autant que toi ? Les siècles

les plus reculés parleront de notre amour. Les poètes en feront, après notre mort, des tragédies immortelles!

JOSÉPHINE

J'aimerais mieux que, notre vie durant, ils en fissent du bonheur!

BONAPARTE

Voilà qu'elle se dit malheureuse à présent! De quoi ?

JOSÉPHINE

Tu le sais bien, puisque tu m'as entendue à ta porte, la nuit dernière.

BONAPARTE

C'est ridicule! Qu'est-ce que prouvent des amourettes d'occasion qui ne sont que des distractions nécessaires, oui, nécessaires, à ceux qui portent le globe sur les épaules?... Ai-je une maîtresse en titre? Peux-tu me reprocher une Gabrielle, une La Vallière, une Montespan, ou même une Pompadour? Je n'affiche personne. Ferme les yeux et tu ne verras rien. C'est le rôle de la femme vertueuse dans le mariage. Son foyer doit lui borner l'univers. (Il marche.) Je l'ai dit à Portalis dans la séance où j'ai fait établir le divorce. (Mouvement de Joséphine.) L'adultère qui, dans un Code civil, est un mot immense, n'est dans le fait qu'une affaire de canapé!...

JOSÉPHINE

On voit bien qu'il n'y avait pas de femme à cette séance!... (Elle se lève.)

BONAPARTE

C'eût été une belle pétaudière! Mais ne dirait-on pas,

à l'entendre, que je suis un dépravé, un Bas-Romain, quelque Néron ou quelque Tibère ! Voyez le mari abominable qui, le lendemain, raconte tout de lui-même à sa femme !... Car j'ai cette bonasserie de bourgeois !... Si tu m'avais demandé, hier soir, à travers la porte : Qui est ce ? Je t'aurais répondu : C'est mademoiselle...

JOSÉPHINE, geste d'effroi.

Ah ! mon ami, si d'autres que moi t'entendaient !... La pauvre femme !...

BONAPARTE, lui prenant le bras.

Bonne Joséphine ! Et tu veux, après des cris de cœur pareils, que j'en aime une autre que toi ?

JOSÉPHINE

Si tu m'aimes, donne-m'en la bonne preuve.

BONAPARTE

Laquelle ?

JOSÉPHINE

Il n'y en a qu'une : n'aime que moi.

BONAPARTE, riant.

Eh bien, et quand je ne suis pas là ?

JOSÉPHINE.

Emmène-moi où tu vas.

BONAPARTE

Quoi, à la guerre aussi ? Tu t'y refusais autrefois. Pendant la campagne d'Italie, c'était le diable pour te démarrer de Paris !

JOSÉPHINE

Aujourd'hui je veux.

BONAPARTE

Tu veux ? tu veux ?... Le roi dit : Nous voulons.

JOSÉPHINE, d'un ton décidé.

J'ai des droits. Tu fais des lois, donne l'exemple de les suivre.

BONAPARTE

Quel ton ! Vas-tu te mettre en colère ? Ce serait la première fois.

JOSÉPHINE

J'en ai assez de servir de risée à ta famille. Tes sœurs et tes frères ne m'épargnent pas un affront. Oh ! tes sœurs, elles sont trop méchantes !

BONAPARTE

Si ce n'est que cela, les pécores se tairont ! J'en fais mon affaire !... Voyons es-tu contente ? Veux-tu sourire ? (Il lui pince l'oreille.) On t'y emmènera à la guerre, et plus que tu ne voudras peut-être ! Pour le moment, j'ai besoin que l'on te voie dans toute ta grâce. Il faut que ceux qui vont venir tout à l'heure te proclament la plus belle comme tu es la meilleure des femmes.

JOSÉPHINE

Qui vont donc venir ?

BONAPARTE

(Il l'embrasse et la regarde longuement.) Ah ! Joséphine, quel dommage que tu ne me donnes pas d'enfant !...

JOSÉPHINE, *soupçonneuse.*

Pourquoi me dis-tu cela en ce moment ?

BONAPARTE

Je te le dis depuis huit ans ! Mes frères sont heureux. Ils revivent en des héritiers naturels !

JOSÉPHINE

La charge de Consul à vie n'est pas héréditaire, que je sache ?

BONAPARTE

Ne saurais-tu vraiment rien de ce qui se prépare ? Ce n'est guère possible ! Le monde est dans l'attente.

JOSÉPHINE

Je ne sais plus que ce que tu veux que je sache.

BONAPARTE

Eh bien !... cette négresse de la Martinique, tu sais bien, la sorcière qui t'a prédit que tu serais « plus que reine » ?

JOSÉPHINE

Elle n'a pas menti. Je suis ta femme.

BONAPARTE

Ce n'est pas assez pour ma Joséphine. Rêve encore !

JOSÉPHINE

Non. Je n'ai rien de mieux à rêver.

BONAPARTE

Si par exemple tu allais être... impératrice ?

JOSÉPHINE

Il faudrait pour cela... que tu fusses empereur, mon ami.

BONAPARTE, croisant les bras.

Et pourquoi pas ?

JOSÉPHINE

O mon Dieu ! non, je t'en supplie, pas cela !... Mon ami, écoute celle qui t'a toujours bien conseillé, dont on dit qu'elle te porte bonheur, parce qu'elle est la seule qui t'aime pour toi-même, et véritablement !... Ne défie pas ta propre fortune ! Reste ce que tu es. C'est la limite. N'es-tu pas heureux ainsi, tout-puissant, sans égal ?... Ne te fais pas roi, Bonaparte.

BONAPARTE

Est-on maître de sa destinée ? Mon étoile marche ; je la suis ! D'ailleurs tout un peuple le demande.

JOSÉPHINE

Ce n'est pas vrai, il ne le demande pas. Ce sont tes ennemis qui te disent cela, les jaloux de ta gloire sans tache, ceux qui veulent l'obscurcir. Les peuples ne veulent plus de monarques... Tu as vu ce qu'ils en font !... Crois-moi, ce que tu lui incarnes, toi, c'est sa libération, sa Révolution, la conquête de ses droits, son avenir ?... N'écoute pas tes flatteurs, car tu en as déjà... Ils mentent, ils te haïssent... ne te fais pas roi, Bonaparte, ne te fais pas roi !... Je t'en conjure à deux genoux !. . (Elle se met à ses pieds.)

BONAPARTE

Tu penses comme Lucien, ton plus mortel ennemi; c'est pour cela que je l'ai exilé.

JOSÉPHINE

Lucien pense comme moi parce qu'il t'aime aussi!

BONAPARTE

Et ma mère dit comme vous deux!

JOSÉPHINE

Bénie soit-elle, si tu l'écoutes.

BONAPARTE

Pourquoi êtes-vous les seuls tous les trois? Je n'ai donc pas d'amis?

JOSÉPHINE

Tu en as trois, ta mère, ta femme et le frère que tu as exilé parce qu'il te disait la vérité.

BONAPARTE

Ne pouviez-vous me parler plus tôt?

JOSÉPHINE

Et qui donc oserait parler au tyran que tu deviens tous les jours?

BONAPARTE

Joséphine!

JOSÉPHINE

Tu vois bien, tu ne sais plus rien entendre. Bats-

moi, chasse-moi, tue-moi, mais ne te fais pas roi, Bonaparte ! ne te fais pas roi !

BONAPARTE

Assez !... J'ai promis d'accepter... aujourd'hui même.

JOSÉPHINE

Alors, si c'est pour aujourd'hui, évite ce soir de regarder ton étoile... tu la verrais pâlir.

BONAPARTE, troublé.

Que signifie ?

JOSÉPHINE

Je ne t'ai pas révélé toute la prédiction de ma négresse... Je dois être « plus que reine » en effet, mais peu de temps. Je ne voulais pas te le dire.

BONAPARTE

Ce temps est-il fixé ?

JOSÉPHINE

Que t'importe à présent ! Cela ne concerne que moi.

BONAPARTE

Je veux le savoir.

JOSÉPHINE

Sept ans.

BONAPARTE. Un long silence.

Sept ans !... C'est plus qu'il ne m'en faut pour te conquérir la terre !... Après quoi... j'aurai vécu ! (Paraissent Talleyrand et les députations du Sénat, du Tribunat, toute la famille de Bonaparte.) Qu'y a-t-il, messieurs ?

SCÈNE V

Les Mêmes, TALLEYRAND et LES DÉPUTATIONS, LŒTITIA, CAROLINE, PAULINE, MURAT, JUNOT

TALLEYRAND, s'avançant.

Citoyen Premier Consul, souffrez que je vous donne ce titre une dernière fois, les illustres et vénérables représentants du Sénat et du Tribunat, au nom desquels je porte la parole, sont chargés de vous présenter la très humble requête de deux nations dont vous êtes la gloire et l'amour.

BONAPARTE

Vous me surprenez presque à la charrue, messieurs, dans ce village, au sein des joies intimes de la famille et de l'amitié. Nous étions en train de jouer aux barres.

(Rumeurs admiratives des députations.)

TALLEYRAND

Le peuple français donc, et l'italien de même, que vos victoires ont faits frères, vous prient, dans leurs intérêts propres, comme dans celui de la paix universelle, de vous charger désormais du soin de leurs destinées, en acceptant, avec le titre de Majesté, l'Empire héréditaire dont vous êtes digne.

CAROLINE, bas à Murat.

Héréditaire, tu l'entends, hé-ré-di-taire !

BONAPARTE

C'est un lourd fardeau, messieurs, que vous jetez sur mes épaules. Si je consens à le porter, c'est à une condition, dites-le bien au peuple.

TALLEYRAND

Quelle est-elle, Sire ?

BONAPARTE

C'est que je partagerai le trône... (Mouvement de tous) avec ma chère et vertueuse compagne, que voici, comme je partage fidèlement avec elle l'honneur du lit conjugal... (Il prend la main de Joséphine.) Vive l'Impératrice, messieurs !

CRIS UNIVERSELS

Vive l'Empereur !

(Bonaparte sort en conduisant Joséphine. Tous le suivent.)

BONAPARTE, à Joséphine.

L'oracle est accompli.

JOSÉPHINE

Hélas !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

LA FAMILLE CORSE

1804

AUX TUILERIES. (C'EST LE 2 DÉCEMBRE 1804, JOUR DU SACRE.)

C'est le matin du jour du sacre, dans l'une des grandes salles des Tuileries, salle des Maréchaux. Tous les personnages sont habillés comme dans le tableau de Louis David.

Les groupes, disséminés au lever du rideau, sont néanmoins disposés de façon que, à l'entrée de l'Empereur, ils puissent en un clin d'œil former une haie double, et dans l'ordre voulu, sur son passage. L'alignement va de la porte de Napoléon à gauche, à celle de Joséphine à droite. Les fonds sont occupés par les maréchaux, les ambassadeurs, les chambellans, les pages, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LŒTITIA, assise au centre, CAROLINE, PAULINE, MURAT, JUNOT, TALLEYRAND, JÉROME
Les autres personnages de la figuration.

(Au lever du rideau, l'horloge tinte une demie.)

PAULINE, à Junot.

Quelle heure sonne là, monsieur le Duc ?

JUNOT

La demie de neuf heures, princesse.

PAULINE

Mais à quelle heure part-on des Tuileries pour Notre-Dame ? Je ne puis me fixer le cérémonial dans la tête.

JUNOT

A dix heures sonnantes. Le cortège est déjà en ordre dans la cour du Carrousel.

CAROLINE

Est-ce que le diadème de l'Impératrice est arrivé ?

JÉROME

Comment, le diadème de l'Impératrice ? Est-ce qu'on ne l'a pas ?

JUNOT

Il n'est pas encore revenu de chez le joaillier Margueritte, mais on l'attend d'un instant à l'autre.

JÉROME, à Caroline.

Tu verras qu'il n'arrivera point. Il faut toujours une anicroche ! C'est trop beau, ce couronnement !

CAROLINE

Que veux-tu, Jérôme ! L'Empereur a trouvé hier soir que le diadème manquait de pierreries, malgré les quatre rangées énormes de perles enlacées de diamants ! Il a donné l'ordre qu'on y ajoutât deux ou trois autres cabochons de la Couronne. Il n'y en a jamais assez pour elle !

JÉROME

Tel qu'il était déjà, c'est à peine si elle pouvait le porter, et aujourd'hui elle a sa névralgie !

PAULINE

Il la charge comme un reliquaire ! La robe, à elle seule, en brocart d'argent massif, pèse une cloche. Et je ne parle pas des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles, et du fameux ruban de ceinture aux trente-neuf pierres roses !... Ce n'est pas difficile d'être belle, ou plutôt de le paraître, dans de pareilles conditions !

JÉROME

Toi, Pauline, tu l'es sans chemise !

PAULINE

Veux-tu bien te taire, Jérôme ! Qui est-ce qui t'a dit cela ?

JÉROME

Borghèse d'abord, et des statuaires.

JOSEPH, à Louis.

Tu sais, Louis, si je suis philosophe ! mais que ton marmot, à Notre-Dame, ait sur moi le pas de préséance héréditaire, ça va faire rire toute la Corse !

LOUIS, à Joseph.

Que veux-tu, Joseph, le monde est renversé ! Je ne suis plus moi-même ici que connétable !... Une mascarade, ce sacre !

ÉLISA, à Louis.

Oh toi, tu bougonnes et tu bougonnes ! Il fallait imiter Lucien qui proteste par son absence !

LOUIS, à Élisa.

Merci, Élisa ! Mais Lucien n'est pas marié à Hortense, lui !

ÉLISA

Je le suis bien à Bacciochi, et me voilà !

EUGÈNE, à Hortense.

Ma sœur, ton petit tombe de fatigue. Il ne se tient plus debout. En attendant l'Empereur, tu devrais le faire asseoir un peu.

HORTENSE, à Eugène.

Où, Eugène ?

EUGÈNE, montrant Lætitia.

Sur sa grand'mère.

LŒTITIA, prenant l'enfant.

Donnez-moi mon petit-fils !

TALLEYRAND, s'avançant vers les princesses.

Princesses, je suis chargé par l'Empereur d'une mission charmante auprès de Vos Altesses Impériales.

CAROLINE

Laquelle, prince ?

TALLEYRAND

Celle de rappeler à Vos Altesses que l'honneur leur est réservé de porter à Notre-Dame la traîne de la robe de Sa Majesté l'Impératrice.

CAROLINE

Très obligées à l'Empereur ! Mais qui portera les nôtres ?

PAULINE

C'est un rôle pour les dames d'honneur.

ÉLISA

Ma sœur Pauline a raison.

TALLEYRAND

Est-ce la réponse que je dois transmettre ?

CAROLINE, lui tournant le dos.

Si vous voulez.

MURAT, à Talleyrand.

Arrangez cela, Talleyrand. Mais dites-moi, et le pape ?

TALLEYRAND

Le saint-père vient de quitter les Tuileries.

JUNOT

Il est parti en avant, avec son camérier, sur la mule, tout à fait comme à Rome, quand il va officier. Il n'a pas voulu démordre de cette mule. Il a fallu la lui passer, à la requête d'ailleurs de l'Impératrice...

TALLEYRAND

Les Parisiens ont commencé par en rire, puis, peu à peu ils se sont mis à se prosterner sur le passage de l'auguste vieillard, qui est en train de les bénir, Altesse.

MURAT, le retenant.

Ce n'est pas cela que je demandais. Je voulais savoir ce qui est décidé pour le couronnement. Est-ce le Pape, oui ou non, qui placera la couronne sur le front impérial ?

TALLEYRAND

Un seul homme le sait.

MURAT

Et cet homme, c'est vous ?

TALLEYRAND

Non pas.

MURAT

Le cardinal Fesch alors ?

TALLEYRAND

Encore moins. C'est l'Empereur lui-même. Lorsque le nonce du Pape a voulu interroger Sa Majesté à ce sujet. Elle lui a répondu : « J'aviserai au moment voulu. » On en est là.

JÉROME, à Junot.

Toujours est-il que le diadème n'arrive pas !... Il n'arrive pas, le satané diadème !

JUNOT

En effet. Je vais dépêcher un de mes dragons chez Margueritte.

PAULINE

C'est cela, duc d'Abrantès.

(Junot va au fond et sort un instant.)

JÉROME

Dis-moi, sœur Paulette, ne fais-tu pas erreur en donnant du duc d'Abrantès au général Junot ? Je le croyais duc de Raguse.

PAULINE

Chut ! malheureux, c'est Marmont.

JÉROME

Qui donc alors est duc de Tarente ?... Attends, ne me le dis pas. C'est Mortier.

PAULINE

Macdonald.

JÉROME

Tiens ! Je lui attribuais Ponte-Corvo.

PAULINE

Mais, mon pauvre Jérôme, Ponte-Corvo, c'est Bernadotte.

JÉROME

Voilà ce que c'est que d'arriver du Nouveau Monde ! Exerce-moi en attendant l'heure du départ. Toi, tu es princesse de Guastalla... J'allais dire Guatémala ! Maudite Amérique ! Élisa est princesse de Lucques, et Caroline duchesse de Berg. Tu vois, je sais. Mais il y en a qui ne me restent pas. Ainsi le Bénévent ?... A qui donc est-il, ce diable de Bénévent ?

TALLEYRAND

A moi, prince, par aventure.

JÉROME

Tous mes compliments, monsieur le Comte. On a bien raison de dire que plus l'histoire est belle, plus elle est difficile.

MURAT

Chut !... L'Empereur !

SCÈNE II

LES MÊMES, NAPOLÉON, ROUSTAN

Roustan paraît à la porte de l'Empereur. Tous les personnages se rangent en haie autour de Lœtitia, dans l'ordre de famille ou de position officielle.

Napoléon entre allègrement. Il est en petit habillement : bas de soie brodés en or, brodequins de velours blancs brodé d'or aux coutures, avec boutons et boucles en diamants aux jarretières. Habit de velours cramoisi, avec parements en velours blancs : demi-manteau cramoisi doublé de satin blanc sur l'épaule gauche et rattaché à droite sur la poitrine par une double agrafe en diamants Toque en velours noir, surmontée de deux aigrettes, la gause en diamants, et, pour bouton, le Régent.

NAPOLÉON, allant à Lœtitia.

Eh bien, ma mère, voici un beau jour pour vous. Vous n'avez pas à vous plaindre ! Vous êtes entourée de tous vos enfants.

LŒTITIA

Pas de tous, Napolione... de presque tous.

NAPOLÉON

Madame-Mère n'a pas d'autres enfants que ceux qui aiment l'Empire et l'Empereur ! (Il va à ses sœurs.) Princesses, je vous salue ! (Il prend l'oreille de Caroline.) Gageons qu'il y a longtemps que vous ne vous étiez levées si matin ?

CAROLINE

Nous ne nous sommes point couchées, Sire, et c'était le mieux pour être prêtes.

PAULINE

On ne tient pas à être les plus laides !

NAPOLÉON, il se recule pour les regarder

Vous êtes très belles !... A présent, soyez sages ! Bonjour, Louis. Bonjour, Joseph. (Il va à Jérôme.) Vous voilà, vous, enfant gâté ! Si vous êtes docile, on fera de vous quelque chose. Où donc est mon neveu, Napoléon-Charles, le fils de notre chère Hortense ? Bonjour, Hortense. (Hortense se détache et amène l'enfant auprès de Lœtitia.) Quel gaillard !... Ça n'a pas trois ans et ça vous prend déjà des airs de grenadier ! (Il fait tourner l'enfant.) Qu'on ouvre la fenêtre sur les jardins. Je veux montrer cet héritier à mon peuple. (La grande baie du fond est ouverte. Napoléon enlève l'enfant et le présente à la fenêtre. Un formidable cri de : « Vive l'Empereur ! » s'élève du jardin. Napoléon ramène l'enfant.) Il n'a pas eu peur. C'est très bien. (Il rend l'enfant à Hortense et revient.) Le temps est un peu gris, messieurs. Il y a du brouillard sur la ville. Mais le soleil m'est toujours fidèle, et il fera beau tout à l'heure. Quelle heure est-il ?

TALLEYRAND

La vôtre, Sire.

NAPOLÉON

L'Impératrice doit être prête. J'ai dit : dix heures. Il ne faut pas que le Saint-Père attende à Notre-Dame. C'est un vieillard, je veux qu'on le comble d'égards.

(Dix heures tintent à l'horloge. Au dixième coup, la porte de l'impératrice s'ouvre et Joséphine, précédée des dames d'honneur, entre. — Rumeurs d'admiration.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JOSÉPHINE, vêtue de la robe du sacre, MADEMOISELLE AVRILLON

PAULINE

C'est une idole !

CAROLINE

Vraiment, elle a des sortilèges !

NAPOLÉON, à Lœtitia.

Ah ! maman, regarde !... Si mon père était là ! (Il va prendre la main de Joséphine.)

JOSÉPHINE

Suis-je exacte ?... J'attendais la couronne.

NAPOLÉON

Comment n'est-elle pas encore revenue ? A quoi pense M. Margueritte ?

JUNOT, arrivant du fond, avec deux pages qui portent le diadème sur un coussin de velours nacarat.

Sire, voici le diadème.

NAPOLÉON, prend le diadème.

Voyons... A la bonne heure ; voilà une couronne vraiment impériale et digne du front qui doit la porter. (Il la soupèse.) Mais je crains qu'elle ne soit bien lourde à soulever pour un vieux prêtre de soixante-deux ans ! Qu'en pensez-vous, prince de Bénévent ?

(Tous se regardent. Un silence.)

TALLEYRAND

Sans doute, Sire.

NAPOLÉON, tendant le diadème à Joséphine.

Essaie-la.

JOSÉPHINE

Oh ! mon ami, un peu de pitié. J'ai si mal à la tête !

NAPOLÉON

Bah ! Qu'est-ce qu'une migraine ?

JOSÉPHINE, prend le diadème.

C'est d'un poids effrayant... Il y a trop de pierres cette fois... Je n'ai pas la force.

NAPOLÉON, à haute voix.

Princesse de Guastalla, duchesse de Berg, Altesses Impériales, veuillez placer cette couronne sur le front de votre souveraine.

CAROLINE

Sommes-nous de la maison de l'Impératrice ?

PAULINE

Sœurs de l'Empereur, nous lui sommes égales.

NAPOLÉON, d'une voix tonnante.

Obéissez !

(Caroline et Pauline, effrayées, s'empressent de prendre le diadème et le portent à elles deux ; elles le disposent sur la tête de Joséphine.)

JOSÉPHINE, d'une voix douloureuse.

Ah ! elle m'écrase !... (Elle fléchit et va pour tomber.)

(Caroline et Pauline replacent la couronne sur le coussin. Un silence.)

LŒTITIA, à Talleyrand.

Mauvais présage !... Il en est tout troublé lui-même.

NAPOLÉON

Que tout le monde sorte !... Le cortège tout de suite en marche pour la cathédrale. Le pape ne doit pas attendre. Dieu non plus !... Je partirai dans une demi-heure. (A Lœtitia.) Restez, ma mère. Toi aussi, Joseph, et tous les membres de ma famille.

(Tous sortent, excepté les membres de la famille impériale.)

SCÈNE IV

JOSÉPHINE, NAPOLÉON, LŒTITIA, CAROLINE, PAULINE, ÉLISA, JÉROME, JOSEPH, LOUIS, MURAT, HORTENSE, JULIE, CLARY, EUGÈNE, LE PETIT NAPOLÉON-CHARLES.

NAPOLÉON

Ce contretemps me gâte la journée ! (A Joséphine.) Ne dirait-on pas que je te donne le mont Atlas à porter sur le cou ! Moi, je vais avoir un manteau qui pèse à lui seul plus de quatre-vingts livres !.. Enfin, il est trop tard à présent pour renvoyer ce diadème aux ouvriers... N'as-tu pas plus de courage ?

JOSÉPHINE

Va, ne t'inquiète de rien. Promets-moi seulement de me regarder lorsque le Saint-Père me couronnera, et, si tu souris, je ne fléchirai pas.

NAPOLÉON

Je retrouve une impératrice. C'est bien. Mais quant au Saint-Père, c'est décidément bien lourd pour lui.

JOSÉPHINE

Que veux-tu dire ?

NAPOLÉON

Rien. On verra !... Sois tranquille, je te regarderai... et je te sourirai !.. Venez, ma mère, et asseyez-vous. (Il fait asseoir Lœtitia, reste debout auprès d'elle, appuyé sur son fauteuil, et dit d'une voix très adoucie :) Approchez, vous autres, et écoutez. Voici. L'image de notre père, Charles Bonaparte, vient de m'apparaître tout à l'heure, au milieu de vous. (Mouvement.) Oui, il m'a ordonné de vous réunir, comme autrefois, là-bas, lorsque l'on se concertait dans les occasions solennelles... De là-haut, il voit ce que j'ai fait de vous, qui n'étiez rien, et qui, sans moi, mangeriez encore la polenta de châtaignes sur le vieux port d'Ajaccio !... Je vous ai partagé l'Europe, et ce n'est pas fini ! (Mouvement.) Oh ! oui, parbleu, vous avez bon appétit encore, car cela vient en mangeant. Mais de même que je veux la paix universelle, je la veux aussi entre les miens. Tenez, vous ne me connaissez pas. (A Eugène.) Donne-moi une chaise. Personne ne me connaît !... (Montrant Joséphine.) Il n'y a qu'elle, ma chère femme, qui sache qui je suis ! J'ai les vertus... bourgeoises ! (Il marche.) Vous, vous aimez l'argent.., moi je le méprise ! C'est comme la guerre, qu'on m'accuse de préférer à toute autre chose !.. Si l'on savait !... La guerre, je la fais parce que... parce que je l'ai faite !... Si j'écoutais mes goûts, je vivrais au coin du feu, entre ma bonne femme et des enfants, à lire Ossian !... Je n'ai pas d'enfants, mais j'ai une mère, des frères, des sœurs,

des neveux, des nièces, des amis, et vous vous entre-dévorez !...

LŒTITIA

Mais, Napolione...

NAPOLÉON

Patience, ma mère. je n'ai pas fini. J'ai à vous dire qu'on est trop corses ici ! Vous êtes divisés en deux clans ennemis : d'un côté, vous, ma mère, et vos enfants, de l'autre, ma femme et sa famille, et vous transportez dans le palais des rois de France les mœurs de la ridicule vendetta !... Je vous avertis donc que j'irai aux plus sages (Il montre Joséphine), à ceux qui m'aiment pour moi-même, avec désintéressement, et qui me le prouvent tous les jours. (Il pose la main sur le front du petit Napoléon-Charles.)

CAROLINE

Que nous ordonnes-tu ?

NAPOLÉON

J'ordonne que désormais, à partir de ce jour, on s'aime autour de moi, en moi. Vous n'êtes pas unis ! Tout à l'heure, j'ai voulu voir ce qu'il en était. Vous alliez vous soustraire à vos devoirs, qui sont mes volontés. Oui, vous aviez comploté toutes les deux de rompre à Notre-Dame le cérémonial que j'ai fixé moi-même... Il paraît que vous deviez vous refuser à porter la traîne de l'Impératrice, mesdames les Princesses d'une heure !

JOSÉPHINE

Mon ami...

NAPOLÉON

Non, laisse, tu es trop bonne ; toi, tu en es bête ! C'est

aujourd'hui qu'il faut en finir. Saluez votre souveraine... et embrassez votre belle-sœur !

(Caroline et Pauline vont à Joséphine pour l'embrasser.)

JOSÉPHINE

Pas encore.

NAPOLÉON

C'est toi qui refuses, Joséphine, toi qui me désobéis ?

JOSÉPHINE

Nulle plus que moi ne désire une réconciliation ; j'y mets une condition toutefois.

NAPOLÉON

A-t-on juré aujourd'hui de me mettre en colère ?

JOSÉPHINE

Une grâce que je te demande ?

NAPOLÉON

Je ne fais qu'en signer avec toi ! Laquelle ?

JOSÉPHINE

C'est celle de quelqu'un que tu aimes, et qui t'aime, d'un homme qui manque au bonheur de sa famille et que ta mère cherche des yeux autour d'elle, la grâce de ton frère Lucien.

LŒTITIA, embrassant Joséphine.

Ah ! cela est bien ! ma fille.

MURAT, à Caroline.

Elle est vraiment bonne femme !

NAPOLÉON

Ma pauvre Joséphine, tu n'as pas d'ongles ! Que je rappelle Lucien ? Je veux bien. C'est lui qui refusera de revenir, je t'en préviens. Sa place était ici, entre Joseph et Louis. Il n'avait qu'à venir la prendre ! Mais non, le citoyen Brutus de Marathon boude l'Empire ! Il regrette le joli temps du Directoire et la belle constitution ba-be-bi-bo-bu ! Ce n'est pourtant pas ma faute !

LŒTITIA

Écoute ta femme, elle t'aime.

NAPOLÉON

Vous le voulez tous ? C'est dit, qu'il vienne...

TOUS

Merci, Sire, merci.

NAPOLÉON

Mais sans sa femme !

JOSÉPHINE

Sans sa femme... c'est sans ses enfants, et nous n'en avons pas, sire.

NAPOLÉON, montrant Napoléon-Charles.

Eh bien, et ce petit-là ? (Il le prend par la main.) A Notre-Dame !

(Tous sortent en défilé.)

SCÈNE V

ROUSTAN, MADEMOISELLE AVRILLON

MADEMOISELLE AVRILLON

Dans quelle voiture montez-vous, Roustan ?

ROUSTAN

Pas voiture, moi restir.

MADEMOISELLE AVRILLON

Comment ? vous ne voulez pas assister au couronnement de l'Empereur ?

ROUSTAN

Vouloir bien, pas pouvoir.

MADEMOISELLE AVRILLON

Qu'est-ce qui vous en empêche ?

ROUSTAN

Relizion ! Lui Roumi, giaour, infidèle. Moi, bon croyant. Allah mon Dieu. Mohammed mon pape!... autre Paradis.

MADEMOISELLE AVRILLON

Vous est-il défendu d'entrer dans Notre-Dame ?

ROUSTAN

Mosquée mauvaise... mosquée de chiens.

MADEMOISELLE AVRILLON

Vous auriez vu Sa Sainteté.

ROUSTAN

Moi ai vu, sur bourrico ; vieux, vieux, Italien rusé.

MADEMOISELLE AVRILLON

Qu'allez-vous faire, seul, aux Tuileries ?

ROUSTAN

Coran, prières. (Mlle Avrillon sort. Roustan tire un tapis, s'y agenouille, et y fait ses pratiques musulmanes selon le rite.)

TABLEAU MUET

LE SACRE

La scène s'obscurcit, et quand la clarté revient, on aperçoit en tableau vivant la reproduction du tableau de Louis David.

C'est le moment où Napoléon pose lui-même la couronne sur le front de Joséphine.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

L'EMPEREUR

1807

UNE SALLE AU PALAIS DE SAINT-CLOUD

Au centre, au fond, une grande glace sans tain laissant apercevoir une enfilade de pièces, et masquée de plantes; à droite, une porte donnant sur le parc de Saint-Cloud. A gauche, une porte d'appartement, celui de Joséphine, avec une portière... Ameublement : une large table ayant au centre une grosse mappemonde et des livres, papiers et plumes, canapés, fauteuils, chaises. — Costume de Roustan : turban de schall, habit en drap jaune, veste à longues manches en satin rayé, grande culotte ample, chaussettes de cuir jaune, sandales jaunes, ceinture en schall. Sabre, kandjar, poignard; à gauche, giberne à cartouches, talisman, fiole d'huile à blessures, Coran.

SCÈNE PREMIÈRE

JUNOT, ROUSTAN

JUNOT

C'est toujours avec une joie nouvelle, mon cher Roustan, que je t'entends raconter cette magnifique bataille d'Austerlitz, d'abord parce que je n'en ai pas été, hélas ! et ensuite parce que tu en donnes une idée

aussi exacte que pittoresque. Veux-tu m'en renouveler le plaisir, en attendant le retour de l'Empereur ?

ROUSTAN

Toi, rire ! Toi, moquer Roustan ! Toi, farceur !

JUNOT

Alors tu refuses ? Ce n'est pas gentil. D'ailleurs il paraît que tu en inventes sur le compte de tes frères mamelucks.

ROUSTAN

Moi, pas invente. Mamelucks gagné bataille d'Austerlitz !

JUNOT

C'est ce que je dis toujours. Mais je ne me rappelle jamais bien comment la chose est arrivée, et alors je reproduis mal ton récit, de telle sorte qu'on ne me croit pas lorsque j'affirme que les cent dix Mamelucks du régiment des guides sont les véritables vainqueurs d'Austerlitz ! Car c'est cent dix que vous étiez, n'est-ce pas ?

ROUSTAN

Cent neuf, te dis, cent neuf.

JUNOT

Moins qu'aux Thermopyles.

ROUSTAN

Moi pas été à Thermopyles... Moi été à Austerlitz. Y suis encore. Matin très froid, hiver. Lacs gelés. Grand brouillard du haut en bas. Rien voir.

JUNOT

Et l'Empereur? Parle-moi de l'Empereur.

ROUSTAN

Lui voir, à travers brouillard, lorgnette! A cheval. Manteau, fourrure. Bonne humeur. Causer avec état-major. Mamelucks autour. Rien entendre.

JUNOT

Et alors ?

ROUSTAN

Alors Bounaberdi lever ciel cravache. Brouillard coupé, s'ouvrir, fondir... (Il souffle, vff!...) Tous voir... Voir tout, plaine, bois, villages, châteaux, mosquées, chemins, collines, étangs gelés... Soleil, soleil!... Austro-Russes briller, cent mille!...

JUNOT

Où étaient les étangs gelés ? Où étaient les collines ? Montre-les-moi, mon brave Roustan.

ROUSTAN

Ici collines. Coran, collines. (Il met son Coran par terre.

JUNOT

C'est le plateau de Pratzen. Bon.

ROUSTAN

Là étangs gelés. Poignard, étangs. (Il pique son poignard dans le sol.)

JUNOT

Les étangs de Menitz. Bien.

ROUSTAN

Sais pas les noms. Boum, boum. Bataille commencir. Canon droite, canon gauche, canon face, canon derrière. Fumée monter soleil, mais pas cachir. Toujours tout voir. Autrissiens très bons. Russes aussi très bons, sur collines... sais pas les noms ! Villages pris et repris. Bien travaillir, tous... Seuls, pauvres Mamelucks rien faire. Caracoler autour sultan Kébir... Garde Impériale non plus rien faire. Mordre moustache !...

JUNOT

L'Empereur vous tenait en réserve.

ROUSTAN

Longtemps, longtemps. Nous pas contents. Voir beaux dragons escaladir, sabre aux dents, colline... Tout à coup voir cosaques terribles, noirs, tourner dragons... Oh ! oh! Bounaberdi froncer sourcil. Mauvais ! Nous dire : Si toi veux, nous tuer cosaques ? Lui rire : Vous êtes cent neuf ! Répondre : Oui, mais tous mamelucks !... C'est vrai. Allez !

JUNOT

Et vous voilà partis !

ROUSTAN

A bride abattue, comme simoun, là-bas, chez nous, en Égypte... Enfoncir cosaques... poursuivre sur étangs gelés... Crac... crac !... Glace cassir... Tous noyés cosaques. Bataille d'Austerlitz gagnée par les cent neuf mamelucks, frères de Roustan ! Allah !

JUNOT

Voyons, l'Empereur y est bien un peu pour quelque

chose. C'est lui qui fit défoncer la glace à coups d'obus.

ROUSTAN

Non, c'est soleil, soleil d'Austerlitz.

JUNOT

Mon brave Roustan, tu as de la chance d'avoir vu ça. Je te la redemanderai encore.

JOSÉPHINE entrant, à Avrillon dans l'intérieur.

Avrillon, avertis-moi dès que le prince se présentera.

JUNOT

Voici l'Impératrice.

SCÈNE II

LES MÊMES, JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON

JOSÉPHINE, à Junot.

Vous, mon cher duc? Par quelle bonne chance à Saint-Cloud? Vous devenez trop rare!

JUNOT

Votre Majesté est mille fois bonne de l'avoir remarqué! Les nouveaux amis de l'Empereur font un peu de tort aux anciens.

JOSÉPHINE

Ne croyez pas cela. Il leur est très fidèle. Ce qu'il a de plus doux au cœur, c'est sa jeunesse. Avez-vous

quelque chose à lui demander? Il est à Paris en ce moment, mais je suis là, moi.

JUNOT

Votre Majesté me comble. Depuis longtemps Junot n'a plus rien à demander à son général. Je n'ai besoin... que de le voir un peu! Quand il y a trop longtemps que je n'ai eu cette satisfaction, c'est comme un vide qui se fait dans ma cervelle, ça ne va plus!

JOSÉPHINE

Vous l'aimez bien, vous aussi! Eh bien, attendez-le dans le palais. Il va venir, vous pourrez le saluer au passage!

MADEMOISELLE AVRILLON, entrant.

Madame...

JOSÉPHINE

Bien, Avrillon, tout de suite. (A Junot.) A tout à l'heure, mon cher duc. (Elle lui tend la main qu'il baise.)

JUNOT, emmenant Roustan.

Toi, exagérer! Mamelucks pas gagné seuls bataille d'Austerlitz!

ROUSTAN, furieux.

Mamelucks gagné!... Mamelucks gagné!

(Ils sortent.)

JOSÉPHINE, à Mlle Avrillon.

Il est là?

MADEMOISELLE AVRILLON

Oui, madame.

JOSÉPHINE

Introduis le prince, et veille à ce que personne ne nous dérange... et même ne nous entende.

(Mlle Avrillon lève une portière et Lucien paraît. Mlle Avrillon sort.)

SCÈNE III

JOSÉPHINE, LUCIEN

LUCIEN, il s'arrête sur le seuil. Il est en costume de voyage. Il salue profondément Joséphine, et reste à quelques pas d'elle, très réservé et demi-agressif.

J'ai reçu votre courrier secret, madame. J'ai quitté Rome aussitôt, et me voici, incognito, aux ordres de Votre Majesté Impériale.

JOSÉPHINE

Je suis sûre, prince, que vous me pardonnerez la fatigue d'un tel voyage lorsque vous en connaîtrez l'objet. Mais, avant toutes choses, dites-moi si la princesse de Canino est en bonne santé et donnez-moi quelques nouvelles de votre petite famille !

LUCIEN, très froid.

Tous prospèrent à souhait... et ils présentent leurs hommages respectueux à l'Impératrice des Français.

JOSÉPHINE

Vous voulez dire : à leur tante et belle-sœur.

LUCIEN

Ils ne la connaissent guère, sous cet aspect du moins. Que Votre Majesté daigne les excuser.

JOSÉPHINE

Ah ! mon Dieu, est-ce que vous leur apprenez à me haïr ?... Vous ne leur direz pas, je pense, que c'est ma faute si vous êtes brouillé avec l'Empereur ?

LUCIEN

Ma réponse sera brève. Je n'ai jamais été brouillé avec le Premier Consul de la République française.

JOSÉPHINE

Si vous enseignez à vos enfants que Joséphine a poussé Napoléon à l'Empire, vous leur apprenez mal l'histoire.

LUCIEN

Ma mère m'a dit et raconté, madame, votre entremise, le jour du sacre, pour amener une réconciliation entre mon frère et moi. Aussi mes enfants n'apprennent-ils point à vous haïr. En attendant l'heure de vous aimer, leur sainte mère les fait prier pour vous.

JOSÉPHINE

J'ai besoin de toutes les prières. Mais vous vous trompez étrangement, Lucien, si vous me croyez heureuse. Il y a des jours où je regrette la prison des Carmes et la cellule sombre où j'ai eu si froid sous la Terreur !

LUCIEN, ironique.

Être aimée cependant comme vous l'êtes, et d'un si grand homme, on ne suppose rien de mieux sur la terre !

JOSÉPHINE

L'exil vous a rendu bien dur. C'est une prison aussi ;

je vous pardonne. Venons au sujet de votre voyage. Puisque Madame-Mère a bien voulu vous parler de ce qui s'est passé le jour du sacre, elle aurait pu vous certifier aussi que, ce même jour-là, si j'avais dit un mot, le prince Eugène, mon fils, eût assisté auprès de moi, au *Te Deum*, comme héritier du trône impérial. Je vous assure, mon cher beau-frère, qu'il n'en tenait qu'à moi.

LUCIEN

Je le crois, madame.

JOSÉPHINE

Pourtant vous avez lu le sénatus-consulte qui fixe l'hérédité ! A défaut de Joseph, qui n'a pas de garçons, et sur votre refus de divorcer d'avec la mère des vôtres, l'Empereur a choisi comme successeur le fils de votre frère Louis, un Bonaparte. C'est moi qui l'y ai décidé.

LUCIEN

Je sais tout cela. Le fils de Louis, qui est aussi celui de votre fille Hortense, le petit Napoléon-Charles sera Napoléon II. Que Dieu le protège, le pauvre enfant !

JOSÉPHINE.

Dieu a fait mieux, hélas ! Il vient de le reprendre.

LUCIEN

Que dites-vous ?

JOSÉPHINE

Mon petit-fils, votre neveu, est mort.

LUCIEN, avec élan.

Ah ! je vous plains de tout mon cœur.

JOSÉPHINE

Oh! moi, j'en ai déjà tant enduré!... C'est ma pauvre Hortense! Elle vous ferait pitié! Quant à l'Empereur...

LUCIEN

Eh bien?

JOSÉPHINE

Il veut d'abord que la catastrophe reste secrète jusqu'à nouvel ordre. Personne à Paris ne la connaît encore, sauf lui, moi et M. de Talleyrand : j'ai désiré vous l'apprendre avant tout le monde.

LUCIEN, sans répondre.

Ainsi tout l'échafaudage dynastique s'écroule! Le voilà encore une fois seul devant son rêve déçu, son ambition brisée, son avenir clos, tout seul! Oh! cet Empire, personne à qui le transmettre, pas d'enfant pour le perpétuer!

JOSÉPHINE

Prince, il y a Charles-Lucien, le vôtre! Voilà pourquoi je vous ai fait venir. Ai-je eu raison?

LUCIEN la regarde, méfiant.

Je demande à Votre Majesté le temps de la comprendre avant de lui répondre.

JOSÉPHINE

Je me croyais plus claire, n'étant pas diplomate. L'Empereur n'a jamais cessé de vous aimer, Lucien, et vous le savez bien, puisque, vous-même, vous l'aimez encore.

LUCIEN

J'ai été son meilleur ami. Mais je ne comprends pas, vous dis-je ! Nous sommes ennemis, vous et moi, depuis le premier jour. Au nom de qui me parlez-vous ?

JOSÉPHINE

Personne ne vous sait ici, à Saint-Cloud, l'Empereur moins que tout autre. En vous mandant, je m'expose à sa colère.

LUCIEN

Sa colère, vous ? C'est pour rire !

JOSÉPHINE

Il est étrangement changé. Vous ne le reconnaîtriez pas. Si je vous disais qu'il me fait peur à présent !

LUCIEN

Ah !... Mais comment me fier à cet intérêt subit pour moi et les miens ?... Quoi ! tant de magnanimité chez la mère du prince Eugène ?... Car c'est vous qui venez d'en parler, avec une fierté, d'ailleurs, bien naturelle !... Enfin, ne m'avez-vous pas dit que le troisième confident du secret si douloureux s'appelle Talleyrand ?... C'est lui qui vous conseille peut-être ?

JOSÉPHINE

Pour celui-là, conseiller c'est trahir. Je ne lui parle plus...

LUCIEN

C'est tout nouveau. Et depuis quand ?

JOSÉPHINE

Depuis Vincennes.

LUCIEN, grondant.

Ah ! oui, on tue à présent et l'on fusille dans les fossés, la nuit, après des simulacres de procès sans avocats et sans juges !... On en est là, de se débarrasser de ceux qui gênent par des pièges de rabatteurs !... C'est la conséquence.

JOSÉPHINE

Prince, je vous en prie.

LUCIEN

Comment je ne suis pas encore empoisonné moi-même, c'est ce que je me demande ! (Il prend une carafe et la lève.) On me verserait ici de l'eau de cette carafe, que je ne sais pas si je la boirais !

JOSÉPHINE

O mon Dieu !... Vous aussi, vous croyez ?... C'est que j'en ai si peur quelquefois !

LUCIEN, avec stupeur.

Vous, sa Joséphine ?

JOSÉPHINE

Je ne l'ai pas assez aimé quand il m'aimait. Vous aviez raison alors !... Je l'aime trop depuis qu'il ne m'aime plus... Voyez ce que vous me faites dire !

LUCIEN

Est-il possible !

JOSÉPHINE

Ah ! Lucien, voyez-le, tendez-lui la main, et sauvez-le, lui, son Empire, puisque je ne suis rien pour lui ; puisque je suis stérile, stérile, mon Dieu !

LUCIEN, un long silence. Il la contemple et dit :

Je me suis trompé sur votre compte, Joséphine... Pardon, ma sœur !... Que je le voie, dites-vous ? Mais d'abord consentira-t-il à me recevoir ? Il ne me sait même pas ici.

JOSÉPHINE

Ah ! Dieu merci, mon pouvoir va jusqu'à son cœur encore ! Et puis je suis certaine qu'il vous aime... Il ne me parlait que de vous. Sa rancune n'est si longue que parce qu'il sent bien que vous aviez raison.

LUCIEN

Je veux être reçu comme un frère par un frère.

JOSÉPHINE

Je m'y engage. Laissez-moi seulement le temps de le préparer au premier choc. Il va rentrer, et c'est ici qu'il va venir. Entrez chez moi. Je vous avertirai au moment opportun. Ayez confiance.

LUCIEN

Et s'il refuse l'entrevue ?

JOSÉPHINE

Alors vous n'aurez plus qu'à repartir, et vous ne serez pas venu.

LUCIEN, sur le seuil.

Vous me jurez que M. de Talleyrand n'est pour rien dans ce complot de réconciliation ?

JOSÉPHINE

Je vous le jure sur mon pauvre petit mort. Voici l'Empereur. Vite, et à tout l'heure.

(Lucien entre chez Joséphine.)

SCÈNE IV

JOSÉPHINE, NAPOLÉON

Napoléon entre. Il s'arrête d'abord au fond, pensif. Il est seul et sans suite. Il a les mains aux dos. Il regarde de loin Joséphine, s'avance lentement vers elle et fait un geste brusque de résolution.

NAPOLÉON

Je quitte Corvisart. Eh bien ! je l'ai consulté ! Il est formel.

JOSÉPHINE

On pouvait sauver l'enfant, n'est-ce pas ? C'est ce climat fatal de la Hollande ! Ma pauvre Hortense !

NAPOLÉON, durement.

Laissons Hortense et son enfant. Il est mort. C'était écrit. On ne ressucite pas encore dans ma famille. Ainsi donc n'en parlons plus !

JOSÉPHINE

Mais tu l'adorais, ce petit ! Tu passais des matinées

entières à l'amuser. Il vivait sur tes genoux! Pourquoi te faire plus dur que tu n'es?

NAPOLÉON

Je suis empereur!

JOSÉPHINE

C'est bien toi qui l'as voulu!

NAPOLÉON

Non. Ce sont mes peuples.

JOSÉPHINE

A force de le dire!...

NAPOLÉON, avec impatience.

Ah! (Il marche.) D'ailleurs ce qui est fait est fait. Il n'est plus temps de recommencer. Je ne peux pas abdiquer, n'est-ce pas? et tout laisser en plan pour aller ramer des pois et planter des choux dans mon île de Corse! Je n'ai que trente-huit ans d'ailleurs, et à trente-huit ans...

JOSÉPHINE

A trente-huit ans!

NAPOLÉON

L'homme est dans toute sa force et sa virilité!...

JOSÉPHINE

Ce qui revient à dire?

NAPOLÉON

... Que s'il désire être père à son tour... s'il est nécessaire qu'il ait des enfants, il peut et doit en avoir,

JOSÉPHINE

Achève. J'attends.

NAPOLÉON

Mon père en a eu treize et il est mort à quarante et un ans.

JOSÉPHINE

C'est la consultation de Corvisart.

NAPOLÉON

Oui. Je ne suis pas responsable de notre malheur commun. On peut le faire établir.

JOSÉPHINE

Oh ! devant Dieu lui-même, on le sait, Sire !

NAPOLÉON

Ce Dieu, dont tu te réclames, ce Dieu du pape et de son église romaine, le tien comme celui de Clotilde, j'ai fait mieux que Clovis lui-même, et davantage ! J'ai rétabli son culte, malgré mes grenadiers, qui sont mes Francs, à moi, j'ai signé avec lui un Concordat, j'ai rendu la terre à son vicaire, et les âmes à ses prêtres !... C'est grâce à moi qu'il entend sonner ses cloches !... Tu vois sa reconnaissance !

JOSÉPHINE

Il t'entend dire cela !...

NAPOLÉON

Allons donc, tu l'as prié, supplié, invoqué toi-même, bonne chrétienne, il ne t'a pas même écoutée une seule

fois, et tu lui as brûlé toute la cire du royaume! Ce n'est donc plus ma faute... Il convient d'en finir...

JOSÉPHINE

Comment?

NAPOLÉON

Retournons à la nature! Il me faut un enfant de mon sang, de mon nom, de ma race, comme un bourgeois, pour hériter de ma maison. Je puis en avoir, j'en suis sûr à présent, sinon de toi, du moins d'une autre... D'ailleurs j'en ai!

JOSÉPHINE, révoltée.

Lâche!... Et moi aussi!

NAPOLÉON, furieux.

Joséphine!

JOSÉPHINE, simplement.

Eh bien! quoi?... Je parle d'Eugène et d'Hortense.

(Napoléon recule, comme étourdi de la riposte.)

NAPOLÉON

Voyons, as-tu le secret des miracles? Peux-tu faire sortir de terre ou tomber du ciel le Napoléon II que la France réclame? Réponds.

JOSÉPHINE

Mon petit-fils est mort. Il s'appelait Napoléon!

NAPOLÉON

C'est vrai. Le malheureux enfant, son fantôme ne m'a pas laissé dormir de la nuit... Il m'apportait ses jouets sur mon lit... Il me disait : grand-père!... Écartons cette

image !... Sois-en sûre, mon amie, il faut un héritier direct et indiscutable à l'Empire. Il y va du repos de l'Europe. Après moi, si je mourais demain, le monde serait en feu ! Je dois parer aux rancunes des nations vaincues, à la rage des rois humiliés. La Grande Armée, que j'ai formée, suivra mon fils. Elle n'en suivra pas d'autre. La France est rivée à ma dynastie. Il n'est donc plus possible de temporiser, l'heure est venue. Le sang des Bonaparte va tarir. De mon côté, mes frères et mes sœurs n'ont que des filles, ou des garçons impossibles. Du tien, il y avait Hortense et son fils, c'est terminé. Reste Eugène et sa famille... J'y ai pensé ! Veux-tu que j'adopte Eugène et que je le propose à la nation ?... Il est très aimé ! Il a des chances.

JOSÉPHINE

Non. Pas Eugène.

NAPOLÉON

Pourquoi ?

JOSÉPHINE

Parce que tes frères et tes sœurs me le feraient assassiner.

NAPOLÉON

C'est possible. Alors... il faut te résigner.

JOSÉPHINE

Au divorce, n'est-ce pas ?... Le mot te brûle les lèvres !... Aie donc le courage de le prononcer. Eh bien ! non, Bonaparte, n'y compte pas !

NAPOLÉON

Si tu vois une autre solution ?...

JOSÉPHINE

Oui.

NAPOLÉON

Laquelle ?

JOSÉPHINE

D'abord celle-ci : tu n'auras pas d'héritier, et ton Empire finira avec son Empereur.

NAPOLÉON

Comme celui d'Alexandre ! Voilà qui n'est ni d'une Impératrice ni d'une Française. Je ne reconnais plus Joséphine !

JOSÉPHINE

Française, impératrice, tout ce que l'on voudra, mais femme aussi ! Il y a pour nous dans le divorce une injure que je n'accepte pas, parce que je ne l'ai pas méritée. Tout plutôt que cela. Le divorce, jamais ! On me tuera !

NAPOLÉON

Mais il est au Code. Je l'y ai fait insérer. Il ne déshonore pas la femme !

JOSÉPHINE

En use qui voudra ! Moi, non ! Quant au Code, j'ai eu ton nom avant lui, et depuis que je l'ai, je n'ai rien fait pour le perdre. D'ailleurs, c'est bien simple, fais-moi juger.

NAPOLÉON, *sombre.*

Ne m'en défie pas, malheureuse !

JOSÉPHINE, *énergiquement.*

Votre bras, Sire, et au tribunal !... je suis prête à m'y

défendre. Je dirai... Tiens, voilà ce que je dirai !... Je dirai où j'ai pris Votre Majesté, d'où je l'ai sortie et ramassée, et ce que j'ai fait du capitaine d'aventure sans sou ni maille qu'elle était !... Et l'Europe saura à qui elle doit son maître !... Oh ! le voilà, mon crime, s'il y en a un dans la vie de Joséphine ! Pour lui frayer la route, j'ai rompu d'un jour à l'autre avec tout ce que j'aimais, ma race, mon monde, mon éducation, mes habitudes, mes goûts, j'ai perdu mes plus chères amitiés !... j'ai déserté jusqu'à mon parti, car j'étais royaliste !... et je le suis encore !... J'ai trahi ma foi, moi catholique et romaine, et j'ai compromis mon salut, pour qui ? pour un mécréant qui ne m'avait même pas conduite à l'autel !... Ainsi ma vie mortelle et ma vie immortelle, je lui ai tout donné, pour le plaisir de lui mettre une épée à la main, pour une gloire que sans moi il attendrait encore, et dont il me doit la moitié !... Si encore je l'eusse aimé !... Hélas ! si quelqu'un réalisait peu l'idéal de mon rêve c'était bien l'espèce de petit traîne-misère étique, noir, aux vilaines manières, qui me tombait là d'une île de chèvres !... Mais il m'aimait !... Pauvres femmes que nous sommes !... Il m'aimait, et cela a suffi !... Et le voilà à présent qui m'insulte dans son amour même et qui me menace d'opprobre public, parce que je n'ai pas d'enfants !... Pas d'enfants, ingrat ! Mais j'en ai eu trois, Eugène, Hortense et toi !...

NAPOLÉON, très doucement.

Assez ! je t'en prie, Joséphine.

JOSÉPHINE

Ah ! tu veux divorcer à présent ! Tu veux répudier ta compagne terrestre... et éternelle ! Tu t'imagines, parce que tu peux tout, que tu peux cela aussi, et que tu n'as

qu'un mot à dire à ton Cambacérès!... Dis-le!... Fais-moi juger!... Mais tu choisis mal ton heure, laisse-moi te l'apprendre, pour un si beau procès. Tu lasses le monde!... Regarde autour de toi, observe, questionne, fais jouer ta police et fais causer tes grenadiers!... Ne divorce pas, mon ami. Je te sauve encore!

NAPOLÉON

Qu'est-ce à dire?

JOSÉPHINE

Tu le sais bien. (Mouvement de Bonaparte.) Ah! méchant! Comme tu me fais souffrir!

NAPOLÉON

Oui, c'est vrai, mes soldats mollissent dans ma main. On grogne. Tous les bons, ceux de la République, sont partis ou vont s'en aller. Mes maréchaux sont gros et gras! Mon œuvre branle sur sa base. C'est pour cela qu'il faut la consolider de mon vivant. Il n'y a qu'un moyen, c'est de perpétuer l'Empire. Voilà pourquoi cet horrible divorce s'impose. Si tu as mieux, dis-le. Moi je n'y tiens pas, je te le jure.

JOSÉPHINE

Eh bien! et moi, que deviendrai-je?

NAPOLÉON

Écoute. Tu garderas ton rang, ton titre et ta puissance. Tu resteras plus que reine! Il y aura deux impératrices, voilà tout.

JOSÉPHINE

Quelle femme acceptera d'être l'autre?

NAPOLÉON

Je la choisirai.

JOSÉPHINE

Oh ! dans quelle famille ?

NAPOLÉON

Je ferai prendre dans une cour de l'Europe n'importe quelle petite princesse insignifiante, l'une ou l'autre, il n'en manque pas !... Tu ne pourras être jalouse que de l'enfant. La France admirera ton sacrifice, et moi, je t'aimerai jusqu'au dernier soupir.

JOSÉPHINE

Celui de ton ambition. Tiens, j'ai pitié de toi ! Il y a mieux.

NAPOLÉON

Quoi ?

JOSÉPHINE

Tu oublies trop que tu as des héritiers naturels.

NAPOLÉON

Lesquels ?

JOSÉPHINE

Cherche un peu. Des neveux.

NAPOLÉON

Des neveux ? Tu sais bien que je n'en ai plus.

JOSÉPHINE

C'est donc que Lucien n'est pas ton frère ?

NAPOLÉON

Les fils de Lucien et de Mme Jouberthon ne sont que des demi-Bonaparte.

JOSÉPHINE

Mais le mariage est légitime, légal, sacré, plus que le nôtre !

NAPOLÉON

Pas pour moi.

JOSÉPHINE

Ne t'es-tu jamais demandé, mon ami, quelle idée tu donnais à ces petits de ta justice ? Pourquoi cet oncle si illustre, si grand, si bon pour tant de gens qui seront les premiers à le trahir, leur tient-il spécialement rigueur, et de quoi ? d'être nés ? Ils t'admirent tant de loin, sans te connaître. Ils tremblent d'émotion devant l'une de tes images populaires ! Ils rêvent de te voir, d'entendre ta voix, de t'embrasser... comme t'embrassait l'autre... le petit mort ! Oh ! connaître Napoléon, leur oncle ! ces petits dieux exilés de ton paradis !

NAPOLÉON

C'est la faute de leur père, un orgueilleux, un idéologue, qui me boude, l'imbécile.

JOSÉPHINE

Lucien t'a rendu de signalés services. Il a risqué sa vie pour toi.

NAPOLÉON

Au dix-huit brumaire, oui, c'est lui qui le dit !

JOSÉPHINE

Tu oublies que j'y étais. As-tu donc tant d'amis, toi qui n'as que des créatures ?

NAPOLÉON

S'il était mon ami... il serait ici ! Joseph était le chef... M'a-t-il quitté ? Et Louis ? Et Jérôme ? Ils sont là !... Non, le prince de Canino joue les Coriolan, il vit à Rome, et il y accapare ma mère !...

JOSÉPHINE, se rapprochant de la porte où est Lucien.

Tu l'as disgracié, presque chassé ! On ne s'expose pas à te tenir tête.

NAPOLÉON

Je n'ai fait que cela toute ma vie, moi, m'exposer !... Cela ne m'a pas trop mal réussi !

JOSÉPHINE, même jeu.

Venir en France... à Paris... à Saint Cloud... c'est te braver !

NAPOLÉON

Il me braverait s'il m'aimait.

JOSÉPHINE, elle ouvre à Lucien.

Eh bien ! regarde, il te brave. (Lucien s'encadre dans la porte.)

NAPOLÉON

Lui ?... Vous ?... Toi ?... (A Joséphine.) Ah ! ma bonne femme !... Laisse-nous à présent. (Joséphine sort.)

SCÈNE V

NAPOLÉON, LUCIEN, puis JOSÉPHINE

NAPOLÉON, reprenant le ton impérial.

Je connaissais votre présence ici... par ma police.

LUCIEN

Alors, l'Impératrice m'a menti !... Adieu ! (Il va à la porte.)

NAPOLÉON

Reste donc, mauvaise tête, et embrasse-moi. (Il lui tend la joue, Lucien l'embrasse.) Eh bien ! c'est donc toi ?... Tu as bonne mine ! Moi, j'engraisse ; tu vois !... Comment te trouves-tu à Rome ? Et maman ?... et le pape ? Va-t-il bien, le pape ?... (Lucien, visiblement ému, ne peut trouver une parole.) N'as-tu rien à me dire ?

LUCIEN, voix étranglée.

Ah ! je...

NAPOLÉON, riant.

C'est à moi de parler alors. Joséphine m'a dit que tu étais devenu raisonnable. La situation que notre brouille te fait en Europe est absurde, et pourquoi ? pour une femme !

LUCIEN

La mienne, Sire.

NAPOLÉON

La tienne, toujours la tienne !... Elle ne l'est pas. C'est réglé, n'en parlons plus.

LUCIEN

Qu'est-elle donc ? Ma maîtresse ?

NAPOLÉON

Maîtresse d'un Lucien Bonaparte, c'est déjà un sort pour une femme !

LUCIEN

Et nos enfants ? Bâtards alors ?

NAPOLÉON

Je ne dis pas cela. Tes enfants, tout dépend de leur père. Leur bonheur est entre tes mains.

LUCIEN

S'il n'est qu'entre mes mains, il seront heureux.

NAPOLÉON

Je n'ai pas besoin de te demander si tu connais mon sénatus-consulte organique ? Il règle l'hérédité.

LUCIEN

Oui, et il nous en exclut, moi et les miens. Je ne m'en plains pas.

NAPOLÉON, haussant les épaules.

Cela se dit ! Mais tous les hommes sont les mêmes. D'ailleurs tu es père et bon père. Que tu renonces, toi, à tes droits à ma succession, c'est ton affaire. Mais que tu en prives tes enfants, ton petit Charles-Lucien, par exemple, qu'est-ce qui t'y autorise ?

LUCIEN

Mais le sénatus-consulte lui-même ! Il y est dit : Tout

mariage contracté par les membres de la famille impériale sans le consentement de l'Empereur est nul.

NAPOLÉON

Or, tu t'es mis dans ce cas en épousant malgré moi une personne...

LUCIEN, lui coupant la parole.

... Que j'aimais.

NAPOLÉON

Et tu as tué la poule aux œufs d'or.

LUCIEN

Celle du coq impérial, oui, seulement !

NAPOLÉON

Eh bien ! depuis ce temps, les choses ont changé. Le successeur que j'avais désigné, le fils de Louis et d'Hortense...

LUCIEN

Est mort.

NAPOLÉON

Qui te l'a dit ?

LUCIEN

Le retour de vos bonnes grâces, Sire.

NAPOLÉON

Tu vas donc reprendre la file. L'ordre naturel sera rétabli. Je modifierai mon sénatus-consulte en faveur de ta descendance. Je prends Lucien-Charles. Il sera Napoléon II. Je n'y mets qu'une condition.

LUCIEN

Je crains de la deviner.

NAPOLÉON

Tu l'as devinée. Je ne veux point de sa mère.

LUCIEN, reculant et hautain.

Que Votre Majesté me permettre de taxer... poliment la condition de... téméraire !

NAPOLÉON

Vous dites ?

LUCIEN, très ferme.

Ce que j'ai dit !

NAPOLÉON

Je ne me fâcherai pas !... De la hauteur où je suis, ce serait trop grave ; ce serait le tonnerre !... Du reste nous sommes seuls et personne ne t'a entendu. Je puis être clément secrètement avec un frère. Écoute-moi, Lucien. Il est possible que je me sois trompé sur le compte de madame Jouberthon.

LUCIEN

Elle s'appelle madame Lucien Bonaparte, princesse romaine de Canino, née De Bleschamps. Tel est son nom. Celui que vous lui attribuez est effacé par son second mariage.

NAPOLÉON

Soit. Je la crois... je la reconnais honnête et bonne femme, digne de toi et de l'affection fidèle dont tu témoignes pour elle. Es-tu satisfait ? Mais maintenant et

plus que jamais il me faut des mariages royaux dans ma famille. Ma politique est celle des alliances comme celle des Bourbons, que nous continuons, et qui est la bonne. Si ta femme t'aime, si elle aime ses enfants surtout, le moment est venu de leur en donner la preuve. Notre rupture, dont elle est l'unique cause, a déjà trop duré. Elle doit avoir besoin de se sacrifier.

LUCIEN

Elle a la taille de tous les sacrifices. Duquel s'agit-il pour elle ?

NAPOLÉON

Ne me le fais pas répéter. Les enfants, oui, la mère, non. Je la ferai duchesse de Parme, je rendrai son duché héréditaire. Elle y sera libre, souveraine absolue et régnante !... Quant à toi, voici le monde ; choisis. (Il fait rouler la mappemonde.)

LUCIEN, il fait revirer la mappemonde.

J'y cherche le pays où une femme peut ne pas être... la mère de ses enfants.

NAPOLÉON

Ah ! l'entêté, l'entêté !... Vrai crâne de Corse !... (Joséphine paraît et, pendant toute la fin de la scène, elle va, vient, agitée, tantôt se dissimule derrière une tenture, tantôt se montre, s'avance, recule, gesticule, recevant le contre-coup de ce qui se dit entre les deux frères. Pantomime.) Qu'est-ce qu'une femme, et la plus belle, au prix de la destinée d'un peuple ? Que pèse-t-elle dans la marche du monde ? L'amour même qu'elle inspire est un feu de paille. Le plus durable ne résiste pas à la première ride !... J'ai aimé, je sais ce que c'est !... S'arrêter pour une femme qui pleure, c'est comme si j'interrompais une bataille pour un soldat qui tombe !... La

fatalité est dans tout et partout !... C'est à la fin du monde que l'on se comptera... nous roulons sur un globe qui tourne !...

LUCIEN

On peut ne pas vouloir être de ceux qui font souffrir les autres. On peut refuser de servir de complice au destin. Je suis content de ma position. Je ne demande rien. Il y a assez d'un immortel dans une famille.

NAPOLÉON

C'est possible. Mais j'ai besoin de toi. Tu fais partie de mon système. Il faut y rentrer, ou...

LUCIEN

J'attends le *Quos ego* de Jupiter !

NAPOLÉON

Ami ou ennemi ! Choisis, ou... tremble !

LUCIEN

Oh ! comme ils t'ont changé, les misérables ! Car ce n'est pas toi, le vrai coupable : tu n'es pas né méchant !... De plats valets, flatteurs infâmes, ont gâté la plus belle figure de jeune héros que le monde ait vu depuis Achille ! Mais je suis là, j'en témoignerai, je serai ton défenseur devant l'histoire. Ma mémoire protégera la tienne ! Finissons. J'ai déjà trop duré ici... Il y a là-bas une sainte et douce femme qui m'attend et n'est pas tranquille de me savoir chez un tel frère... J'ai hâte de revoir les enfants que j'élève dans l'honneur et la justice. Que veux-tu de moi, d'elle et d'eux ? Cartes sur table, Bonaparte, ton dernier mot ? Et précise.

NAPOLÉON

Le voici donc. J'exige à présent ton divorce, de bon gré ou non.

LUCIEN, montrant Joséphine.

Ah ! je comprends, pour éviter le vôtre. Moi aussi on m'a rabattu dans un piège !

JOSÉPHINE

Lucien !

NAPOLÉON

Piège ou non, je te tiens et je ne lâche plus. Sujet du pape, exclu de mes États, tu es ici sans sauf conduit. Tu n'en sortiras plus que pour un trône ou une prison. Décide, et puisqu'elle est là, devant elle.

LUCIEN

Voici donc ma réponse, la réponse officielle de Lucien Bonaparte, prince de Canino, à l'empereur Napoléon premier du nom, en présence de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine. Quoi qu'il arrive, jusqu'à la mort, il restera fidèle au serment qu'il a prêté devant les hommes et devant Dieu à son honnête et bien-aimée épouse Alexandrine de Bleschamps, et il le renouvelle ! Garde l'Europe, j'ai ma femme !

NAPOLÉON, lui posant la main sur l'épaule.

Vous êtes en rupture de ban. Je vous arrête, et de ma propre main.

LUCIEN, à Joséphine.

C'est à Votre Majesté de répondre, madame.

JOSÉPHINE

Vous êtes libre.

NAPOLÉON

Qu'entends-je ? Perds-tu le sens ?

JOSÉPHINE

Je suis encore l'Impératrice. Mon beau-frère a ma caution. Allez, prince.

NAPOLÉON

Ah ! malheureuse, cette fois c'est ta perte irrévocable. (Il sonne.) Appelez Talleyrand.

JOSÉPHINE, à Lucien

Talleyrand ! Ah ! fuyez !

NAPOLÉON

Vous avez vingt-quatre heures pour quitter la France.

LUCIEN

Combien vous en reste-t-il pour la perdre ?

NAPOLÉON

Hors de mes yeux, et pour toujours.

LUCIEN

Qui sait ? Reste le malheur, mon frère ! (Il sort.)

SCÈNE VI

NAPOLÉON, JOSÉPHINE, TALLEYRAND

NAPOLÉON, à Talleyrand.

Venez, prince de Bénévent, asseyez-vous à ce bureau

et écrivez. (Talleyrand s'assied, Napoléon dicte.) « A mon frère, le tsar Alexandre, souverain de toutes les Russies... Mon cher frère, désireux de resserrer les liens qui m'unissent personnellement à Votre Majesté, et d'assurer la paix entre nos deux peuples, destinés désormais à s'entendre... » (Il s'arrête.) Non, biffez cela, Talleyrand. (Il reprend.) « Entre nos deux peuples, j'ai résolu de cimenter cette union par un mariage dynastique... »

JOSÉPHINE, près de la table.

Je ne veux pas !

NAPOLÉON

Continuez. « Votre fille, la princesse Catherine... »

JOSÉPHINE

Non !

NAPOLÉON

Allez donc !... « Est celle... »

JOSÉPHINE

Non ! non ! non ! (Elle arrache la lettre, la déchire et tombe sur le canapé avec un cri de douleur terrible.) Ah !... au secours ! Il me tue !... Ah !... (Elle perd connaissance.)

TALLEYRAND, près de Joséphine.

Sire, l'impératrice a perdu connaissance... Le duc d'Abrantès est dans la salle voisine, il peut aller chercher Corvisart.

NAPOLÉON

Non, personne. Cela n'est rien, une crise de nerfs,

comme toutes les femmes : un peu d'eau suffira, dans un verre...

(Talleyraud va au verre d'eau et verse de l'eau de la carafe dans une coupe, et il l'apporte à pas lents.)

NAPOLÉON, à Joséphine dont il soutient la tête.

Joséphine, mon amie, qu'est-ce donc ? Mais quelle douleur !... (Joséphine rouvre les yeux et regarde autour d'elle.) A la bonne heure !... Voyez, Talleyrand, comme elle est brave !... Donnez-lui un peu à boire.

TALLEYRAND, présente le verre d'eau à Joséphine.

Que Votre Majesté daigne tremper ses lèvres...

JOSÉPHINE pantomime d'effroi. Elle regarde le verre, puis Talleyrand, avec un geste d'épouvante.

NAPOLÉON

Mais c'est Talleyrand.

JOSÉPHINE

Oui. Talleyrand... Vincennes !... Non !

TALLEYRAND

Oh ! l'injure est sanglante et le soupçon affreux !

NAPOLÉON lui prend la coupe des mains et il la tend à Joséphine.

Et de ma main ?

JOSÉPHINE se dresse, recule et se jette à ses pieds.

Grâce ! grâce !... Pas toi !

NAPOLÉON

Oh ! moi aussi ! C'est bien. (Il pose le verre sur la table, va au fond et appelle.) Junot !

(Junot entre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, JUNOT

JUNOT

Vous m'avez appelé, Sire ?

NAPOLÉON

Oui. Approche. (Il lui montre la coupe sur la table.) Voici une coupe sur la table. Elle est empoisonnée. Bois ! (Junot prend la coupe et la boit d'un trait.) Voilà comment on m'aime !

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

LA BONNE, JOSÉPHINE

1809

AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU

Salle du château de Fontainebleau en 1809, ou galerie donnant accès aux appartements impériaux.

Le fond de la galerie s'ouvre sur une petite salle de théâtre voilée par une grande tapisserie des Gobelins.

A gauche, une petite porte dissimulée dans un cadre de boiserie ouvragé. C'est la petite porte qui conduit chez Napoléon.

Non loin de cette porte, au premier plan, entre deux paravents, une vaste console sur laquelle les joyaux et les bijoux de l'Impératrice sont étalés. Une psyché est auprès de la console.

Entrées et sorties diverses.

SCÈNE PREMIÈRE

JUNOT, puis NAPOLÉON

Au lever du rideau, Junot est debout, à droite, devant la fenêtre, dans l'attitude de la rêverie. Il n'entend pas venir l'Empereur. Napoléon entre sans bruit par la petite porte secrète, qu'il laisse ouverte. Bruits d'ouvriers. Ils cessent à l'entrée de Napoléon.

NAPOLÉON, du seuil,

Eh bien, duc d'Abrantès, vous contemplez les carpes de mes étangs ?

JUNOT, *s'avançant.*

Me voici à l'ordre, Sire.

NAPOLÉON

Est-il prêt, ce théâtre du Palais ? Va-t-on pouvoir bientôt commencer la représentation ?

JUNOT

Les ouvriers n'ont eu que quarante-huit heures pour remettre la salle en état, mais tout sera prêt. Les artistes sont déjà dans leurs loges.

NAPOLÉON

C'est bien ! Je ne veux pas attendre. Et Murat ? Je l'avais mandé, que fait-il donc ?

JUNOT

Le roi Joachim m'a chargé de l'excuser auprès de Votre Majesté.

NAPOLÉON

A-t-il vu l'Impératrice ?

JUNOT

Il n'a pas cru devoir lui rendre visite ; il sait qu'elle ne veut rien entendre.

NAPOLÉON

Elle refuse de signer, décidément ?

JUNOT, *désignant la table.*

Que Votre Majesté voie elle-même sur la table.

NAPOLÉON, à table.

En effet, l'acte de divorce est là... Il traîne entre ses écrins et ses houppettes, comme une papillote !... (Il prend l'acte.) Le voilà, chiffonné, presque effacé.

JUNOT

Les larmes, Sire !

NAPOLÉON

Oui, la femme a sur nous cet avantage de pouvoir pleurer... Il paraît que c'est un soulagement !... Pleures-tu toi, Junot ?

JUNOT

En dedans, quelquefois.

NAPOLÉON

Et de ton côté, as-tu vu l'Impératrice ? Pourquoi n'essaierais-tu pas de la convaincre ? Si tu y réussis, je te fais maréchal de France !... (Silence de Junot.) Allons, vous me trahissez tous, même toi !

JUNOT

Je prie l'Empereur d'observer que, malgré tout mon dévouement, je ne suis pas autorisé pour l'y décider ! On se représente mieux Junot à la tête d'un escadron.

NAPOLÉON

On se représente Junot là où je le mets, et non ailleurs !... Je connais vos sentiments sur cette affaire... On me blâme dans les antichambres !...

JUNOT

Sire, l'Impératrice Joséphine est très aimée.

NAPOLÉON

Croit-on que je ne l'aime pas aussi ? Pour être plus près d'elle, nuit et jour, j'ai fait percer cette communication secrète entre nos deux appartements... J'étais comme un amant pour elle ! Les mécontents veulent-ils que je la garde à titre de maîtresse ?...

JUNOT

Oh ! Sire.

NAPOLÉON

Eh bien alors ? Assez de jérémiades. Je ne cesse pas de chérir l'amie des premiers jours. Mais son consentement au divorce est inéluctable. Il me le faut ! Je l'aurai de gré ou de force. Metternich l'attend depuis un mois, à Vienne. La vie de l'Europe ne peut pourtant pas rester suspendue à un paraphe.

JUNOT

Votre Majesté ne craint-elle pas que sa voix ne porte au delà de cette salle ?

NAPOLÉON

Qui écoute, entende ! La résistance passe la dernière borne... On m'a changé Joséphine.. Je ne la reconnais plus. On l'influence... Je sais qui.

JUNOT

Sur un point du moins sa volonté est toute personnelle. L'Impératrice est fervente catholique, et l'Église défend la rupture du mariage.

NAPOLÉON

Bon, je connais l'antienne, l'Église ne dénoue pas ce

que Dieu lui-même a noué. Les jésuites de Rome finiraient par sanctifier la stérilité ! Mais tu as raison, c'est ce mariage religieux, la veille du Sacre, qui a tout gâté!... Pourquoi y ai-je consenti ?... Voilà l'œuvre de l'oncle Fesch, un brocanteur que j'ai fait cardinal... Il m'en récompense ! C'est lui qui encourage ma pauvre femme à me tenir tête... Il lui fait peur de l'enfer !... (Haussant les épaules.) En enfer, elle, Joséphine ? Ce serait donc pour m'y suivre !... Où en étais-je ? Qu'est-ce que je disais ?

JUNOT

Votre Majesté s'en prenait au prince cardinal Fesch.

NAPOLÉON

A lui, ou au pape, n'importe. Si les prêtres m'entravent, je les briserai. Qui n'est pas pour moi est contre moi. Je m'emparerai de Rome et je l'annexerai à mon Empire... Et si, pour obtenir un griffonnage de femme, il faut être pape moi-même, mon cousin de Russie l'est dans ses États, je le prendrai pour modèle !... Duc d'Abrantès, voici mon dernier mot : l'acte signé avant ce soir !... Je vous charge d'en prévenir... les intéressés !... (Junot se dirige vers le fond.) Où allez-vous donc ?

JUNOT

Mais au Conseil d'État, Sire, porter votre ultimatum.

NAPOLÉON

Que signifie ? Vous moquez-vous de moi ?

JUNOT

Il s'agit, je pense, d'une loi à réformer, avant ce soir ?

NAPOLÉON

Une loi ? Quelle loi ?

JUNOT

La loi sur le divorce. Le Premier Consul, qui l'a faite, y avait édicté la nécessité du consentement mutuel et réciproque des époux. L'Empereur décide de biffer l'article, je vais le dire à ses juristes.

NAPOLÉON

Vous faites de l'esprit ? Je ne l'aime pas.

JUNOT

C'est sans le chercher ; mais je ne vois pas pour Votre Majesté d'autre moyen de rompre le lien qui la gêne : modifier la loi, ou passer outre.

NAPOLÉON

Elle signera.

JUNOT

Je crois que l'Empereur se trompe.

NAPOLÉON

Ne me poussez pas à bout, j'ai de quoi l'y contraindre !... On oublie trop que dans ma loi du dix germinal de l'an onze, il y a un article sur les... adultères, veut-on que j'en vienne là pour une souveraine des Français (Geste de Junot.) Faut-il que je la répudie ? ce serait énorme... Mais j'irai jusque-là !...

JUNOT

Puis-je à présent me retirer ? (Bruits d'ouvriers.)

NAPOLÉON

Pas encore. Ainsi donc il est urgent d'en finir avec l'obstinée... (Il va à la petite porte.) Et d'abord, je ne veux plus la voir... Elle sait trop le chemin de mon cœur. Elle en abuse... (Il pousse la porte, en retire la clef, et va à la fenêtre du parc.) Plus de passage secret, et la clef aux carpes ! (Il jette la clef par la fenêtre.) Mais elle a la sienne. Va la lui demander, toi.

JUNOT

Si la mission était possible le résultat n'en serait pas douteux. L'Impératrice ne rendra cette clef à personne.

NAPOLÉON

Oui. Eh bien, alors coupons court. Approche et écoute. Il y a là des ouvriers : prends-en deux et fais murer la porte.

JUNOT, écoute front baissé, relève la tête, se retourne, regarde l'Empereur et dit :

Non, Sire.

NAPOLÉON

Tu refuses ?

JUNOT

Ma vie, mais cela, non, jamais !

NAPOLÉON

Est-ce Junot que j'entends ?

JUNOT

L'ordre est pour Duroc, mais non pour le duc d'Abrantès.

NAPOLÉON

Junot raisonne ? C'est ma garde qui recule ! Je le veux. J'ordonne.

JUNOT

J'aime mieux vous rendre mon épce.

NAPOLÉON

Rends-la-moi.

JUNOT

La voici. (Il rend son épée.)

NAPOLÉON

C'est bien. J'ai d'autres créatures. Adieu, sergent La Tempête. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE II

JUNOT, puis JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON

JUNOT, seul.

La malheureuse !... Mais non, il ne trouvera personne pour obéir à un pareil ordre. (Il montre du poing le fond.) Hélas ! il en trouvera cent là dedans, et pour de pires tâches. (Voyant venir Joséphine.) La voici. Le cœur se brise !

JOSÉPHINE, entrant.

Que c'est aimable à vous, mon cher duc... Vous me restez fidèle... Je cherche un peu mes amis en ce moment. Vous assistez avec nous à la comédie ?

JUNOT

Pas ce soir, non, madame.

JOSÉPHINE

Une autre fois alors?

JUNOT

Pas davantage.

JOSÉPHINE

Ah ?... Mais je vous arrête ici ?... Vous sortiez peut-être? Vous quittiez Fontainebleau ?

JUNOT

J'attendais Votre Majesté pour lui faire mes adieux. Je suis en disgrâce.

JOSÉPHINE

Vous ?

JUNOT

Le rêve est fini.

JOSÉPHINE

Ah ! pour vous aussi !

JUNOT, avec émotion.

L'Impératrice voudrait-elle m'accorder une dernière grâce ? Celle de lui baiser la main. (Il met un genou en terre et baise la main à Joséphine.)

JOSÉPHINE

Je comprends. Merci. Mais partez-vous tout de suite? Les voitures de la cour ne sont commandées que pour minuit seulement. Restez jusque-là, si vous pouvez, vous verrez !...

JUNOT

Je vois que Votre Majesté n'a pas besoin qu'on lui souffle du courage!... Je ne peux pas en dire autant.

JOSÉPHINE

Pauvre Junot! (Bruit de marteaux.) Mais travaille-t-on encore à ce théâtre?... Ces ouvriers me martèlent la tête. Voyez-donc s'il ne serait pas possible de modérer leur tapage? Vous m'obligerez.

JUNOT, en sortant devant la petite porte.

Oh! il n'osera pas!

SCÈNE III

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON

(Joséphine va s'asseoir devant la table et y reste un instant pensive et silencieuse.)

MADEMOISELLE AVRILLON

Pour laquelle de ses parures Madame se décide-t-elle? Il est temps qu'elle se prononce. Le spectacle va commencer dans quelques instants.

JOSÉPHINE

Qu'est-ce qu'on joue?... Une tragédie, hein?...

MADEMOISELLE AVRILLON

Non. Nous aurons la troupe de la Montansier avec Brunet dans l'un de ses bons rôles, *Cadet-Roussel professeur* ou *l'Ecole tragique*. C'est le prince de Neuchâtel qui a choisi la pièce. On dit qu'elle est tout à fait drôle.

JOSÉPHINE

Ce Brunet, te souviens-tu, j'en raffolais !... On m'en a fait un crime aussi !... Encore une cause de divorce peut-être ?.... (Elle remue les objets étalés sur la table et fait tomber l'acte de divorce. Mlle Avrillon veut le ramasser, Joséphine l'arrête.) Non, laisse-le où il est, l'affreux papier, sous les pieds, il est à sa place.

MADEMOISELLE AVRILLON

Que Madame est belle ce soir ! Ses yeux si doux sont pleins de flamme. (Elle prend des parures.) Madame sait-elle quelque chose ?

JOSÉPHINE

Rien de nouveau. Nous en sommes à l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche. Elle est blonde. C'est pour changer sans doute.

MADEMOISELLE AVRILLON

Je ne suis qu'une pauvre fille, mais, à la place de Votre Majesté, je ne céderais pas.

JOSÉPHINE

Sois tranquille. Il faudra qu'on me répudie, et, cela, on ne l'osera jamais. Je les en défie !

MADEMOISELLE AVRILLON

On ignore à quel point l'Empereur aime encore Madame !

JOSÉPHINE

Tu le sais, toi, Avrillon. Cette petite porte dans la boiserie... (Elle désigne la petite porte.) Tant que la clef qui

l'ouvre pendra à ma chaînette, personne ne sera de force, vois-tu, à me disputer mon empire !... La voici... Avec elle je ne crains pas l'Autriche !... (Bruits d'ouvriers à gauche derrière la boiserie.) Encore ce terrible tapage !... Mais écoute donc... On dirait qu'il se rapproche... là, dans la chambre de l'Empereur ?...

MADEMOISELLE AVRILLON

Votre Majesté est fiévreuse... Ce grand palais est très sonore... C'est un écho...

JOSÉPHINE, se mirant.

Tu crois ?... Ainsi je ne suis pas trop hideuse ?

MADEMOISELLE AVRILLON

En un seul mot : Votre Majesté est belle comme le jour du sacre !

JOSÉPHINE

Oh ! toi... ta vue s'est figée à ce jour-là ! Les créoles luttent longtemps, ma chère. Elles ont emmagasiné du soleil. Sans les migraines !... Essaie-moi la parure de saphirs... Non... le collier de perles du pape... ou le petit diadème des doges de Venise... Je ne me plais pas... Oh ! deux fleurs de mon île natale dans les cheveux et mes dix-huit ans !... Voilà ce qu'il me faudrait pour vaincre.

MADEMOISELLE AVRILLON

Mais aussi Madame ne sourit pas... Tout l'effet vient de son sourire.

JOSÉPHINE

Pare-moi donc toi-même et comme tu voudras.

MADEMOISELLE AVRILLON

Alors ceci. (Elle prend la pochette à café du premier acte.)

JOSÉPHINE

C'est le petit sac aux échantillons de café? Hélas, je n'en vends plus, ma belle.

MADEMOISELLE AVRILLON

Votre Majesté oublie-t-elle ce qu'il contient? (Elle tire la couronne du sacre.)

JOSÉPHINE

Oui, la couronne du sacre!... Plus que reine! Une superstition... Non, pas cela, vois-tu. Laisse-la dans la pochette... C'est pour mes enfants

MADEMOISELLE AVRILLON

Je suis sûre... mon cœur me dit... qu'à la lumière du théâtre... aujourd'hui... l'effet de la couronne serait le même qu'à Notre-Dame... entre les cierges...

JOSÉPHINE, se dressant effrayée.

Les cierges!... Tu as dit : les cierges!... Le mot porte malheur. Qu'est-ce qui va m'arriver?

(On entend au fond un brouhaha de public, et la voix de Roustan qui crie : L'Empereur! La musique entonne le chant impérial : *Où peut-on être mieux*.)

Au théâtre seul! Sans moi! Oh! cette injure!

(Caroline et Pauline entrent du fond, par la tenture.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JUNOT, puis CAROLINE, PAULINE

JUNOT, entrant vivement du fond.

Voici l'heure du courage, Madame !

CAROLINE

A quoi pense notre chère belle-sœur ? L'Empereur vient d'entrer seul dans la salle, sans l'Impératrice, lui. si strict sur l'étiquette. Êtes-vous malade, Joséphine ?

PAULINE

Un retard de toilette sans doute ? Si vous aviez besoin de nos services, chère amie ?

JOSÉPHINE

Merci, princesses, j'ai des dames d'honneur... et Avrillon.

CAROLINE

Mais on va commencer.

PAULINE

Tout est prêt...

JOSÉPHINE, avec autorité.

Qu'on attende. (Elle va à la table et s'y rassied.)

(Les princesses se regardent, saisies du ton de Joséphine.)

(A Avrillon.) Tu as raison, la couronne du sacre ! c'est elle qui convient.

(Avrillon lui met la couronne au front.)

CAROLINE

Votre Majesté est vraiment en beauté ! Elle rayonne.

JOSÉPHINE

Je ne me suis jamais si bien portée.

PAULINE

C'est ce que je me disais en vous admirant... Notre souveraine a quinze ans de moins ce soir.

JOSÉPHINE

L'amour d'un bon mari suffit au miracle. La princesse Borghèse le sait mieux que personne.

PAULINE

Oh ! l'amour de Borghèse, si je n'avais que celui-là pour m'entretenir fraîche !

CAROLINE

Il faut venir à Fontainebleau pour savoir le temps qu'il fait... en Europe. Le visage de l'Impératrice est le baromètre du monde.

JOSÉPHINE

Je vous suis obligée d'y prendre l'air de la Cour.

PAULINE

Notre frère Napoléon est au faîte de la puissance humaine. L'Autriche même est à nos pieds. On parle d'alliance. Votre Majesté est-elle avisée de ce bruit ?

JOSÉPHINE

Il ne dépasse pas l'office, j'espère.

CAROLINE, indiquant l'acte à terre.

Vous avez laissé tomber quelque chose... un papier...

JOSÉPHINE

Ce n'est rien... Laissez. (Elle met le pied sur le papier.)

(Entre Talleyrand et Roustan.)

SCÈNE V

LES MÊMES, TALLEYRAND, ROUSTAN, JUNOT

TALLEYRAND

Que Votre Majesté daigne m'excuser de la mission que je remplis. C'est le grand chambellan de l'Empire qui parle, au nom d'un maître... L'empereur attend... J'ajoute respectueusement qu'il s'impatiente.

JOSÉPHINE

Et c'est Son Excellence le prince de Bénévent, le négociateur du mariage autrichien, qu'il envoie pour me chercher?

TALLEYRAND

Pour vous faire escorte seulement. Nul plus que l'Empereur n'est respectueux du protocole... si ce n'est moi, Madame.

JOSÉPHINE, à Talleyrand.

Alors passez devant, je vous prie. (A Caroline et Pauline.) Et vous de même, princesses impériales.

(Talleyrand salue et rentre dans la salle du spectacle, puis Caroline et Pauline.)

CAROLINE, en sortant, à Pauline.

Qu'a-t-elle donc ?

PAULINE

Pense-t-elle nous tenir tête ?

SCÈNE VI

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON, JUNOT, ROUSTAN

JOSÉPHINE descend en scène et dit à haute voix :

Ouvrez ! (On tire la tenture. On aperçoit la salle pleine.) Annoncez !...

ROUSTAN, au fond, dans la coulisse :

Sa Majesté l'Impératrice.

(Elle entre solennellement au théâtre. Le rideau se referme sur Roustan. et Junot reste seul en scène. Mlle Avrillon entre à son tour dans la salle de spectacle.)

SCÈNE VII

JUNOT seul, il descend en scène.

Elle est digne de lui... Il n'est plus digne d'elle !... (Junot ramasse le papier, le regarde et le met sur la table en disant :) Elle n'a rien signé ! Quel désordre ! Elle aura été jusqu'au bout incorrigible !... Pauvre femme !... Toute sa vie se résume, avec toute son histoire, en ces

bijoux que voilà, depuis l'anneau de mariage jusqu'à cette couronne impériale trop lourde pour sa tête d'oiseau !... Plus que reine !... Elle l'a été, et c'est fini !... A quel maître s'était-elle donnée... et me suis-je donné moi-même ?... Il brise et jette à présent derrière lui tous ceux qui l'ont aimé ! Aujourd'hui c'est sa femme, demain ce sera moi et les autres, bons chiens dévoués de la première heure ! « *Ave, Cæsar, morituri te salutant.* » C'est donc toujours la même chose ?... (Il s'assied.) Mais qu'a-t-il donc en lui pour nous avoir pris corps et âme et fanatisés de la sorte ? Je l'ai aimé plus que mon père et ma mère. Je lui aurais sacrifié mes enfants. Et maintenant que mes yeux se dessillent, je voudrais mourir ! Et tout un peuple est comme moi depuis quinze ans ! Depuis quinze années, quarante millions de Junots et de Junottes, voilà la France pour cet homme, son Empereur ! Ceux qui ne croyaient pas en Dieu ont cru en lui ; et sa force, sa seule, peut-être, il me l'a dit un jour, c'est... de mépriser le genre humain !... Vous en avez une autre, Sire, l'ingratitude !... Allons, il y a encore, là-bas, en Bourgogne, le vieux papa et la vieille maman. Tout commence là et y finit, décidément, et j'y retourne ! (Avec un sanglot dans la voix.) Adieu... mon général ! (Grande rumeur derrière le rideau dans le théâtre. Des groupes passent. Murat et Caroline entrent par la droite.)

SCÈNE VIII

JUNOT, MURAT, CAROLINE, puis PAULINE

JUNOT, à Murat.

Mais qu'y a-t-il ?

MURAT

Vous voyez, c'est la déroute!

CAROLINE

A-t-on idée de nous donner une pareille pièce...

MURAT

A un pareil moment !

CAROLINE

Il n'y est question que de divorce.

MURAT

Une mitraille d'allusions à bout portant !

CAROLINE

L'Empereur n'y tenait plus !... Ses lèvres tremblaient !... Et vous savez, quand ses lèvres tremblent !.. Tout à coup, à une dernière pointe de Brunet, dans le silence morne, il s'est levé...

MURAT

Et il est parti.

JUNOT

Seul ?

MURAT

Oui, et comme il était venu du reste.

CAROLINE

Elle n'a plus autour d'elle que ses dames d'honneur et Avrillon ! Nous, nous retournons à Naples.

MURAT

Venez-vous, Junot, je vous emmène ?

JUNOT

Merci. Non, Sire.

MURAT

Vous avez tort, je crois qne c'est la fin.

(Murat et Caroline sortent. Entre Pauline.)

PAULINE, à Junot en entrant.

Ah ! c'est vous ?

JUNOT

Eh bien, princesse ?

PAULINE

J'ai accompagné l'Empereur pour le calmer jusque chez lui. Il est furieux.

JUNOT

Contre Brunet ?

PAULINE

Non, contre elle, l'Impératrice ! Son entrée, la couronne en tête, avait déjà été révoltante. Le reste de son attitude a tout gâté. Elle souriait aux coq-à-l'âne sans avoir l'air de voir la gêne où nous étions tous.

JUNOT

Mais c'est très brave !

PAULINE

Vous trouvez ? Eh bien, ça n'a pas pris du tout. « Croit-

elle donc me tenir sous son joug ? grondait-il. Suis-je enchaîné à elle pour l'éternité ?... » Je l'ai quitté là-dessus, et j'ai demandé mon carrosse... Votre bras, Junot.

JUNOT

Mais...

PAULINE

Ah ! vous n'allez pas me laisser seule sur les grands chemins...

(Elle l'entraîne. Ils sortent.)

SCÈNE IX

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON, DAMES D'HONNEUR

(Le rideau se rouvre sur une salle déserte. Joséphine s'avance suivie de de quelques dames d'honneur et de Mlle Avrillon. Elle entre et dit aux dames d'honneur :)

JOSÉPHINE

Je vous remercie, Mesdames, vous pouvez vous retirer. On ne veillera pas ce soir au Palais, j'ai la migraine. (Elle sortent.) A demain.

MADEMOISELLE AVRILLON, elle tombe aux pieds de l'Impératrice.

Ah ! ma bonne maîtresse, que tous ces gens sont vils, et que vous êtes fière, noble et courageuse !

JOSÉPHINE

Quoi donc, Avrillon, te voilà en larmes !

MADEMOISELLE AVRILLON

Moi, je ne vous abandonnerai jamais. Gardez-moi jusqu'au dernier soupir.

JOSÉPHINE.

Je te le promets, le tien ou le mien. Mais aide-moi à me déshabiller. Cette lourde couronne, vite, je t'en prie... Merci... A présent, laisse-moi seule, et va te reposer, ma fille. Je n'ai plus besoin de personne et pour rien. Va, je t'en prie... Allons, obéis.

(Mlle Avrillon rentre dans l'appartement.)

SCÈNE X

JOSÉPHINE, seule.

(Elle va d'abord rapidement à la psyché et s'y inspecte du haut en bas, en silence. Elle s'approche, s'éloigne, s'examine, relève ses cheveux, essaie un sourire. Puis elle prend un flambeau et s'étudie à la lumière. Pantomime. Elle va ensuite au guéridon, prend successivement des parures qu'elle dispose sur ses bras, son cou et sa poitrine. Elle les rejette.) Non, sans rien ! (Elle détache ses boucles d'oreilles. Alors elle rejette sa mante, arrache ses gants, desserre sa ceinture, s'attache une rose à la taille, et, satisfaite, souriante, s'avance vers la petite porte, elle y colle son visage et dit :) Toc, toc, c'est moi, comme rue Chantereine, madame Cléopâtre !... Elle désire te parler, c'est très important. C'est de la politique... Un complot... contre... Enfin, je te dirai. (Un silence, elle écoute.) Réponds-moi donc. J'ai ma clef, je ne veux pas ouvrir la porte sans ta permission. Tu vois comme je suis discrète. C'est à ne plus me reconnaître !... (Un silence.) Est-ce que tu n'est pas là ?...

Je t'aurais entendu partir. Voyons, trêve de bouderie. Ce n'est pas Joséphine qui a à te parler, c'est l'Impératrice. (Silence.) Rien ? Ah ! par exemple !... J'entre alors. (Elle prend la petite clef à sa chaînette et la glisse dans la serrure.) Tiens, qu'est-ce qu'il y a donc ? la clef ne tourne pas. (Elle retire la clef, souffle dedans, la remet dans la serrure et pèse.) Je n'ai donc plus la force de tourner une clef ? (La porte cède.) Voilà ! (Elle tire doucement la porte sur elle comme pour éviter qu'elle chante sur ses gonds.) Comme c'est sombre chez toi ! Es-tu déjà couché ? (Elle ouvre la porte, va pour entrer et se heurte à un mur que les ouvriers ont construit pour boucher le passage. Avec un cri.) Murée ! Oh ! murée ! (Elle éclate en sanglots.) Le misérable ! Pourrait-on croire à une méchanceté pareille !... Ce n'est pas de vous, ça, Sire !... C'est une de vos sœurs qui vous l'a soufflé !..... Une muraille contre une pauvre femme, ce gagneur de batailles ! Oh ! que c'est lâche ! Mais non, j'ai mal vu, ce n'est pas possible !... C'est la fièvre de cette migraine affreuse ! (Elle revient au mur, le touche, le palpe comme une aveugle, et s'adosse pour le pousser.) Je te renverserai !... (Elle se cramponne, s'arc-boute et pousse de toute sa force.) Bonaparte ! Mon époux, mon ami, tu m'aimes donc encore puisque tu te défends de moi ? Moi je t'aime... je me fais mal... Aide-moi donc ?... ne nous séparons pas ainsi !... C'est atroce !... (Elle s'éloigne de la porte, et résolument.) Tu tomberas, toi !... (Elle prend un élan et se jette contre le mur.) Il ne bouge pas ! Oh ! la mort ! j'aime mieux la mort ! Eugène ! Hortense ! au secours !... (Elle tombe devant le mur, puis hagarde, échevelée, elle se traîne en rampant, s'accroche au guéridon, s'y cramponne, se dresse, saisit le diadème du sacre, se l'enfonce sur la tête. Puis elle saisit le plus de bijoux qu'elle peut en prendre, s'en charge les bras, le cou, les épaules, et se précipite d'un bloc sur le mur, la tête en avant, pour s'y broyer.) Couronne-moi donc !... Ah ! plus que reine !...

(Le sang ruisselle de sa tête, elle tombe, Mlle Avrillon entre et court à elle.)

/

SCÈNE XI ET DERNIÈRE

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON,
puis NAPOLÉON

MADEMOISELLE AVRILLON

Mon Dieu ! Ma pauvre maîtresse !... (Elle soutient Joséphine et crie :) Au secours !... (Napoléon paraît au fond.)

NAPOLÉON, entrant.

Quels sont ces cris ?... Qu'y a-t-il ?

MADEMOISELLE AVRILLON

Ah ! voyez, Sire ! Son sang coule !... Elle se tue.

NAPOLÉON

Vite, Corvisart, allez, et pas un mot ! (Mlle Avrillon sort rapidement, Napoléon s'avance les bras tendus vers Joséphine.) Qu'as-tu fait ? Ah ! folle !... Dans quel état te mets-tu ? Mon Dieu !

JOSÉPHINE, reculant.

Ne me touche pas... Va-t'en ! Laisse-mourir.

NAPOLÉON, s'avançant encore.

Mais se peut-il, voyons ?...

JOSÉPHINE

Lâche !... (Elle ramasse la couronne et la lui jette.) Tiens, répudie-moi et épouse-la, ton Autrichienne ! Elles ne réussissent pas en France ! (Napoléon chasse du pied la couronne.)

NAPOLÉON

Outrage-moi. De toi, j'accepte tout... Mais... pas cette blessure saignante ! Oh ! le sang de ma Joséphine ! Qu'est-ce qu'un champ de bataille ! (Il la prend.) Ma tendre amie !... Ah ! viens !... C'est affreux !...

JOSÉPHINE, se laissant aller.

Ingrat... ingrat... ingrat...

NAPOLÉON tombe assis, il l'attire sur lui, il lui étanche le front, puis les cheveux, puis les yeux.

Mon pauvre front si pur !... Mes doux cheveux !... Mes yeux chéris !... Ne me maudis pas .. Pardonne-moi... Plains-moi aussi... Je t'aime... (Sa voix s'étrangle. Il presse sa poitrine à mains crispées, et pousse à intervalles prolongés trois sanglots pareils aux bruits d'une horloge qui se romprait à l'intérieur : « Oh ! Ooh ! Ooh ! » Sur le dernier sanglot Joséphine se dresse, terrifiée. Napoléon renverse le visage, des larmes lui jaillissent des yeux, il pleure immobile et face au public.)

JOSÉPHINE

Des larmes !... Les premières !... Napoléon !... Ne pleurez pas, Sire, ils le sauraient dans la Grande Armée !... Va, je ne veux pas que tu souffres, tu ne dois pas souffrir, toi !.. (Elle court à la table, y signe fiévreusement l'acte.) Voilà ce que tu veux de moi. J'ai signé !... (Elle revient s'abattre à ses pieds.)

NAPOLÉON, la relevant.

Ah ! ma bonne Joséphine !

RIDEAU

ÉPILOGUE[1]

LE 20 MARS 1811

A LA MALMAISON. — LE SALON DE JOSÉPHINE

SCÈNE PREMIÈRE

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON

MADEMOISELLE AVRILLON, elle lit à haute voix.

« Chez les Grecs et les Romains, les morts ordinaires reposaient à l'entrée des villes, le long des chemins publics, apparemment parce que les tombeaux sont les vrais monuments du voyageur... » (Elle tourne le feuillet et reprend.) « Du voyageur... on ensevelissait les morts fameux au bord de la mer... »

(Joséphine étouffe un bâillement.)

MADEMOISELLE AVRILLON

Votre Majesté est distraite.

[1] Cet épilogue a été retranché de l'ouvrage au théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour cause de trop longue durée de la représentation, mais l'auteur ne s'est jamais plié de bon gré à cette nécessité, et il rétablit pour le lecteur ce qu'il lui a fallu sacrifier aux lois de police et aux mœurs des spectacles.

JOSÉPHINE

C'est très beau ce que tu me lis, mais il y a plus gai.

MADEMOISELLE AVRILLON

J'avais pris au hasard dans le livre à la mode, le *Génie du christianisme.*

JOSEPHINE

Un chef-d'œuvre. Peux-tu m'expliquer pourquoi, en France, les chefs-d'œuvre sont toujours un peu ennuyeux? Il reste bien quelque roman dans la bibliothèque de la Malmaison? Nous n'avons pas tout emporté au château de Navarre. Va m'en choisir un et... du Pigault-Lebrun... si tu en trouves.

MADEMOISELLE AVRILLON, prenant un livre sur la table.

Voici *Corinne.*

JOSÉPHINE

Encore un chef-d'œuvre!

MADEMOISELLE AVRILLON

C'est de la baronne de Staël, une amie de Votre Majesté.

JOSÉPHINE

Une amie de l'an Deux, et nous voilà en 1811. Je sais un vieil adorateur de la baronne, que ce livre moral a dû faire bien rire! Cherche un peu dans nos souvenirs... un diplomate!

MADEMOISELLE AVRILLON

Je nommerais le Prince de Bénévent si ce méchant homme avait jamais ri!

JOSÉPHINE

Prince, il ne l'était pas encore sous le Directoire, mais il se défroquait déjà entre nos jupes... Pauvre Talleyrand ? Que c'est loin, tout cela !

MADEMOISELLE AVRILLON

Madame pense encore à lui ? J'espère bien qu'elle ne va pas pardonner aussi à celui-là ? Elle lui doit tous ses malheurs.

JOSÉPHINE

Mais je ne le vois plus, mon enfant.

MADEMOISELLE AVRILLON

C'est que je crains tout de la bonté de madame ! Si ce fourbe des fourbes venait implorer sa grâce, Votre Majesté serait encore capable de lui tendre la main !

JOSÉPHINE

Ignores-tu qu'il est en disgrâce ? L'Empereur est très dur pour lui en ce moment.

MADEMOISELLE AVRILLON, *écarquillée.*

Eh bien ?

JOSÉPHINE

Je ne me rappelle plus où j'ai mis la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet... j'ai dû la laisser à Navarre... mais il désire une audience...

MADEMOISELLE AVRILLON, *inquiète.*

Votre Majesté la lui aurait-elle accordée ?

JOSÉPHINE

Je ne puis refuser une audience, étant toujours Impé-

ratrice... Une audience n'est pas une visite... La nuance est observée... C'est très correct... Je crois bien que l'audience est pour aujourd'hui ou demain... Retrouve-moi donc sa lettre...

MADEMOISELLE AVRILLON

Ainsi, madame va le recevoir?

JOSÉPHINE, très simplement.

Il a peut-être un service à me demander... Si nous allions faire un tour dans le jardin? Nous verrions où en sont mes serres. Nous avons reçu un très bel envoi de fleurs du Jardin des Plantes... Il paraît qu'il y en a de la Martinique !... Avrillon, c'est mon pays !

MADEMOISELLE AVRILLON

Une attention de l'Empereur, sans doute... Il n'a pas cessé d'aimer madame.

JOSÉPHINE

Cette fois, pourtant, le présent n'est pas de lui. Il me croit encore à Navarre.

MADEMOISELLE AVRILLON

S'il savait madame ici, il lui ferait une de ces visites qui la rendent toujours si heureuse.

JOSÉPHINE

Pas en ce moment, ma fille. Je ne l'attends pas.

MADEMOISELLE AVRILLON

Aux ordres que Votre Majesté nous a donnés, j'ai cru comprendre qu'elle désirait que sa présence à la Malmaison demeurât secrète pour tout le monde.

JOSÉPHINE

Oui, s'il vous plaît ; exception faite pour M. de Talleyrand. Il a son audience... mais quel jour est-ce ?... Donne-moi le calendrier... (Elle regarde le calendrier.) Tu dis que nous sommes ?

MADEMOISELLE AVRILLON

Le vingt mars...

SCÈNE II

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON, NAPOLÉON

(Joséphine s'abîme dans la lecture du calendrier. Un long silence.)
(L'Empereur paraît au fond, en costume de chasse. Mlle Avrillon l'aperçoit et elle demeure interdite à sa vue. D'un geste impérieux, il lui impose le silence, et lentement, il s'avance vers Joséphine.)

NAPOLÉON, derrière Joséphine.

Bonjour, mon amie.

JOSÈPHINE, se dressant sur place.

Oh ! toi !... C'est vous, Sire !... (A Mlle Avrillon.) Laisse-nous, mon enfant.

NAPOLÉON, retenant Mlle Avrillon.

Non pas, restez... (D'un ton détaché.) Je suis à la chasse... Aux environs... Le hasard m'a conduit ici... avec un écuyer... Il garde mon cheval à la porte... Je suis incognito... (A Mlle Avrillon.) Fermez les portes... (Mlle Avrillon ferme les portes. Napoléon va à Joséphine.) Ainsi, malgré mes ordres, te voilà à la Malmaison ? Je le savais.

JOSÉPHINE

Et tu viens me voir tout de même? Merci.

NAPOLÉON

Non, non, je nè fais qu'entrer et sortir... accidentellement... le temps de savoir comment tu vas...

JOSÉPHINE

Tu vois?

NAPOLÉON, bourru, mais sans rudesse.

Il paraît que tu pleures? Je te l'ai dit et fait dire; je te l'ai même écrit... Je ne veux pas que l'on pleure... Tu finirais par en devenir aveugle.

JOSÉPHINE

Parle-moi plus doucement. On peut t'entendre.

NAPOLÉON, se radoucissant.

Est-ce raisonnable? ne dois-tu pas être heureuse... si je le suis?...

JOSÉPHINE

Dis-moi alors si tu l'es?

NAPOLÉON, en se détournant.

Oui.

JOSÉPHINE

Je le suis donc aussi.

NAPOLÉON

A la bonne heure... mais t'en revenir ici, en ce

moment, à une portée de canon des Tuileries, pendant l'événement qui s'y prépare, qui t'a conseillé cela ?

JOSÉPHINE

Mon cœur.

NAPOLÉON

Mais, malheureuse, on attend la naissance de mon fils d'un jour à l'autre ; au plus tard pour la fin du mois qui court !

JOSÉPHINE

C'est cela. J'ai voulu être des premières à l'apprendre.

NAPOLÉON

Par le canon des Invalides ?

JOSÉPHINE

Au moins... comme tout le monde.

NAPOLÉON

Les femmes sont des énigmes !... On dirait qu'elles aiment à souffrir !... (Un silence ; il vient s'asseoir auprès d'elle et d'une voix attendrie.) Ah ! mon amie, pourvu que ce soit un garçon !

JOSÉPHINE

N'en doute pas... Je te le promets... J'ai tant prié...

NAPOLÉON, se levant.

Eh bien ! nous verrons cela bientôt !... En attendant, je trompe mon impatience par l'exercice... Je brûle les heures... Je chevauche et crève des chevaux... Je

chasse... je viens de tuer six faisans et quatre lièvres.

JOSÉPHINE

Ne te fatigue pas trop... Tu n'as pas l'estomac solide...

NAPOLÉON

Je ne mange plus.

JOSÉPHINE

Elle te soigne, dis ?

NAPOLÉON

Qui ?

JOSÉPHINE

Mais ta nouvelle femme ?

NAPOLÉON, refrénant son émotion.

Certainement... certainement... (A Mlle Avrillon.) Qu'est-ce que vous faites là, vous ? Retirez-vous... (Mlle Avrillon sort — à Joséphine.) Enfin, puisque te voilà ici maintenant, je fermerai les yeux... Tu ne manques de rien, au moins ? Tu as des fleurs, des oiseaux, des diamants ?... J'ai fait payer tes dettes... Elles sont énormes. Tu n'en connais pas le chiffre toi-même... mais inutile de te gronder... l'argent ne te tient pas aux doigts !... Ta liste civile est votée... Tu peux semer l'or autour de toi... Désires-tu quelque chose ?... (Elle incline la tête en souriant.) Quoi ? Parle ..

JOSÉPHINE, le doigt sur les lèvres.

Chut !... voir ton enfant !...

NAPOLÉON

Mais pourquoi pas ?

JOSÉPHINE

Et l'embrasser.

NAPOLÉON

Nous verrons ! Je crois qu'il sera beau !

JOSÉPHINE, souriant.

Un Bonaparte ! c'est son devoir !

NAPOLÉON

Mais sa mère est jolie...

JOSÉPHINE

On me l'a dit.

NAPOLÉON

Et puis, elle a reçu une éducation exceptionnelle. Elle possède huit langues, dont le latin et le turc ! Elle a tous les arts d'agrément !

JOSÉPHINE

Est-elle gaie ? Il faut savoir te faire rire !... Tu as des côtés plus frivoles qu'on ne pense... mais elle doit déjà te connaître.

NAPOLÉON

Nous jouons à cache-cache dans la chambre. Elle m'apprend la walse... elle est si jeune encore !

JOSÉPHINE

Est-ce vrai qu'elle te gagne au billard ?

NAPOLÉON

Elle me gagne ? Elle me gagne ? Je me laisse gagner !...

JOSÉPHINE

Comme aux barres. (Il rit.) Tu ris donc, enfin ! Quel bonheur !

NAPOLÉON

On ne s'ennuie pas à ma cour... mais ce qui est mieux, mes peuples l'aiment... elle a réussi !.. Après toi, ce n'était pas facile !

JOSÉPHINE

Mon ami !

NAPOLÉON

Quand elle m'est arrivée de chez son père, elle avait des attraits, rien de plus... elle s'est formée... Paris est la ville des élégances... mes généraux eux-mêmes ont pris de meilleures manières... J'ai resserré l'étiquette autour d'elle... A présent, elle dicte les modes... Elle a des peintres et des poètes, comme toi, qui la célèbrent... C'est vraiment une impératrice !

JOSÉPHINE, presque à voix basse.

L'autre !

NAPOLÉON

Eh bien ! n'ai-je pas tenu ma parole ? Il y en a deux !... Tu règnes toujours, tu règnes en équilibre et de pair avec une archiduchesse de la maison d'Autriche ! Et personne ne bronche... pas même l'Autriche !... Va, je t'aurai bien aimée !...

JOSÉPHINE

Bonaparte !

NAPOLÉON

Assez... (Il s'éloigne.) Adieu.

JOSÉPHINE

Quoi ?... Déjà ?... Rien ne te presse. Demeure... Parlons d'elle... d'elle seulement.

NAPOLÉON

Je dois partir... on ne sait pas où je suis... Je ne puis plus tenir en place !... Rappelle ta dame de compagnie.

JOSÉPHINE

Encore une minute. Un pressentiment m'avertit que je ne te verrai plus.

NAPOLÉON, revenant vivement.

Pourquoi ?

JOSÉPHINE, se reprenant.

Que je ne te verrai plus... lorsque tu seras père, voilà ce que je voulais dire.

NAPOLÉON

C'est possible, en effet.

JOSÉPHINE

Elle connaît tes visites... Elle s'en inquiète ?... Elle est jalouse, peut-être ?

NAPOLÉON

Je n'admets pas qu'elle soit jalouse ! Allons, c'est l'heure.

JOSÉPHINE

Adieu alors... Regarde, je ne pleure pas. Tu n'em-

porteras pas une vilaine image de ta Joséphine. (Elle s'efforce de le regarder et fond en larmes.)

NAPOLÉON

Oui, tu souffres!... Mais raisonnons la situation... Causons comme autrefois, je suis venu pour cela d'ailleurs.— Quelque grande que soit ta douleur d'Ariane, qu'est-ce auprès de mes angoisses de souverain ? Comme je te l'ai prédit un jour, il y a deux ans, j'atteins aujourd'hui à l'apogée de ma fortune, sans avoir accompli mon destin !... Je crains tout de ce qui va suivre. L'Europe n'est pas fondue dans ma main. La moitié de l'ouvrage reste à faire. Qui la fera lorsque je ne serai plus là ? Il y faudrait un autre moi-même... Dans ma famille, ils n'ont rien entendu à mon système. Quand je leur distribue des royaumes, ils s'imaginent que c'est pour leurs beaux yeux. Ils croient qu'on donne ainsi des peuples, comme au jour des Rois, des tranches du gâteau de la fève... Je comptais sur Lucien... Il m'a trahi... C'est un rêveur... Toi seule tu me comprenais, parce que tu as été du commencement, parce que tu m'aimes... Depuis toi, je suis tout seul, comme on est sans miroir ; je ne me vois plus !... aussi je sens que je tâtonne !... Ils l'ont deviné, là-bas, en Angleterre !...

JOSÉPHINE, avec élan.

Tu seras père... Tu vas l'être... Ton fils achèvera ton œuvre.

NAPOLÉON

Oui, je lui montrerai mes fautes... L'alliance avec l'Autriche, par ce mariage, en est une !...

JOSÉPHINE

Ne dis pas cela !...

NAPOLÉON

Si, elle a trop fait peur aux marchands de Londres. L'ennemi du continent, c'est l'île... J'ai encore l'Europe, ils ont la mer qui la cerne... C'était une princesse moscovite qu'il me fallait... La Russie passait de mon côté... La voilà de l'autre... Elle menace !... L'ours grogne dans les neiges !...

JOSÉPHINE

Voyons, veux-tu que j'aille à Pétersbourg... J'y verrai notre bon cousin Alexandre... Je ferai sa conquête. Veux-tu ?

NAPOLÉON

Il faut attendre la venue de l'enfant... un fils changera tout... Ils trembleront, si c'est un fils.

JOSÉPHINE

Tu vas dire que je suis superstitieuse, mais j'ai le droit de l'être... Tous les présages sont pour un garçon. J'ai vu Mlle Lenormant.

NAPOLÉON

Ah ! Tu consultes, toi aussi ?... Enfin, nous n'avons plus qu'à patienter quelques jours.

JOSÉPHINE

Quelques heures... on ne sait jamais rien... Je me rappelle que pour Eugène !... Les médecins eux-mêmes les plus forts...

NAPOLÉON, terminant

... Sont des ânes, Corvisart tout le premier... Il n'a pu rien me dire... Aussi, je ne vis plus... Je ne dors plus... La nuit, je me promène dans les galeries... Je descends même dans les jardins regarder le jeu des étoiles. J'écoute le bruit sourd que fait la terre en travail... Il y a un marronnier qui est près de fleurir...

JOSÉPHINE, avec joie.

A cette époque, c'est bon signe, cela! La nature hâte son printemps pour toi... Courage !...

NAPOLÉON

Oui, la nature! c'est elle qui commande! Que pèsent mes grenadiers dans la balance? Le sort du monde dépend du ventre d'une femme !...

JOSÉPHINE

Ah ! mon ami ! on souffre tant ! Sois bon pour elle !

NAPOLÉON

C'est toi qui la plains ?

JOSÉPHINE

Je la plains et je l'envie!

NAPOLÉON, l'attirant à lui

Ma bonne Joséphine ! (Mlle Avrillon entre.) Qu'est-ce ?

MADEMOISELLE AVRILLON, très troublée.

Sire...

NAPOLÉON

Eh bien ! parlez !

MADEMOISELLE AVRILLON

Si Votre Majesté veut ne pas être vue... c'est M. de Talleyrand !

NAPOLÉON

Il vient te voir. Talleyrand courtisan du malheur ? On me l'a changé ! C'est bien. Promets-lui ce qu'il te demandera. Je te l'accorde d'avance. Je retourne aux Tuileries. Je voudrais être transporté déjà par un magicien. Je passe par la bibliothèque. (Il va à droite.) Adieu !

JOSÉPHINE

Tu reviendras ?

NAPOLÉON, sur le seuil.

Si tu es sage.

(Il sort à droite.)

JOSÉPHINE, à Mlle Avrillon

Je suis bien heureuse, Avrillon. A présent fais entrer le prince !

(Talleyrand entre.)

SCÈNE III

JOSÉPHINE, MADEMOISELLE AVRILLON
TALLEYRAND

JOSÉPHINE

Prince, quel que soit le motif qui me rend un vieil

ami, il est le bienvenu. Prenez donc la peine de vous asseoir.

TALLEYRAND

J'attendrai que Votre gracieuse Majesté veuille bien m'en donner l'exemple.

JOSEPHINE, s'asseyant

Je vous écoute. Au plus pressé, d'abord. Parlez.

TALLEYRAND, montrant le portrait de l'Empereur.

Il va très bien.

JOSÉPHINE

Je le sais, merci.

TALLEYRAND

Il ressemble à son Empire!... Hier, c'était César, aujourd'hui, c'est Auguste!

JOSÉPHINE

Il est heureux. Il me l'a dit lui-même, à la place où vous êtes.

TALLEYRAND

Il n'y a donc pas à en douter.

JOSÉPHINE

Est-ce pour bientôt la délivrance? Sait-on la date approximative?

TALLEYRAND

Le monde l'espère d'un jour à l'autre. Mais il n'y a plus d'astrologues.

JOSÉPHINE

Revenons à ce qui vous amène. Serais-je vraiment assez favorisée pour pouvoir vous obliger en quelque manière ?... Oh ! que ce soit difficile au moins !

TALLEYRAND

Votre Majesté sait par sa propre expérience que si l'inaction est douce, elle peut être malsaine aussi pour certains tempéraments. Mon médecin... mais est-ce qu'il ne vient pas de tonner ?...

JOSÉPHINE

Je n'ai rien entendu.

MADEMOISELLE AVRILLON, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! (Elle reprend vivement.) Les orages ne sont pas rares en mars. L'an dernier, à Navarre, nous en avons eu un... presque le même jour qu'aujourd'hui.

TALLEYRAND, préoccupé.

Ah ! vraiment, mademoiselle.

MADEMOISELLE AVRILLON

Oui. Monseigneur m'excusera si je ferme ces portières, je suis poltronne. (Elle va tirer les portières de la baie.)

TALLEYRAND

Franklin l'était ! C'est à cela que nous devons le paratonnerre.

JOSÉPHINE

Il serait singulier que l'enfant d'un tel père fût annoncé par un orage.

TALLEYRAND

Mais c'est bien le sort qui lui est réservé. Rien ne ressemble au bruit de la foudre comme celui de la poudre, et c'est le canon des Invalides qui est chargé d'annoncer au peuple de Paris la venue de l'enfant impérial.

JOSÉPHINE

Je le sais, et si le vent porte de ce côté, ce jour-là, j'entendrai les salves de ce salon même.

TALLEYRAND

J'y pensais en ce moment même. Je me disais même que, de la Malmaison, il suffirait de savoir compter pour comprendre la voix du bronze. « Vingt et un coups de canon, si c'est une fille, et cent coups pour un garçon » a publié le grave *Moniteur*... De telle sorte qu'au vingt-deuxième, la dynastie napoléonienne sera, oui ou non, fondée. C'est un beau coup de théâtre ! (Coup de canon lointain.) Mais il me semble...

JOSÉPHINE

Vous disiez que votre médecin ?

TALLEYRAND

Il m'ordonne le jeu d'échecs

JOSÉPHINE

Contre l'inaction ?... mais on est assis !

TALLEYRAND

Pas devant l'échiquier européen, madame !

JOSÉPHINE

Vous avez eu des démêlés fort vifs avec l'Empe-

reur. Il est si brusque quelquefois, mais il est très bon.

TALLEYRAND

Quel dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé !

JOSÉPHINE

Eh bien ! je vous réconcilierai. Je crois qu'il vous regrette. Laissez-moi faire... mais... (Coup de canon) Voyez donc la pauvre Avrillon ! As-tu si peur du tonnerre ?

(Elle écoute).

MADEMOISELLE AVRILLON

Non, n'écoutez pas, madame, n'écoutez pas...

JOSÉPHINE

Ah ! ce n'est pas de l'orage !... Ouvrez toutes les fenêtres. (Elle va elle-même ouvrir la baie du fond avec emportement ; on aperçoit le parc de la Malmaison, sous un soleil de printemps magnifique. Elle appelle : des domestiques entrent à ses cris.) Venez ! Venez tous ! Il est père ! il est père !

MADEMOISELLE AVRILLON, éperdue.

Ah ! mon Dieu ! ma bonne maîtresse !

JOSÉPHINE, aux domestiques.

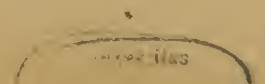
Quel chiffre, celui-ci ?

UN DOMESTIQUE, qui vient de droite.

J'ai compté dix-huit.

JOSÉPHINE, à un autre domestique.

Et vous ?



UN AUTRE DOMESTIQUE, qui vient de gauche.

Dix-huit aussi.

PLUSIEURS DOMESTIQUES

C'est bien le dix-huitième.

JOSÉPHINE

Ecoutez ! (Coup de canon.) Dix-neuf ! (Un autre coup.) Vingt ! (Un autre.) Vingt et un. (Un silence.) Exaucez moi, mon Dieu ! ayez pitié de Joséphine. Agréez mon sacrifice ! (Elle s'est agenouillée, se relève, se penche presque hors de la fenêtre, retenue par Mlle Avrillon et Talleyrand. Le vingt-deuxième coup retentit.) C'est un garçon ! (Elle se dresse et tombe évanouie en disant.) Vive l'Empereur ! ! !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


a39003 003482535b